

Au temps de Willien : les ferments de langue

Alexis Bétemps



Saint-Nicolas, 1967. René Willien, R.-Claire Schüle et Ernest Schüle

(Photo don Romano Maquignaz)

Il y a cent ans, en 1916, naissait à Aoste René Willien, le fondateur de notre Centre d'Études, qui porte actuellement son nom. Instituteur, journaliste, photographe, homme de théâtre, soldat au Monténégro et résistant en Vallée d'Aoste, patoisant par choix et par passion, animateur infatigable, il a eu une vie pleine et fructueuse. La Vallée d'Aoste lui doit beaucoup. Pour que son souvenir demeure, je lui consacre ce texte qui parcourt les moments saillants de sa vie, mettant en évidence ses actions en faveur de notre patois et de la culture valdôtaine. Je joins son nom à celui de Rose-Claire Schüle, fondatrice et membre de la direction du Centre d'Études, décédée, il y a un an, en 2015. Willien a partagé avec elle les débuts difficiles et exaltants de la relance du patois en Vallée d'Aoste, des années cinquante jusqu'à sa mort, en 1979.

J'ai appris à apprécier, Madame, comme nous l'appelions, petit à petit, au cours de plus de quarante ans de contacts réguliers, de collaboration fertile, d'échanges amicaux. Ses connaissances généreusement partagées, sa rigueur méthodologique, son humanité voilée d'une froideur lucide, m'ont accompagné et soutenu tout le long de mon parcours professionnel. Merci de tout, Madame Schüle. Et de tout cœur. Je suis sûr que vous auriez

apprécié que votre nom soit joint à celui de votre cher ami René Willien, en ouverture d'un texte qui évoque les temps que vous avez marqués avec votre engagement assidu, compétent et passionné.

CERLOGNE ET LE DÉCLIN DU PATOIS

Déjà Cerlogne, à la fin de sa vie, au début du xx^e siècle, se plaignait des perturbations en cours dans la structure linguistique du francoprovençal. En conclusion de son dernier essai, *Le patois valdôtain* (1909), il constate les modifications morphologiques survenues dans les différentes variétés de la langue.

« Mais depuis un demi siècle – dit-il – notre dialecte tend à se corrompre, dans la Ville et même encore dans les bourgades, où les patois se confondent entre eux et se lient avec des éléments étrangers et menacent de disparaître. »

À l'époque, la disparition du patois dans toutes ses variétés n'est encore qu'une vague menace, tandis que la contamination linguistique est le phénomène le plus visible, le plus redouté et le plus combattu. Par les rares personnes qui se posent le problème, bien sûr ! La fusion même spontanée de variétés différentes de patois étaient ressenties négativement par Cerlogne, qui, fidèle aux enseignements de ses pères, était toujours à la recherche de la "pureté" de la langue. Dans son analyse des causes du relâchement du francoprovençal, qui suit l'affirmation évoquée, Cerlogne cite les contraintes externes (l'imposition de la langue italienne, l'émigration des autochtones, le service militaire, les marchands piémontais) et les responsabilités valdôtaines (l'insouciance des "savants", l'acceptation de l'italien et du piémontais de la part de la bourgeoisie



Saint-Nicolas, 11/6/1966, 5^e Concours Cerlogne

(Photo René Willien)

et le peu d'influence « des humbles écrivains qui ont porté leur pierre à l'édifice du patois valdôtain »). Et, aurait-il pu ajouter, le poids décisionnel insignifiant de la masse paysanne largement majoritaire, à l'époque, en Vallée d'Aoste.

En tout cas, les vieux se sont toujours plaints de la langue des jeunes....

LA PERCEPTION DU PATOIS À LA FIN DU XIX^e ET DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XX^e SIÈCLE

À ce moment, la population ne percevait pas le patois, elle le parlait, tout comme les intellectuels d'ailleurs, qui avaient, cependant, une vision plus complexe et articulée du tissu linguistique. Mais, l'attachement à la langue française, considérée comme la langue maternelle des Valdôtains, était général et profond. Ses racines, pluriséculaires, avaient été nourries par des générations d'intellectuels, de bourgeois, d'hommes d'église, de notaires, mais aussi de gens du peuple qui l'avaient apprise sur les bancs de l'école. Les Valdôtains s'en étaient servis pour l'émigration et les contacts avec les voyageurs de passage, mais aussi avec le curé et avec l'avocat. Le patois, défini la langue du cœur, était aussi apprécié, voire exalté à certaines occasions officielles. Il était cependant toujours traité comme un dialecte du français. Et ce n'est pas parce que c'était un dialecte qu'il était méprisé. Le chanoine Bérard, déjà en 1857, avait présenté à l'Académie Saint-Anselme, fondée en 1855, les premières poésies de Cerlogne, appréciées par les académiciens. « Ces accents lyriques et d'un genre tout nouveau excitent, dans l'ensemble, la plus vive admiration » est écrit dans le procès-verbal de la séance¹. Le patois était considéré comme un patrimoine culturel important, un élément identitaire certain, un refuge d'émotions profondes, mais toujours complémentaire du français, donc, en position ancillaire par rapport à cette langue. Et cette manière de concevoir le système linguistique valdôtain était très largement partagée. Cerlogne lui-même avait été un vaillant défenseur du français en maintes occasions et, dans sa chanson *La Valdoteina*, il avait écrit : « À coutè de la France, i meiten di montagne / No s-en todzor prèdzà, no prèdzeren français »². L'insouciance relative des intellectuels à l'égard du patois, dénoncée par le vieux Cerlogne, caractérisera encore le demi siècle suivant la mort du poète (1910) : une période particulièrement difficile pour



Le chanoine Édouard Bérard, le mentor de Cerlogne

les Valdôtains, il faut le reconnaître, qui n'accordait d'espace ni aux envolées de l'esprit ni à la spéculation linguistique qui s'écartait des directives du régime. Les réponses étaient brutalement servies, toutes confectionnées, par l'interprète suprême du fascisme. Les rares intellectuels qui auraient pu proposer des solutions alternatives, à quelques exceptions près, s'étaient conformés et avaient suivi le courant. Les anticonformistes comme les Trèves et les Chanoux, penchaient plutôt pour la langue française. Tout en parlant volontiers patois, bien sûr.

La perception que les intellectuels valdôtains avaient de leur propre cadre linguistique, de 1900 à 1950, quand à des rares moments ils ont pu s'exprimer librement, peut aujourd'hui paraître élitaire, mais, à l'époque, elle a, malgré tout conditionné avec force les ambitions et le comportement linguistique de la population, de la masse.

LE PATOIS DEVIENT FRANCOPROVENÇAL

Cerlogne a toujours parlé de patois et n'a jamais employé le mot francoprovençal. Pourtant, il devait bien le connaître, vu ses rapports avec des scientifiques de très haut niveau. On pourrait dire la même chose de son mentor, Édouard Bérard ; de Dominique Noussan qui, dans la recension bien documentée des *Poésies en dialecte valdôtain* (1890) de Cerlogne, parue sur la *Feuille d'Aoste*, affirme que les patois valdôtains appartiennent à la famille des langues d'oïl ; de Monseigneur

Joseph-Auguste Duc qui avait défini notre patois « un composé de celtique, de latin, de bourguignon, de français et de provençal »³ ; de Joséphine Duc-Teppex qui voyait dans le patois le « frère jumeau de la langue française, formé comme elle et en même temps qu'elle par la transformation lente, subie autrefois par le latin vulgaire, auquel sont venus se joindre quelques éléments du langage des Francs et des Germains »⁴ ; de Marius Thomasset, écrivain patoisant, considéré le continuateur de Cerlogne ; de l'abbé Joseph-Marie Henry qui a soigné le Poète dans sa vieillesse et l'a aidé à rédiger ses derniers travaux. Dans sa postface à la publication du *Dictionnaire du Patois*



François-Gabriel Frutaz
avec son jeune neveu Dominique Noussan

Valdôtain de Cerlogne, l'abbé Henry n'utilise jamais le mot francoprovençal. Tout comme l'intelligentsia valdôtaine qui était coalisée en défense de la langue française d'abord. Cependant, dès la fin du XIX^e siècle, Joseph-Siméon Favre est au courant des nouveaux classements dialectologiques. Ethnographe passionné et préparé, ayant parfait ses études à Paris, chez Sébillot, il sent même le devoir de corriger un écrivain valdôtain « plein de mérites », probablement Dominique Noussan, qui « [...] a été induit en erreur sur la vraie place du patois valdôtain et l'a rangé parmi les dialectes de la langue d'oïl »⁵. Une quinzaine d'années plus tard, François-Gabriel Frutaz, l'historien réputé, parmi les plus influents intellectuels valdôtains de l'époque, écrit : « Les patois parlés dans les anciens États de Savoie appartiennent au groupe de parlers romans auxquels M. Ascoli a donné le nom un peu générique de franco-provençal »⁶. Mais, comme on dit, *una rondine non fa primavera* et même ceux qui acceptaient une classification autonome du patois par rapport au français, étaient culturellement et sentimentalement liés à la langue française.

LE FASCISME ET LE FRANCOPROVENÇAL

Pendant la période fasciste, on écrit peu sur le patois et sur les problèmes linguistiques en Vallée d'Aoste. Le fascisme a combattu les dialectes au Piémont et en Italie en général, mais en Vallée d'Aoste il a été plutôt pragmatique si pas tolérant. Du moins officiellement. Le vrai problème pour le fascisme était la langue française ainsi que l'histoire valdôtaine, qui n'était pas en syntonie avec l'histoire italienne et qu'il fallait "corriger". La seule personnalité de référence d'une certaine épaisseur pour cette période est Jules Brocherel qui, grâce à un parcours politique et culturel de transformiste, après s'être distingué comme paladin de la tradition culturelle et linguistique valdôtaine avec la revue *Augusta Prætorìa*, embrasse l'idéologie fasciste avec toutes les implications qu'elle comporte. Les problèmes de langage l'ont pourtant toujours



Portrait de Vincent Piccone.

(Don de sa nièce, Adriana Ferraris, au Centre d'Études en 1993)



Avril 1925. Membres de la “Jeune Vallée d’Aoste” : 1. Émile Chanoux, 2. Abbé J.-Marie Trèves, 3. Chan. J.-Pierre Lale-Démoz, 4. Abbé Maxime Durand

(Fonds Saluard)

intéressé, tant du point de vue historique que du point de vue linguistique. Brocherel entretient des relations de type commercial (il vend des livres rares) et culturel avec les principaux spécialistes du francoprovençal : Gauchat et Jeanjacquet du Glossaire des patois de la Suisse Romande, Désormaux en Savoie, puis Keller, professeur à Utrecht, et Schüle, jeune romaniste zurichois. Il collabore avec Costantino Nigra en qualité de témoin (avec l’abbé Henry) pour le patois de Courmayeur et travaille avec de nombreux chercheurs, surtout allemands. Sa préparation en linguistique est encore rudimentaire, mais, petit à petit, à la suite de lectures et de contacts assidus, il acquiert une bonne compétence en dialectologie, rapportée, bien entendu, à l’époque et à l’état de développement de la discipline : il connaît les travaux des spécialistes, il a les idées claires sur la géographie linguistique, il élabore des critères pour l’écriture courante des patois valdôtains, cohérents et en syntonie avec les tendances du moment, critères qui, dans leurs grandes lignes, n’ont pas perdu leur actualité. Il les explique dans une série d’articles sur *Lo Partisan*, de février et mars 1946, puis dans son *Le patois et la langue française en Vallée d’Aoste* de 1952. Brocherel connaît bien la littérature linguistique et ses idées sur le patois valdôtain sont en ligne avec les positions de la dialectologie d’alors. Mais, le personnage Brocherel était trop ambigu, trop compromis par sa connivence au fascisme pour avoir la crédibilité nécessaire et jouer une quelconque influence dans ce domaine, dans la Vallée d’Aoste postfasciste.

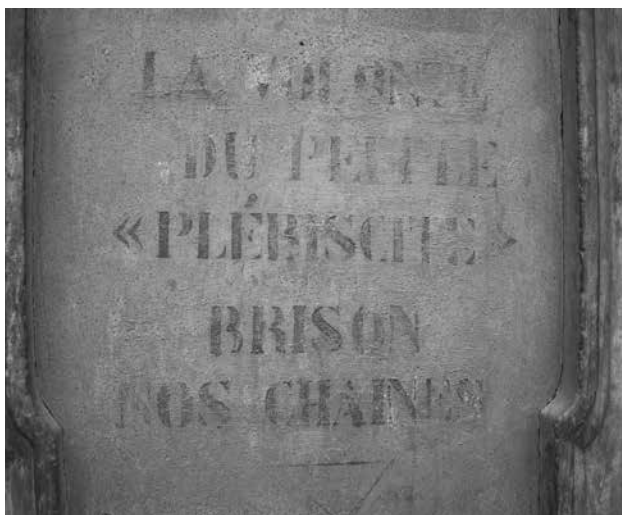
LA GUERRE EST FINIE

Tout de suite après la guerre, les idées dominantes en matière de langues sont encore au Val d'Aoste, celles du début du ^{xx}e siècle. Émile Chanoux (1906-1944), l'inspirateur de l'autonomisme moderne, patoisant convaincu, qui nous a laissé des pages mémorables sur l'abbé Cerlogne, considère la langue française comme la seule langue maternelle des Valdôtains et ses argumentations politiques pivotent autour de cette idée maîtresse. Le patois est pour Chanoux un lien irremplaçable avec le terroir, un patrimoine à conserver précieusement, voire même une réserve où aller puiser de « grands hommes » dans les moments difficiles⁷, mais, pour lui, le français reste le pivot du système linguistique valdôtain⁸. Il reprend donc avec vigueur les argumentations de son maître, l'abbé Joseph-Marie Trèves (1874-1941), fondateur de la Jeune Vallée d'Aoste. Un autre intellectuel d'un certain poids, Constantin Duc (1885-1952), avocat et écrivain de Châtillon, pense que le patois est « une espèce de français altéré » fourré de mots celtiques⁹ ; le chanoine Maxime Durand (1885-1966), président de l'Académie Saint-Anselme, soutient que notre patois est « franco-bourguignon-provençal »¹⁰ ; le chanoine Joseph Bréan (1910-1953), maître à penser de la génération d'intellectuels catholiques valdôtains de l'immédiat après-guerre, considère le patois, avec son fonds celtique particulièrement important, comme un dialecte du français...¹¹ Dans tous ces hommes de culture qui ont laissé, par écrit, leur opinion sur le cadre linguistique valdôtain, les nuances sont nombreuses, parfois aussi bien marquées. La fourchette des opinions va de la reconnaissance d'une certaine autonomie du patois par l'appellation de francoprovençal à l'idée, à vrai dire plutôt élitaire, d'un rapport diglossique étroit entre le patois et le français, qui fait du patois un simple dialecte de la langue française. Mais que ce soit ceux qui partagent la première théorie ou que ce soit ceux qui partagent la seconde, tout le monde concorde sur le fait que français et patois sont en Vallée d'Aoste complémentaires ; que les fortunes de l'un faisaient les fortunes de l'autre, et inversement.

On ne sait pas bien en vertu de quelle loi...

**Châtillon. La volonté du peuple
« Plébiscite » Brisons nos chaînes**

(photo Alexis Bétemps)



LES DÉGÂTS DU FASCISME

Les vingt années de fascisme ont profondément perturbé le profil linguistique de notre Vallée. La persécution de la langue française, commencée au lendemain de l'unité italienne (1861), a connu son apogée pendant les vingt années de régime fasciste. Le patois, comme déjà dit, a été, à contrecœur probablement, toléré par les autorités civiles de l'époque. On ne pouvait pas interdire son emploi à l'intérieur des murs des maisons ou dans les hauts pâturages aux bords des glaciers, mais on le combattait à l'école, dans la presse et dans les lieux publics, sans parler des moqueries habituelles et dégradantes que les patoisants devaient subir. Les institutions, l'école en tête, présentaient le patois comme le langage des ignorants, grossier et primitif, et invitaient les jeunes à l'abandonner pour le remplacer avec un langage élégant, noble et harmonieux, l'italien dans notre cas. Cette attitude, contraire aux variantes dialectales locales, n'était pas spécialement liée au fascisme, mais à un courant de pensée plus général, né probablement de la Révolution Française, qui voyait, dans la variété linguistique, une faiblesse de l'État centralisateur, modèle prédominant des XIX^e et XX^e siècles. Cette dialectophobie était présente partout dans les principaux pays européens, même dans un pays qui, pourtant, sous plusieurs aspects, a été et reste un modèle de démocratie et de tolérance en Europe et dans le monde, comme la Suisse. Elle a concerné surtout les cantons gallo-romans, plutôt que les cantons germaniques où les patois ont conservé toute leur vitalité. Détail qui devrait nous faire réfléchir...



1905. L'abbé Joseph-Marie Henry avec les curés de Bionaz et Ollomont

(Photo Émile Bionaz)

LA SITUATION LINGUISTIQUE À LA FIN DE LA GUERRE

En Vallée d'Aoste, le patois, probablement, a survécu au fascisme parce qu'il a été, dans les moments difficiles, le refuge identitaire des Valdôtains. Il suffit de penser au rôle joué par une chanson comme *La Clicca dzeusta* de Vincent Piccone, chantée en cachette dans les milieux valdôtains antifascistes.

À la sortie de la deuxième guerre mondiale, à Aoste, l'italien est déjà largement majoritaire. L'immigration massive et dirigée d'ouvriers italiens pour travailler dans les nouvelles usines et, en parallèle, l'émigration discriminatoire de paysans valdôtains vers la France, la Suisse et les Amériques avaient déjà fortement perturbé les équilibres linguistiques¹². Malgré cela, aux portes de la ville, à Saint-Martin-de-Corléans, à Porossan, au Pont-de-Pierre, le patois est encore souverain. Les quelques "étrangers" qui s'y établissent apprennent spontanément à le parler.

Ils y sont presque obligés : leurs voisins de palier, interlocuteurs naturellement privilégiés, ne maniaient aisément que le patois. Dans les gros bourgs, à part Verrès et Pont-Saint-Martin, la situation est encore favorable au patois, ainsi que dans les communes touristiques, avec l'exception peut-être de Courmayeur. Dans la Basse-Vallée, cependant, le patois est en concurrence avec le piémontais qui, à Verrès et à Pont-Saint-Martin, est majoritaire. Toujours le piémontais est très employé dans la ville d'Aoste et dans les bourgs, dans les milieux commerciaux surtout. Émile Chanoux lui-même voit dans le piémontais le plus sérieux concurrent du patois.



1/9/1952. Le journaliste Daniel Rops et le chanoine Joseph Bréan

(Photo Octave Bérard)

À cette époque, en milieu patoisant, les enfants de moins de six ans ne comprennent même pas l'italien et les adultes qui n'ont pas franchi l'école primaire, en ont une connaissance approximative. Les contacts avec l'italien sont encore occasionnels, réservés à l'officialité et aux échanges avec les nouveaux venus. La position du français est déjà sérieusement compromise par presque un siècle de persécutions. Il est tout autant encore à l'honneur dans certains milieux : dans quelques familles de l'ancienne bourgeoisie d'Aoste, chez les intellectuels en alternance avec le francoprovençal, pour une partie du clergé, chez les émigrés dans les pays francophones, qui ont maintenu des rapports avec leur famille restée au Pays.

LE PATOIS SEMBLE TENIR...

Dans ce cadre de contacts linguistiques, les interférences sont encore peu fréquentes, presque physiologiques : le français est en crise et l'italien ne s'est pas encore vraiment imposé. Malgré les quelques cris d'alerte, la sensation générale est que le patois ne court aucun risque sérieux. Oui, bien sûr, il y a de nouveaux mots italiens qui arrivent, mais ils sont rapidement adaptés à la phonétique francoprovençale. Ainsi, les efforts des administrateurs régionaux sont-ils plutôt dirigés vers la relance économique d'une Vallée d'Aoste qui, discriminée par le fascisme et éprouvée par la guerre, a du mal à sortir de la misère. Sur le plan linguistique, le grand enjeu est la récupération du français, plutôt que la sauvegarde du patois. Dans l'immédiat après-guerre, dans le bouillonnement politique caractéristique des moments de grands changements, paraît le premier périodique valdôtain avec l'en-tête en patois : *Lo Partisan* (1945-1948). Il est voulu par



9 juin 1945. Le premier numéro de l'hebdomadaire *Lo Partisan*

(Bibliothèque régionale d'Aoste)

Auguste Adam, major SIM, le service d'informations de l'armée italienne. Sur le plan politique, il s'oppose aux tendances sécessionnistes, largement majoritaires dans l'Union Valdôtaine naissante et dans les rangs de l'émigration valdôtaine. L'Idée de l'utilisation du patois en le valorisant à l'extrême au détriment du français est déjà présente dans le pamphlet de Giovenale Ruscalla de 1860. Le nouveau journal compte parmi ses collaborateurs des personnalités éminentes, aux parcours politiques variés ; à côté de figures de résistants charismatiques comme César Olliotti (le capitaine Mésard), Robert Maquignaz et René Willien, nous trouvons des anciens intellectuels fascistes comme Jules Brocherel ou des écrivains comme Anaïs Ronc-Désaymonet (Tanta Neïsse), sympathisante, puis élue au Conseil de la Vallée du Parti Socialiste¹³. Le journal est écrit surtout en italien avec un peu de français et, de temps en temps, des textes sur ou en francoprovençal. Le théoricien de la langue est Brocherel et les auteurs des textes en patois, Mme Ronc-Désaymonet et Willien. Le journal paraît jusqu'après l'approbation des Statuts (1948), puis, il n'a plus de raisons d'exister, vu le reflux du projet sécessionniste et sa progressive et rapide *damnatio memoriae*. Et vu aussi le tarissement des financements venant des services secrets italiens¹⁴. Mais, c'est sur les pages du *Partisan* que le jeune Willien a affiné ses armes pour son activité future. Les Statuts d'Autonomie de 1948 bouclent donc une courte période caractérisée par de fortes tensions, de grandes assemblées populaires, des manœuvres politiques intenses. Leur promulgation stoppe la poussée sécessionniste. L'acceptation des Statuts de la part des Valdôtains est soufferte. *L'èndroumìa* est bien amère! Le choix d'accepter les concessions venant de l'État italien sanctionne la volonté, plus ou moins consciente, de la majorité des Valdôtains d'abandonner politiquement l'aire gallo-romane, qui était la leur depuis la première grande segmentation du latin. Cela comportera aussi une prise de distance sur le plan économique et culturel. C'est alors que l'avenir linguistique de la Vallée d'Aoste s'est joué.

LA CRISE DE LA CIVILISATION ALPESTRE

Sous le régime sarde (1718-1861), l'agriculture est largement la principale ressource de la population valdôtaine. Elle s'accompagne parfois d'artisanat, de commerce, de métallurgie qui, cependant, n'a jamais vraiment séduit la population locale. Par contre, l'émigration saisonnière est généralement pratiquée, pendant la mauvaise saison surtout¹⁵, et elle s'intègre parfaitement aux rythmes des activités agricoles. La crise de l'agriculture valdôtaine, qui n'a jamais été bien compétitive, devient évidente au cours des dernières décennies du XIX^e siècle et sera à l'origine de la première grande vague d'émigration définitive¹⁶. La montagne se dépeuple et sa décadence commence. Malgré cela en 1931, 65% de la population résidente vit toujours des revenus de l'agriculture. Vingt ans plus tard, en 1951, après l'industrialisation et la première grande vague d'immigration italienne, favorisée



Torgnon. La moisson

(Fonds Domaine)

par le fascisme¹⁷, l'agriculture occupe encore le 39,7% de la population (41,1% l'industrie et 19,2 le tertiaire)¹⁸. L'occupation agricole décroît ensuite très rapidement : 26,7% en 1961, 13,5% en 1971, 8,6% en 1981... C'est la fin d'un monde. À partir des années soixante, l'émigration vers la France, la Suisse et les Amériques se régularise et atteint des pourcentages insignifiants. L'abandon de la montagne et des campagnes qui continue, va au bénéfice de la Ville et des gros bourgs de la vallée centrale.

Né dans les milieux ruraux, c'est dans cet humus que le francoprovençal a prospéré pendant des siècles. Le changement socio-économique des années soixante a été rude et la langue n'a pas su (ou pu) s'y adapter. Le monde rural, berceau du francoprovençal, devient aussi, en quelque sorte, sa prison. Ainsi, commence sa décadence qui, tout en étant plus lente que celle de l'agriculture, n'en est pas pour cela moins inexorable. D'abord, cela touche le vocabulaire : celui lié à l'agriculture qui s'appauvrit et de nouveaux mots, inspirés par l'italien, se forment pour pouvoir nommer les choses et les moments de la vie moderne, ainsi que les changements toujours plus rapides, toujours plus nombreux. L'idée que l'instrument linguistique ancestral soit inadéquat, petit à petit, entre dans la tête des gens et elle est impudemment alimentée par les institutions publiques, dont l'école. Le contexte linguistique est, lui aussi, en pleine mutation : à Aoste surtout, où le filtre des nouveautés linguistiques du passé, la langue française agonise et

le francoprovençal doit désormais se confronter avec les langues des populations nouvelles, venant d'un peu partout en Italie, solidement ancrées à leur parler, un dialecte le plus souvent. Parler francoprovençal devient de plus en plus difficile. À cela s'ajoutent les interdits officiels de plusieurs institutions (administratives, politiques et religieuses), les mauvais exemples des élites ou prétendues telles, les discriminations scolaires et les moqueries agressives des italophones. Tout cela fait ainsi que de nombreux patoisants commencent à douter, puis à avoir honte de leur langue. Ils la parlent toujours, c'est la seule qu'ils maîtrisent vraiment, mais s'ils la crient encore dans les ruelles des villages, ils la chuchotent dans la Ville. Et ceux-là, ces patoisants hésitants, ne la transmettent plus à leurs enfants. Il ne faut, surtout pas qu'ils pâtissent les humiliations qu'ont subies leurs pères ! Voilà le climat qui règne dans la Ville et dans les gros bourgs dans les années cinquante, soixante et, en partie septante. Et c'est ainsi que, petit à petit, une action pour réévaluer le francoprovençal s'amorce : elle part des milieux intellectuels, de la Ville en particulier.

RENÉ WILLIEN ET SA DÉCOUVERTE DU PATOIS

Né à Aoste en 1916 d'un père piémontais d'origine savoyarde et d'une mère originaire des Pouilles, René Willien grandit dans une ville en pleine transformation. Centre artisanal, commercial et administratif, où l'agriculture est encore bien présente, comptant moins de 8 000 habitants, Aoste, après la première guerre mondiale, connaît un accroissement démographique rapide, lié en grande partie au développement industriel. Il a donc certainement connu dans son enfance, cette Aoste, petite et coquette, avec sa bourgeoisie chicaneuse et cultivée, sa vie provinciale et internationale à la fois, son tissu linguistique où le français, le patois et le piémontais se côtoyaient et où l'italien creusait son chemin. Il se liera ensuite à Courmayeur, où il connut son épouse et à Saint-



Septembre 1963. Aménagement du Musée Cerlogne. Amédée Berthod et le curé de Saint-Nicolas Romain Maquignaz

(Photo René Willien)

Svda Archives



13/5/1945. Les maquisards de toutes les formations valdôtaines défilent à Aoste.
Au premier rang aussi René Willien “Griex”

(Photo Octave Bérard)

Nicolas, où il célébra Cerlogne, mais, pendant toute sa vie il a été essentiellement et avant tout un *veullatsù*. René de Veulla comme l'appelaient les amis du Charaban. Il grandit sous le fascisme, devient instituteur en 1935 et se retrouve sous les drapeaux, sous-lieutenant des Alpains, dans cette malheureuse campagne de guerre contre la France, « *una guerra sbagliata, una guerra vile, una guerra che nessuno aveva mai voluto* » comme il écrit dans la préface de *Tra la Dora e l'Isère*. C'est alors qu'il se lie d'amitié avec plusieurs personnalités valdôtaines, César Ollietti en particulier, qui seront protagonistes de la Résistance et de la politique valdôtaine de l'après-guerre. En janvier 1942, rappelé de Savoie, il est envoyé en Yougoslavie avec sa compagnie d'Alpins pour combattre une guerre qui n'avait rien de glorieux. Après le 8 septembre 1943, il rentre et gagne le maquis. La guerre terminée, il reprend l'enseignement à l'école primaire et s'engage en politique pendant une courte période. Il dirige, pendant une année, l'hebdomadaire anti annexionniste *Lo Partisan*, ayant comme devise « Résistance, Autonomie, Progrès ». Et du *Partisan* naîtra en décembre 1947 le mensuel *La Grolla*, toujours dirigé par René Willien. *La Grolla* se veut d'abord une feuille culturelle et, tout le long de sa courte vie, elle vivra jusqu'à septembre 1948, elle s'évertue à mettre en évidence, selon ses rédacteurs, les aspects saillants de la culture valdôtaine, trop longtemps brimés par l'oppression fasciste. Le patois découpe aussi une place dans les pages des



Aoste. Rue de la Croix-de-Ville

(Photo Jules Brocherel)

deux publications : nous y trouvons des poésies d'Eugénie Martinet, des croquis ethnographiques d'Anaïs Ronc Désaymonet, une étude sur la graphie du patois de Jules Brocherel et les premiers essais en patois de René Willien.

LES CONTACTS AVEC LA SUISSE ROMANDE

Ayant laissé de côté la politique, Willien consacre son temps libre à l'activité en faveur des patois et des traditions valdôtaines, conformément à sa vraie vocation, déjà perceptible à travers ses contributions éparses dans les journaux qu'il avait dirigés. Petit à petit, son engagement et son enthousiasme le rapprochent de l'ensemble des intellectuels valdôtains qui avaient pris les justes distances du *Partisan* et de ses collaborateurs. En 1953, il livre aux presses *Dié conte de Cromeyeuï*, recueil de petits croquis, où l'on décèle déjà le talent qui se manifestera dans les nombreuses pièces théâtrales dont il sera l'auteur.

À la fin de la deuxième guerre mondiale, la Suisse romande connaît un retour spectaculaire d'intérêt pour le francoprovençal, qui y a connu une crise précoce,



Eugénie Martinet

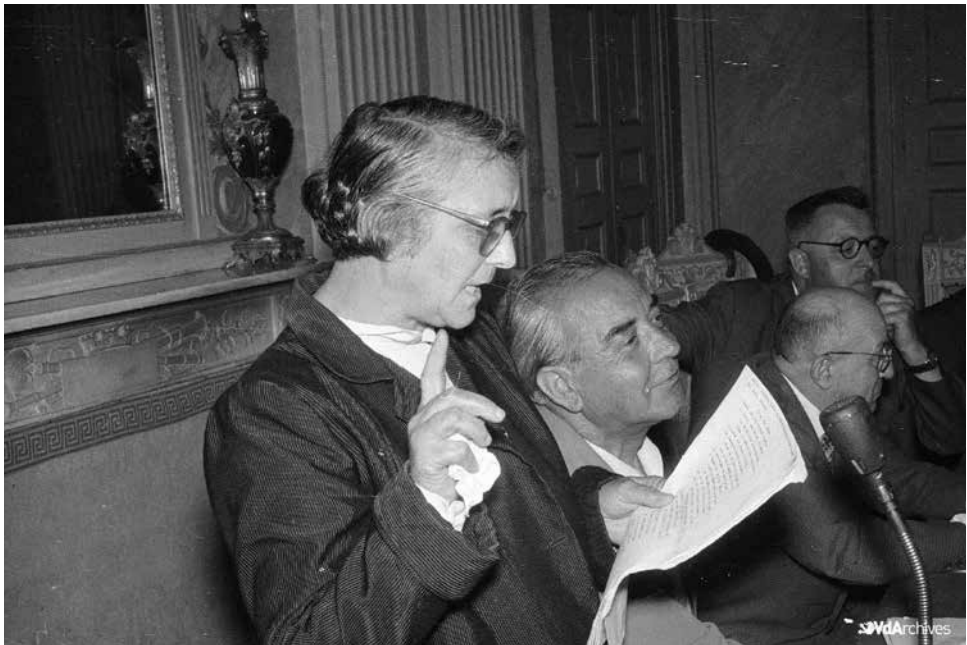
(Photo René Willien)

avant celle survenue en Vallée d'Aoste. Les premiers cris d'alerte sont lancés dès la fin du XIX^e siècle et, pendant l'entre-deux guerres mondiales (1920-1940), des associations de patoisants naissent un peu partout dans la Suisse en neutralité. En 1947, à Lausanne, à l'occasion du Comptoir suisse, les patoisants des différents cantons se réunissent pour la première fois pour faire un tour d'horizon sur l'état de santé de leur langue. Dans tous les cantons, les associations pour le maintien du patois, s'organisent, se multiplient et s'activent. En 1950, dans le canton de Fribourg se déroule la première Journée cantonale du patois. En

1953, le journaliste Fernand-Louis Blanc lance sur Radio Lausanne l'émission « Un trésor national : les patois romands »¹⁹. Les choses vont vite : en 1954, on élit le premier Conseil des Patoisants romands, on proclame le *Nouveau conteur vaudois* organe officiel du Conseil et on envisage la collaboration avec les Archives sonores de la radio, en cours de constitution. En plus, Radio-Lausanne est demandeuse de patois à l'antenne : elle consacre régulièrement une émission animée par Fernand-Louis Blanc et lance un concours littéraire en collaboration avec le Conseil des Patoisants romands. René Willien est parmi les lauréats de ce premier concours. Un premier lien est finalement établi. Blanc est intéressé à ouvrir les portes des Archives sonores de Radio-Lausanne aux parlers valdôtains et envisage une tournée d'enregistrements. Il écrit alors à Willien, « homme de lettres » et lui demande de réunir un certain nombre « d'authentiques patoisants de votre région »²⁰. Et, il précise aussi les sujets : « Chœurs, chansons, textes, etc. » Le 2 juillet 1955, dans le Salon Ducal de l'Hôtel de Ville d'Aoste, espace prestigieux et riche en histoire, Willien rassemble les écrivains patoisants à l'occasion de celle qu'il appelle : la première Journée valdôtaine des patois. Césarine Binet, Eugénie Martinet, Anaïs Ronc Désaymonnet, Marius Thomasset, Amédée Berthod et René Willien lui même récitent, pour l'occasion, des pièces de leur cru, mais aussi des poésies de Cerlogne et de Lucat²¹. « Le public n'était pas des plus nombreux, mais très attentif et, disons-le, franchement étonné de ce surprenant rendez-vous de patoisants »²². Dix ans après, dans l'avant-propos du troisième volume de *Noutro*



1-2 octobre 1955. Villa-sur-Sierre (Valais). Première rencontre des patoisants valaisans et valdôtains



2 juillet 1955. Aoste. Césarine Binet lisant une de ses poésies à l'Hôtel de Ville.

(Photo Octave Bérard)

Dzen Patoué, Willien écrit : « À notre point de vue, c'est à cette occasion qu'a démarré la renaissance dialectale valdôtaine ». Il faut remarquer qu'Ernest Schüle aurait dû accompagner en Vallée d'Aoste l'animateur de la radio, mais qu'il ne put pas participer à la sortie ; ainsi, la première rencontre entre les deux hommes, qui seront à l'origine de la relance du francoprovençal en Vallée d'Aoste, est renvoyée de quelques mois.

LES CENT ANS DE L'ACADÉMIE SAINT-ANSELME

En 1955, la Vallée d'Aoste célèbre le PREMIER CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE SAINT-ANSELME. Et, en annexe, celui de la naissance de la littérature francoprovençale en Vallée d'Aoste : la rédaction de l'*Infan prodego* de Jean-Baptiste Cerlogne. L'Académie, lors de la « grande séance » du 19 septembre, organise une fête en présence des autorités religieuses et civiles, des représentants des sociétés savantes de Savoie, du Piémont et du Valais. Pour l'occasion, tant pour ne pas mélanger les choses, « [...] on avait fixé une séance pour les dialectologues savoisiens, suisses, piémontais et valdôtains, à tenir au château de Fénis. »²³ Tout en ne faisant pas encore partie de l'illustre société savante, Willien est invité à collaborer à l'organisation de la demi journée dédiée au patois. À l'époque, Willien est le



19/9/1955. Aoste. Le président de l'Académie Saint-Anselme, Maxime Durand, fait une synthèse des travaux de l'Académie à travers les 100 ans de son existence

(Photo Octave Bérard)

président de la Commission du Patois du Comité des Traditions valdôtaines (CTV) et signale le nom d'Ernest Schüle pour une conférence, peut-être sans le connaître personnellement. Schüle, à l'époque Directeur du Glossaire des Patois suisses romands, entretenait déjà des rapports épistolaires avec le président du CTV, le colonel Octave Bérard, qui recevait ses publications et les passait à Willien²⁴. Il avait en outre eu des rapports de type commercial avec Brocherel.²⁵ Schüle accepte et propose « [...] magnifiquement, aux amis valdôtains du patois et des traditions populaires, une présentation de ce qui s'était fait depuis 1900 et de ce qui se fait annuellement en Suisse romande, dans le domaine de la recherche dialectologique et folklorique. »²⁶ Malheureusement, la contribution de Schüle n'est pas dans les actes de la séance : homme de l'oral, il ne l'avait pas écrite. Dommage. Toujours à Fénis, prennent aussi la parole le chanoine Ratel pour la Savoie, le professeur Daverio pour le Piémont et René Willien pour la Vallée d'Aoste. René Willien présente un long rapport rappelant les principaux auteurs qui ont illustré la littérature francoprovençale en Vallée d'Aoste et il insiste sur le rôle de la langue dans le cadre linguistique valdôtain. Il souligne le danger que cet immense patrimoine est en train de courir, mais, conclut-il, la rencontre l'encourage, lui rend un peu d'espoir parce qu'il a l'impression que les Valdôtains sont en train de prendre conscience de l'importance de leur langue et qu'« [...] une nouvelle époque s'ouvrira pour la Vallée d'Aoste ».²⁷ C'est, probablement, à ce moment là que se dessine et se précise dans sa tête le parcours à suivre pour la sauvegarde du patrimoine. Pendant une vingtaine d'années, la Vallée d'Aoste sera au centre des attentions des romanistes. Cela contribue à faire ainsi que, pendant une vingtaine d'années, on parlera beaucoup de patois en Vallée d'Aoste, à tel point qu'à un moment donné, on a vraiment pensé qu'on arriverait à le sauver. Et pas seulement dans les livres. Mais on n'avait pas fait les comptes avec les Valdôtains eux-mêmes, toujours d'accord dans la théorie, mais récalcitrants dans la pratique.

L'ÉTERNEL PROBLÈME : LA GRAPHIE

C'est donc à Fénis, lors du centenaire de l'Académie Saint-Anselme, que René Willien et Ernest Schüle se sont rencontrés pour la première fois sur le terrain valdôtain. Et ils ont fraternisé. Peu après, les 1-2 octobre 1955, à Villa-sur-Sierre, Willien a l'occasion de connaître toute la famille Schüle, lors de la première rencontre entre patoisants valaisans et valdôtains.

« Monsieur Schüle, rédacteur en chef du glossaire romand », figurant à l'entête de la lettre du 21 août 1955, devient un chaleureux « Très cher Monsieur Schüle » dans celle du 14 janvier 1956. Willien, dans cette relation, renforcée par la connaissance directe, « [...] y trouve de l'aide et de l'amitié ; en échange, il révèle les richesses linguistiques et culturelles valdôtaines »²⁸. René joint à cette dernière lettre un texte « [...] que j'ai créé à la fin de mon travail pour le



13 mars 1946. L'article de Jules Brocherel publié sur le journal *Lo Partisan*

(Bibliothèque régionale d'Aoste)

renouvellement de la graphie de mon patois »²⁹. Willien était déjà, depuis quelque temps : « [...] à la recherche d'une graphie et de renseignements scientifiques ». Il se posait donc, depuis déjà plusieurs années, le problème de la mise à jour de la graphie de Cerlogne et les membres du CTV étaient d'accord avec lui : signe évident que ce code, pourtant méritoire, ne répondait plus vraiment aux nouvelles exigences. Willien aurait voulu que chaque patoisant puisse écrire sa langue se servant d'un code à la fois simple et rigoureux. Il relançait ainsi les idées de Brocherel. Il avait d'ailleurs publié sur *Lo Partisan* un article de Brocherel au titre catégorique : « Comment il faut écrire le patois... »³⁰ Brocherel est un personnage un peu spécial et il a rarement de doutes dans ses affirmations. Dans ce cas, en plus, ses suggestions sont corroborées par l'opinion illustre « de dialectologues savoyards et de la Suisse romande ». Comme eux, il s'exprime donc pour une graphie phonétique : « La transcription logique du patois est fondée sur le principe phonique ; la prononciation seule en détermine l'orthographe, à l'exclusion de toute considération grammaticale ou étymologique. Chaque lettre, ou combinaison de lettres, représente un son réel et chaque nuance de son doit toujours être représentée de la même manière »³¹. Willien, dans le texte de 1956 soumis au jugement de Schüle, reprend le même concept que celui de Brocherel, avec les mêmes paroles ou presque. Mais, il ajoute : « [...] on a conservé, des habitudes orthographiques françaises, tout ce qui était compatible avec les principes phonétiques »³². Il expérimente, donc, un compromis entre la tradition et l'innovation. Willien s'en rend compte et sent la nécessité de se justifier pour son choix : « Je ne pouvais pas réduire la graphie de mon patois à une question simplement et seulement phonétique (les Valdôtains sont très attachés à la

tradition !), et alors, j'ai dû arriver à un compromis : un peu de tradition et un peu de phonétique pure. Je ne pouvais pas me détacher complètement de la graphie française, car j'aurais provoqué la... révolte dans mon Pays »³³. Pratiquement, Willien se retrouve dans la même situation que Cerlogne, vers la fin de sa vie, à l'égard du chanoine Bérard, qui « Voulant ainsi faire lire le patois à la française, le rend sombre... »³⁴. Willien continue à limer son texte sur la graphie et vers la mi-juin 1957, optimiste incorrigible, il considère qu'il a achevé son œuvre. « J'ai presque réglé la question de la graphie des patois valdôtains (une graphie qui devrait servir pour toutes les variétés de notre patois), mais j'attends Vous pour en parler ensemble »³⁵. En 1958, il publie, dans le premier fascicule sur le théâtre en francoprovençal, deux pages sur sa graphie du patois, « le système de transcription »³⁶, où il prône une graphie qui permette à chaque patoisant d'écrire son patois. Il s'agit d'une graphie plutôt phonétique, évidemment. Schüle apprécie l'esprit de la réforme proposée mais, avec le doigté qui le caractérisait, il formule ses critiques. « C'est une bonne réussite dont il faut vous féliciter. Tout au plus suis-je frappé par un certain mélange des principes orthographiques français, italiens et phonétiques »³⁷. Il signale aussi l'hardiesse de certaines innovations allant trop vers le phonétique : « Le lecteur, habitué à ce que la base de votre système est l'orthographe française, hésitera un moment devant *grasa* – j'écrirais *grassa* –, devant *boset* – j'écrirais *bosset* ou *bocet* »³⁸. L'intelligentsia valdôtaine de l'époque, réunie autour de la revue *Le Flambeau*, organe du CTV, semble aller dans la même direction que Willien, s'il est vrai que le rédacteur en chef du périodique, Aimé Chenal, dans son article d'ouverture où il énumère les objectifs de l'association, parmi les différentes initiatives au programme, inclut : « Conduire des études sur la méthode de transcription de notre patois, de façon à rendre exactement les nuances de la prononciation »³⁹. Tout le monde était donc d'accord sur le fait que la graphie de Cerlogne devait être modifiée, au moins en fonction des exigences modernes. Ce sera sur le type de modifications que les déchirures vont se faire. Les grandes disputes sur la graphie sont une constante dans presque toutes les minorités linguistiques, surtout chez celles qui sont les plus faibles et en danger de disparition. Le premier grand pas vers une nouvelle graphie, prônée par le Centre d'Études se fera lors des premières Journées d'information, en septembre 1967 ! On en reparlera.

Le 21 octobre 1961, se tient à Aoste le PREMIER CONGRÈS DES PATOISANTS. Patoisants et dialectologues se réunissent. On parle, comme d'habitude, de la santé de la langue. Quelqu'un souligne que si la variété des patois est une richesse d'un côté, elle est aussi une faiblesse pour les difficultés qu'elle cause aux différentes politiques de promotion. « N'envisageant pas une normalisation des patois, l'unification de la graphie serait sans doute une solution qui contribuerait à la sauvegarde des patois »⁴⁰, suggère Émile Proment toujours sensible aux problèmes de langues.

LES JOURNÉES VALDÔTAINES DES PATOIS

Revenons un peu en arrière.

L'année 1957 est une année particulièrement importante et riche pour Willien : il organise la PREMIÈRE JOURNÉE VALDÔTAINE DES PATOIS à Aoste, Saint-Pierre et Saint-Nicolas, toujours avec la participation de Radio-Lausanne et des patoisants suisses.

Les contacts avec ces derniers s'intensifient. Blanc propose à Willien un programme de collectage de documents sonores riche et ambitieux, en vue de mettre à la disposition des curieux et des scientifiques les matériaux rassemblés. Il lui demande alors d'organiser des rencontres avec « des personnes compétentes », « des prototypes, c'est-à-dire des interprètes parlant un patois irréprochable »⁴¹. Blanc cherche des artistes de la parole plutôt que des paysans quelconques, des connaisseurs du milieu patoisant plutôt que de simples locuteurs, et il veut que les témoignages recueillis soient de qualité. Ce qu'il entend par qualité n'est pas bien expliqué, mais on le devine. Apparemment, pour lui, la qualité est représentée par la parole des anciens, maniée avec grâce et souplesse par des hommes de lettres contemporains. « Le matériel réuni doit être écouté préalablement pour être valable à tous égards, soit qualité des textes, soit qualité des interprètes »⁴². Son projet prévoit aussi des enquêtes en Savoie et il préconise des contacts avec l'Académie de Savoie. « Nos archives sonores se proposent, puisqu'elles en ont le moyen technique et financier, de devenir le centre de consultation pour tous les patois franco-provençaux »⁴³. La séance d'enregistrement est prévue pour le mois de juin et Blanc entre dans les détails de l'organisation : « En un mot comme en cent, si



c'est faisable, il faudrait que pour notre tournée de juin nous puissions compter sur des émissions bien préparées, minutées et annotées, au lieu de l'improvisation que nous avons jusqu'ici laissé jouer son rôle »⁴⁴. Il est évident que Blanc ne connaît pas encore très bien les Valdôtains... Willien prend peur et il remet l'horloge à l'heure. Il explique à Blanc que du côté valdôtain, il n'y a pas l'expérience nécessaire pour garantir tout ce qu'il demande : « On cherchera de faire tout notre possible à ce propos, mais, pour l'instant, on est sûr seulement d'une chose : que la rencontre aura lieu et qu'après cela, on sera arrivé à la lettre A de l'alphabet du patois valdôtain : c'est-à-dire, qu'on aura fait le premier pas vers le magnifique programme que vous m'avez exposé »⁴⁵. LA

Cogne. Reine Bibois

(Photo René Willien)

PREMIÈRE FÊTE se passe bien, malgré certaines défaillances, parmi lesquelles l'absence d'Ernest Schüle, retenu par le travail et des problèmes familiaux. Le succès est certain : « Six heures de productions, toutes enregistrées par F.-L. Blanc, des chants en patois, un sermon, des discours, etc. »⁴⁶. La déception de René pour l'absence de l'ami sera cependant tempérée par l'annonce que la famille Schüle a bien l'intention de passer dix jours de vacances en Vallée d'Aoste. Et c'est ainsi que, finalement, la famille Schüle rencontre la famille Willien. Ce seront dix jours de séjour inoubliables en Vallée d'Aoste : des sorties sur le terrain, guidés par René, des photos documentaires (travaux, vieilles maisons, scènes de vie quotidienne), des conversations en patois de Courmayeur avec la belle-mère de René⁴⁷. Le « Cher professeur » est devenu désormais dans les lettres de Willien « Mon très cher ami ».

LE CHARABAN

En 1958, René Willien, avec Pierre Vietti et un groupe d'amis, fonde LE CHARABAN.

« Et je me suis dit que c'est depuis l'année dernière, à l'occasion de la Première Journée Valdôtaine des Patois », que je pensais pouvoir réaliser ce théâtre populaire ; et ce désir, et cet espoir sont nés en moi en ce jour même,



10 juin 1968. Dix ans de Charaban.
L'Assesseur Pierre Fosson et René Willien lors de la présentation du livre

(Eurofoto Costa)



15-16 juin 1957. Aoste. Orphée Zanolli et Clorinda Vercellin

après avoir vu jouer les dialogues de Dorine Borney de Saint-Pierre, *L'ono de Marteun et Flomène*, d'Armandine Jérusel d'Aymavilles, *Charle et Julien i Congrè di patouasan*, et les monologues de la demoiselle Vercellin de Lillianes, *Tonin l'ostiné* et *O pouro Bernabé*, si bien interprétés par le professeur Zanolli. Le théâtre valdôtain était là : le théâtre valdôtain pouvait continuer sa vie – sa joyeuse existence – si on lui fournissait des textes, si tout le monde pouvait enfin le connaître, le jouer, avoir quelque chose d'écrit sous les mains, pour pouvoir le faire vivre »⁴⁸. Willien retrouve donc ses



24 décembre 1967. Procession des bergers la nuit de Noël à Saint-Nicolas

(Photo René Willien)

manches... L'objectif que le Charaban se pose n'est pas simplement celui d'intéresser et d'amuser les spectateurs : il est beaucoup plus articulé et profond : « Je vous dirai tout de suite que les membres du Charaban se sont mis à l'œuvre non seulement dans l'intention d'amuser le public, mais surtout dans l'espoir que leurs efforts contribuent de quelque façon à empêcher que la langue de nos ancêtres soit inexorablement submergée par d'autres langages qui ne sont pas formés dans notre Région et qui peuvent nuire à notre ethnie »⁴⁹. Pour la première fois, en Vallée d'Aoste, le patois est traité comme une « véritable langue » par les Valdôtains. La prise de conscience de l'importance culturelle du patois et des dangers qu'il court, se fait donc à la fin des années cinquante. La première réponse concrète en est le triomphe du Charaban.

LES MINORITÉS LINGUISTIQUES S'ORGANISENT

C'est dans les années 1960 que les minorités linguistiques s'organisent en Europe occidentale. En 1962, un groupe d'intellectuels des pays scandinaves, autour du professeur Pierre Naërt, fonde l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LA DÉFENSE DES LANGUES ET DES CULTURES MENACÉES (AIDLICM). Ils rédigent un document qu'ils adressent à l'UNESCO : « Aucun peuple [...] n'a le droit d'en exterminer d'autres, que ce soit du point de vue naturel ou physique [...] L'extermination d'une langue entraîne celle de la culture dont cette langue est l'expression ». En 1964, le député de l'Union Valdôtaine au Parlement italien, Corrado Gex, se fait le porte-parole de toutes les minorités linguistiques en Italie, qui n'ont pas de tutelle légale. Le discours, surprenant pour sa modernité, a un certain retentissement chez les parlementaires italiens, fort peu renseignés sur le sujet. Il lit aussi une requête signée par toutes les communautés walses d'Italie qui demandent l'enseignement de la langue allemande dans leurs écoles élémentaires⁵⁰. La même



15/12/1962. Aoste. Le député Corrado Gex, porte-parole de toutes les minorités linguistiques au Parlement italien, à "La Remisa" avec Pierre Vietti et le chanoine Vaudan

(Photo A. Forno)

VdA Archives

année, dans une assemblée à Montegrosso Grana, promue par l' *Escolo dou Po* de l'instituteur provençal Sergio Arneodo, on approuve un document final qui revendique l'enseignement du provençal à l'école. Willien est présent et se lie d'une profonde amitié avec les principaux animateurs de la section italienne de l'AIDLCM, Arneodo et Buratti en premier lieu. En 1967, l'Association se réunit à Issime où les participants, avec des Valdôtains présents, travaillent autour des Statuts. Tave Burat (Gustavo Buratti), piémontais de Bielle, accepte de s'occuper des communautés alloglottes de l'État italien. C'est la naissance de la section italienne de l'AIDLCM. Le professeur Jean Pezzoli, avec ses compétences et son équilibre inégalé, représentera longtemps la Vallée d'Aoste dans cette institution prestigieuse. En conclusion de ses travaux, l'assemblée de l'AIDLCM adresse une lettre au gouvernement valdôtain « contre les vexations dont sont victimes dans les écoles maternelles les enfants parlant patois »⁵¹. Forte des appuis d'organismes internationaux, l'Association a connu de longues années d'activité intense. La section italienne entrera en crise vers la fin des années septante, quand il sera



**20 octobre 1963. Saint-Nicolas. Inauguration du musée Cerlogne.
Le professeur Paul Pons, Elio Bachaz – le “Capoulié” du Félibrige – Rose-Claire Schüle, Ernest Schüle et leur fils, Amédée Berthod et le prof. Gaetano di Sales**

question de l'ouvrir aux dialectes aussi. À l'époque le mot dialecte indiquait des parler de deuxième niveau, donc moins importants. Personne n'a jamais bien expliqué pourquoi les langues méritent d'être sauvegardées et les dialectes pas...

C'est toujours en ces années-là que le patois se taille un petit espace à la radio (RAI), même en Vallée d'Aoste. Pierre Vietti, alias *Batezar*, interroge en patois le chanoine Vaudan de l'École d'Agriculture d'Aoste. La rubrique devient rapidement très populaire grâce surtout à la sympathie que *Batezar* savait dégager et à la compétence de son interlocuteur dans le domaine agricole.

René Willien est le principal protagoniste de cette épopée. Il est occupé sur mille fronts. Toutes ses initiatives ne l'empêchent pas de diriger avec sagesse le *Charaban* qui continue sur l'élan de son triomphe initial.

LE MUSÉE CERLOGNE ET LE CONCOURS CERLOGNE

Le CONCOURS CERLOGNE et le MUSÉE CERLOGNE naissent pratiquement en même temps. En automne 1962, le premier Concours de patois Abbé Jean-Baptiste Cerlogne est lancé par l'Assessorat régional à l'Instruction publique, en collaboration avec le CTV, et le 18 juin 1963, les prix sont décernés aux vainqueurs, lors d'une cérémonie à Saint-Nicolas, en présence des classes et des enseignants qui ont participé. Grâce au Concours Cerlogne, le patois entre donc pour la première fois officiellement à l'école⁵². Plutôt par la fenêtre que par la porte, précisera Willien... Ce Concours, qui se perfectionnera au fil des années, contribuera énormément à la prise de conscience de la jeunesse et du corps enseignant et donnera au patois la dignité et le prestige qui, malheureusement, lui manquaient, à l'époque, aux yeux du grand public et même de ceux qui le parlaient.

Jean-Baptiste Cerlogne, à sa mort, avait laissé à sa commune natale, Saint-Nicolas, tous ses papiers et ses

L'affiche

(Archives du Centre)

REGION AUTONOME DE LA VALLEE D'AOSTE
DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

C. T. V. COMMISSION DU PATOIS COMMUNE DE SAINT-NICOLAS

Dimanche, 20 octobre 1963, aura lieu à Saint-Nicolas, à la présence des Autorités civiles et religieuses de la Vallée d'Aoste et d'éminents représentants de la culture patoise de France, Suisse et du Piémont, la cérémonie solennelle de l'

INAUGURATION DU MUSEE J.-B. CERLOGNE

qui se déroulera selon le PROGRAMME suivant :

9h.00 Départ d'Aoste (Place Narbonne) des cars (prix du voyage L. 500).
10h.00 Hommage floral au monument à Cerlogne et à son tombeau.
10h.30 Grand-messe dans l'Eglise de Saint-Nicolas.
Sermon en patois par le Rév. Curé R. Mazonnaz.
Evocation de "La Pastorale" de Cerlogne par les enfants de Saint-Nicolas.
11h.30 Inauguration du Musée par M. l'Av. Oreste Marcoz, Président de la Junte.
Bénédictio par le Représentant officiel de Mgr. l'Evêque d'Aoste.
Souhait de réception par M. Oreste Marinod, Maire de Saint-Nicolas.
Cantates rendus par MM. René Willien et Aiméde Berthod, organisateurs du Musée.
Allocution par M. le Docteur Mario Andronio, Assesseur à l'I.P.
13h.00 Dîner dans les hôtels de Saint-Nicolas (L. 1.200 - s'adresser au Calé Jérusal - Aoste).
15h.00 Production, sur la place de Saint-Nicolas, des groupes folkloriques du C.T.V. d'Aoste, de "La Cicca", de St-Martin-de-Corbiens et des "Tintamarres", de Cogne.
17.h.00 Départ des cars pour Aoste.

Ami Valdöten! Ami òi patoé!

Denssembe, 20 octobre 1963, no l'èra a Saint-Nicolas na maque la glòire de nostro gran Filibère - et "Batta de Fransou", que l'avej le lo ramoneur, lo barbè et lo cossensé s'ensci que noveri prèire et bilèire - mè d'è la pouissance et lo charme de nostro Patoé!

Oublièn aben p'nna l'ornay, nostre biogè et arevèr-mo a parti fœut l'assembè de Saint-Nicolas, pe l'asèr, i pay de Cerlogne, l'inaugurachon pe nostro via, pe nostro travail, pe nostra unyon spirituellet et materiellet!

ONORADE LO GRAN POETE VALDÖTEN!

objets personnels. Ce matériel gisait quelque part sans que personne n'ait jamais pensé à le classer. C'est René Willien qui se charge de la besogne, pendant les trois mois d'été, aidé par les amis du CTV et par Amédée Berthod, à qui l'on a confié la tâche de l'aménagement de la salle pour un futur musée. La fréquentation de Saint-Nicolas permet à René de renouer ses rapports avec un ancien résistant, vaillant photographe, Romain Maquignaz, né lui aussi en 1916, curé de Saint-Nicolas. Ce curé, dévoué et entreprenant, est toujours présent lors des manifestations organisées par le Centre d'Études, à côté de son ami, et même après sa mort prématurée. Le 20 octobre 1963, le travail de mise en ordre des archives est terminé et l'on inaugure à Saint-Nicolas le Musée intitulé à Cerlogne. Les plus hautes autorités civiles et religieuses sont présentes pour l'occasion ainsi que des représentants du Félibrige et des patoisants suisses. En outre, une grande foule de *Sènicolaren* accourt pour fêter l'illustre concitoyen disparu. Ce petit musée est l'hommage que la population fait à qui, le premier, s'est engagé pour la mise en valeur de cet énorme patrimoine culturel qu'est le patois et Saint-Nicolas sera, désormais, le lieu de référence pour tous ceux qui désirent continuer son œuvre.

LES DIX PREMIERS ANS DE CONCOURS CERLOGNE

1. Les motivations

Les objectifs du Concours sont clairement énoncés dès les débuts. Ils sont énumérés, dans l'ordre, dans les circulaires de lancement des quatre premiers Concours :

- a) Honorer la mémoire de Cerlogne
- b) Susciter la création d'œuvres écrites dans les différents patois valdôtains.
- c) Faire participer l'école, élèves et enseignants, à la renaissance des patois.
- d) Convaincre les campagnards que le patois est un trésor régional qui doit être sauvegardé à côté de la langue française et des plus belles traditions.

La première préoccupation est donc celle de faire honneur au premier poète en patois. Pendant des années, la fête sera présentée et perçue comme une imposante commémoration où la foule de patoisants, grands et petits, humbles et puissants, se réunissent pour rappeler l'œuvre du grand *Sènicolaren*. Le poète Cerlogne est ainsi reconnu comme le représentant de tous ces vieux Valdôtains, qui ont moulé notre civilisation.

« Que signifie ce Concours ? C'est un témoignage de fidélité à l'esprit de nos pères, à ce qu'ils ont fait pour assurer notre bien collectif, pour nous maintenir sur cette terre qui est notre propriété et pour en conserver et perpétuer tout l'inaliénable patrimoine moral, civil et patriotique qu'elle renferme et qu'elle a toujours su exprimer... »⁵³.

La deuxième préoccupation est celle de stimuler les qualités artistiques des enfants pour qu'ils écrivent des textes, de bons textes. C'est un peu le dada de Willien, auteur théâtral et, en même temps, poète. La troisième indication vise à la relance du patois, de son image surtout, puisque tous les élèves des classes participantes au Concours le parlaient habituellement, à la maison et entre eux. Donc, il n'y avait, de ce côté, pas grand-chose à relancer. Le faire aurait été un peu comme prêcher aux convertis. Ou mieux, « *Apprende i tsat a greumpeillèi* »⁵⁴. La quatrième préoccupation est celle des campagnards qui considéraient leur bagage linguistique révolu. En effet, en ce moment culminant de la crise de l'agriculture de montagne et de l'abandon de la campagne, on ne se rendait pas bien compte, qu'en réalité, ce n'était pas le langage des paysans qui était révolu, mais plutôt leur métier. Dans ses rythmes traditionnels au moins. Il aurait fallu, sans doute, mieux expliquer aux Valdôtains que le francoprovençal pourrait très bien les accompagner dans la nouvelle vie, dans les nouveaux métiers qu'ils envisageaient d'embrasser. Il est significatif aussi comment l'Assesseur à l'Instruction publique, M. Mario Andrione, dans son allocution, a souligné surtout l'importance de la qualité des patois, pratique quotidienne, pour éviter les interférences, toujours plus fréquentes, de l'italien.

La lutte pour la survie du patois était encore prématurée. Il fallait d'abord en sauvegarder la pureté. Peu à peu, les objectifs se dessinent et s'articulent. Aimé Chenal, président du Jury, écrit dans son rapport de 1965 :

« Le Concours Cerlogne se propose simplement d'enseigner aux jeunes élèves des écoles élémentaires de la Vallée d'Aoste à jeter le regard sur leur pays d'origine ou d'adoption, sur sa langue régionale, sur ses couleurs, sur son folklore et se nourrir de bonté et de vérité. »⁵⁵.

Pour le lancement du cinquième Concours 1966/67 la circulaire ne rappelle plus que deux objectifs : elle enlève le but commémoratif et celui de sensibilisation de la classe paysanne à l'importance du patois. Les objectifs se réduisent ainsi à la production de documents de qualité et à l'initiation des élèves à la recherche en patois sur le terrain. Leurs enquêtes, dans les différentes variétés de patois, apporteraient

« [...] par ce travail systématique, une contribution importante aux recherches analogues, quoique plus approfondies que d'éminents savants, italiens et étrangers mènent dans notre Région à fin d'en dresser un Atlas Linguistique »⁵⁶.

La tentation d'utiliser les instituteurs et les élèves pour la collecte de données linguistiques et ethnographiques commence à se manifester. C'est l'influence des nombreux scientifiques qui tournent désormais autour du nouveau pôle de patois valdôtain, qui est en train de se constituer. Cette acceptation silencieuse, de la part des institutions du fait que les enquêtes scolaires soient conduites en

fonction des exigences des linguistes et des ethnologues, a heurté la sensibilité de plusieurs enseignants. En réalité, aucun dialectologue n'avait jamais demandé que le Concours soit organisé pour leur rassembler un corpus d'informations. Une vraie recherche sur le terrain ne se fait pas avec des enfants. Mais, à tort ou à raison, la perception d'un certain groupe d'enseignants était que les organisateurs démontraient trop de complaisance face aux intérêts scientifiques des professeurs.

En 1971, la circulaire change de nouveau. Elle précise que l'enquête est menée

« [...] à travers l'étude du milieu qui permet aux enfants et aux éducateurs de mieux connaître la réalité historique, sociale et économique des villages valdôtains »⁵⁷.

C'est l'influence des nouvelles théories qui voient dans l'étude du milieu le point de départ pour une formation équilibrée de la personnalité de l'enfant. Le combat pour la sauvegarde du patois n'est pas encore désespéré et le Concours n'est donc pas senti comme une initiative pour "sauver" le patois, mais comme un moyen pour valoriser l'expressivité des enfants. Il est encore conçu plutôt pour les enfants des campagnes, pour qu'ils n'aient pas honte de le pratiquer.

« Même si un bon nombre l'a trahi, le patois est encore la langue vivante des Valdôtains. Qu'importe s'il y en a de ceux qui ont honte de le parler ; il en existe encore qu'ils ne veulent pas perdre cette bataille parce qu'ils savent qu'en la perdant, c'est à leur cœur et à leur nom même qu'ils renonceraient »⁵⁸. Les participants au Concours sont encore, presque tous des patoisants actifs. « [...] *La fête de Gaby du 11 juin 1969 prochain nous la dédions à eux et à la renaissance de Noutro Dzen Patoué* »⁵⁹. Où « eux » sont les enseignants qui encouragent ces enfants patoisants.

Donc, la fête n'est plus seulement la commémoration du premier écrivain de notre littérature, mais aussi de ses apôtres.

Après cinq Concours qui ont connu une participation croissante, on s'est rendu compte qu'il y avait un certain type de communes qui ne participaient pas à la manifestation : notamment celles où le patois était en train de se perdre. Willien lui-même se fait du chagrin pour l'absence au Concours des classes de Courmayeur, son lieu de prédilection. Il interprète ce fait comme la conséquence du choix que les parents ont fait de ne plus retransmettre leur langue aux enfants. Il se plaint, mais il n'invite jamais ouvertement les classes de Courmayeur et des autres communes, où le patois commence à décliner. Il ne leur dit pas : « Venez quand-même. Cela vous fera du bien ». C'est encore trop tôt. Ce n'est pas encore le principal objectif du Concours. Il préfère encore prêcher aux convertis, pour qu'ils se transforment en apôtres à leur tour. Ce qui est important, car l'objectif principal est toujours : « Valoriser les patoisants pour qu'ils ne se sentent pas exclus ». Avant de faire des

instituteur, Sergio Arneodo⁶¹. À partir du sixième concours, la participation est ouverte aussi aux élèves des écoles moyennes inférieures. En 1968, ce sont les classes des écoles primaires du Val Soana qui s'ajoutent. Les Walsers, tout en appartenant à une autre famille linguistique, participent au huitième Concours et depuis, ils seront parmi les plus fidèles. En 1972, l'école maternelle est régionalisée et connaît un développement capillaire sur le territoire. Tous les enfants de trois à six ans y passent. Elle couvre un âge délicat pour l'apprentissage linguistique des enfants. C'est vraiment le moment où les mécanismes de la langue maternelle s'affinent. La directrice, Rita Decime, qui sera longtemps membre du Centre, se rend compte du problème et demande que les enseignants et les enfants de l'école maternelle puissent participer au Concours Cerlogne. Ils viennent ainsi s'ajouter aux instituteurs et aux professeurs. Malheureusement, la place du patois accordée dans les différentes classes est insuffisante et le rejet de la langue maternelle de la part des enfants, qui se manifestait déjà avant à l'entrée à l'école élémentaire, se manifestera ensuite à l'entrée de l'école maternelle. Le refus n'intéresse pas la totalité des enfants, bien sûr, il affaiblit malgré tout le tissu linguistique : quand la situation risque déjà de périliter, le moindre souffle peut la renverser.

3. Les travaux scolaires

« Lorsque Willien a décidé de lancer ce Concours, avant de penser vraiment au choix des thèmes, il avait fixé, pour lui et pour son travail, un but : recueillir et valoriser le patois et archiver les mots et les expressions vouées à disparaître »⁶².

En vue de cela, pour participer au Concours, enseignants et élèves peuvent fournir des textes en prose, des poésies, des dialogues à jouer (ce qui est de la création) et des recherches sur les traditions, la sagesse populaire, les croyances et les savoirs anciens. Évidemment, les caractéristiques du produit changent en fonction du thème. Les travaux devront être envoyés de façon anonyme et en trois exemplaires, précise la première circulaire. Mais sur le nombre de copies, les organisateurs n'insisteront pas. Ils comprennent que, pour les instituteurs, c'est du travail supplémentaire et la recommandation disparaît de l'avis. Cette première circulaire avait une allure tellement bureaucratique que je serais fort déçu si elle était du crû de Willien.

Au début, René

« [...] voulut surtout donner la priorité à la création artistique et encourager l'écriture de textes de théâtre, de poésies et de textes de patois en prose »⁶³. Pour le troisième Concours où le thème était *Le théâtre* : « Il se berçait un peu dans l'illusion que tous les Valdôtains étaient de très bons acteurs et savaient faire du théâtre. Finalement, on a vu que c'étaient les enseignants

Champorcher. 10^e Concours Cerlogne

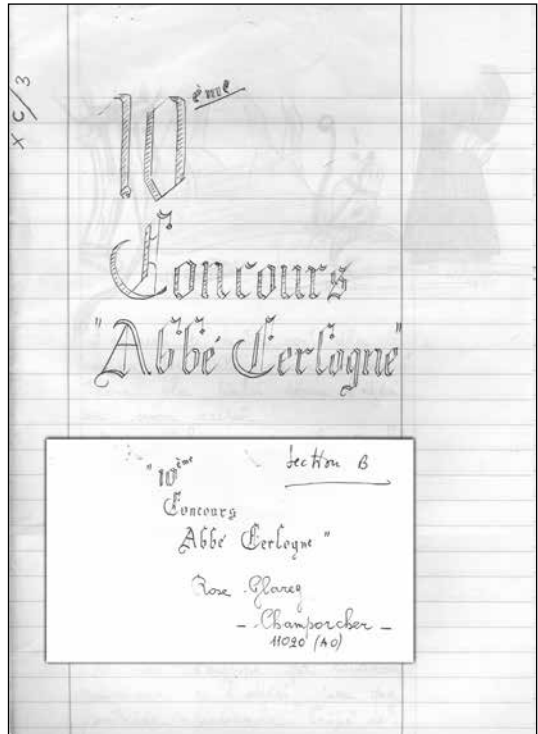
(Archives du Centre)

qui travaillaient, les élèves n'étaient pas capables d'écrire des textes littéraires »⁶⁴.

En tout cas, le quatrième Concours (1966) apporte des nouveautés consistantes. D'abord, c'est un sujet bien délimité qu'on propose : la collecte des noms qui définissent le milieu de l'enfant : villages, fontaines, cours d'eau, cols, sommets, prés, champs et même les surnoms des personnes et des familles. C'est là LA PREMIÈRE GRILLE D'ENQUÊTE rédigée par Rose-Claire Schüle. Une cinquantaine d'autres suivront. Puis, on suggère que la classe, dirigée par l'enseignant, soit l'instrument de la collecte. Au-

delà de l'importance didactique et promotionnelle, cette initiative est à l'origine de la constitution d'archives ethnographiques et linguistiques dont l'importance s'accroît chaque jour qui passe. La circulaire du cinquième Concours suit les traces des précédentes, mais invite les élèves à enrichir leur contribution par des dessins et des illustrations. Les résultats sont excellents, que ce soit pour les informations collectées ou aussi pour la présentation des travaux : les dessins des enfants d'Oyace, les travaux en bois de Pollein, l'écriture gothique de Champorcher, etc. Lors du dixième Concours, à côté de deux thèmes bien liés à la vie quotidienne (*la vigne et la boucherie familiale*), le Centre demande aux enseignants qui le désirent de faire un RECENSEMENT DES LANGUES parlées dans les villages ou dans les communes d'appartenance. Cette décision découle d'une préoccupation qui se fait plus forte d'année en année : on a l'impression que l'abandon du patois, au lieu de reculer, avance rapidement. Ce sont les symptômes avant-coureurs d'un changement qui transformera, à son tour, le Concours Cerlogne.

Pendant les dix premières années, aucun support technique n'est prévu pour la préparation du Concours. Les enseignants, s'ils le jugent nécessaire, doivent s'adresser aux familles ou à la Direction pour avoir du matériel didactique ou des conseils pédagogiques. Ou bien, se débrouiller entre eux. Ou tout seuls !

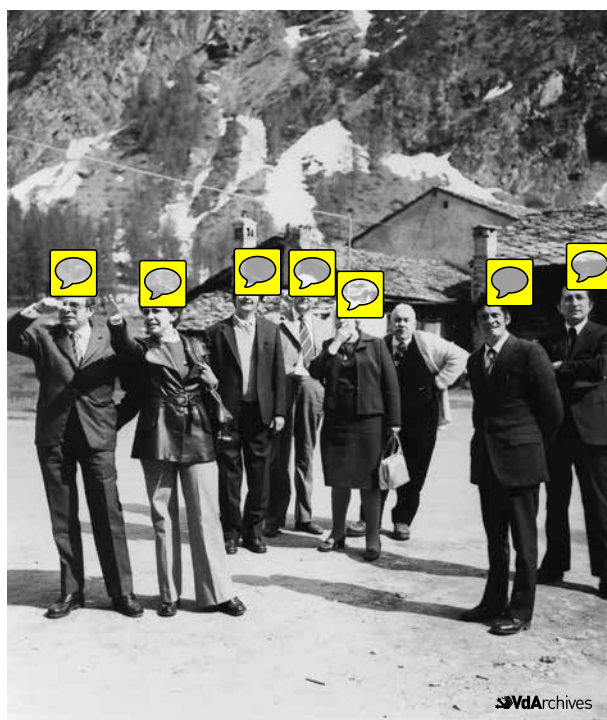


4. La fête

À la fin, les participants se donnent rendez-vous à Saint-Nicolas où les vainqueurs du Concours reçoivent un prix. Tout au début, la fête se déroule donc toujours dans la patrie de Cerlogne, qui devient, en quelque sorte, le sanctuaire du patois. Les fêtes sont organisées dans la première quinzaine de juin, quand plusieurs écoles, les “subsidiées” d’abord, sont déjà fermées. Des prix sont prévus : de l’argent pour les trois premiers classés et des livres ou des objets d’artisanat pour tous les participants. L’administration régionale met à la disposition des différentes écoles des autocars pour rejoindre le lieu de la fête. Là, tout le monde à la Messe, puis à la déposition d’une gerbe sur la tombe du poète et sur le monument à la Résistance. À midi, on va au restaurant : ce qui est une grande nouveauté pour presque la totalité des participants, y compris pour certains enseignants. Dans l’après-midi, c’est la remise des prix aux vainqueurs, la lecture du rapport du jury, la présentation des travaux avec, en particulier, la déclamation de quelques textes primés. Le succès de la première fête est évident et le nombre des participants tendra à augmenter à chacune d’elles. Les 77 participants du début seront déjà 187 lors de la deuxième fête. À titre expérimental, la participation à la troisième et quatrième est réservée aux classes primées. Problèmes de budget ? Cela ne durera pas longtemps : en 1966/67, on revient à la formule initiale et le nombre des participants atteint déjà

341. Au bout de dix ans, en 1972, la fête rassemble 640 personnes !

À partir du cinquième Concours, la fête finale abandonne Saint-Nicolas pour Champorcher : c’est le départ d’un pèlerinage qui touchera, une à la fois, toutes les différentes communes de la Vallée, ou presque. Les étapes deviennent aussi un moment d’agrégation et de travail bénévole pour les habitants de la commune d’accueil, pour la population et pour les parents d’élèves ; elles permettent à la ma-



28/5/1975. Cogne.
13^e Concours Cerlogne
(Photo Umberto Andreotto)

nifestation d'être mieux connue par les autorités, locales et régionales ; elles offrent aux participants l'occasion de la découverte de monuments, de pratiques, de traditions et de paysages insoupçonnés.

5. Le jury

Les premiers lauréats du Concours sont de jeunes instituteurs qui auront encore l'occasion d'illustrer le patois à d'autres occasions, chacun à sa manière. Le premier prix pour la prose va à Lidia Philippot, écrivain et ethnographe, le deuxième à Ezio Verthuy auteur de pièces de théâtre appréciées, avant d'être ravi par la mort prématurée et le troisième à Clorinda Vercellin, qui publiera un recueil de contes et de récits de Lillianes. Lucio Duc, poète et sculpteur remarquable sur bois et sur pierre ollaire, lui aussi trop tôt disparu, remporte le premier prix de poésie ; Damien Daudry, futur Directeur didactique qui se distinguera aussi dans la recherche archéologique liée à la préhistoire, décroche le deuxième prix. Quant aux



18/6/1963. 1^{er} Concours Cerlogne. Le discours de l'instituteur Lucio Duc d'Arnad

élèves, pour qui les *ex-aequo* ne se ménagent pas, ils reçoivent tous au moins un prix de participation. Le jury est composé d'éminents représentants de la culture locale : René Willien président de la commission du patois du CTV et organisateur de la manifestation, Amédée Berthod, artiste peintre, Armandine Jérusel, poète, et Aimé Chenal, rédacteur du *Flambeau* et secrétaire du jury. Le jury rédige son rapport qui est lu, devant les participants et les autorités, lors du rendez-vous festif qui clôture la manifestation. Les louanges sont à l'honneur, mais on profite aussi pour signaler ce qu'il faudrait améliorer : les parents et les enseignants devraient être un peu plus discrets dans leurs interventions sur les travaux des enfants et encore, il faudrait éviter de copier les textes des almanachs ou d'autres publications ! Lors du deuxième Concours, le jury braque son attention sur les nombreux italianismes et il les signale. En particulier, il met l'accent sur la quasi disparition, dans le patois moderne, de toute une série de préposition, conjonctions et adverbes : on dit *ma* pour *mé*, *perqué* pour *coudére*, *anque* pour *fénque*, *aprèi* pour *dènque*, *to-de-chouite* pour *incontinàn*, etc, etc. Pour le troisième Concours, portant sur la production théâtrale, on crée un jury spécial composé d'acteurs du Charaban qui s'engagent aussi à assister à la représentation dans les écoles des pièces primées. En 1968,



24/5/1972. Champoluc. 10^e Concours Cerlogne. R. Willien et, au micro, l'instituteur Sergio Arneodo de Couboscuero (CN)

(Photo Umberto Andreotto)



Sanctuaire de Loreto à Canale d'Alba. Pierre Vietti, Damien Daudry, Gustavo Buratti, Mme Vietti, Raymond Vautherin et le poète Giuseppe Pacotto "Pinin Pacot"

(Photo René Willien)

la remise des prix du sixième Concours Cerlogne se tient à Saint-Vincent, dans le cadre du QUINTO CONVEGNO PER LA CARTA DEI DIALETTI ITALIANI, à la présence d'éminents dialectologues d'Italie et d'Europe. Les congressistes présents assistent à la fête, admirent les travaux des élèves et bénéficient aussi d'un discours bilingue de René Willien : français pour les savants, patois pour les élèves⁶⁵.

En 1972, l'air du 68 se fait encore sentir : le vent égalitaire souffle et le jury décide de ne plus dresser de classement. Cela en signe de respect pour le travail des enseignants. Les observations des participants aux JOURNÉES D'INFORMATION de 1971 ont certainement pesé sur cette décision du Centre. Les enseignants travaillent tous dans des situations bien différentes et l'évaluation des résultats ne peut pas tenir compte des différences de composition des classes. Faire le Concours à Courmayeur, à Aoste ou à Verrès, où la pratique active du patois par les élèves est l'exception, n'est pas aussi facile qu'à Saint-Nicolas ou à Verrayes, où tout le monde le parle encore. Le jury dresse quand-même des jugements synthétiques pour chaque travail et les auteurs pourront lire chacun le sien.

À L'ÉCOLE DES BONS EXEMPLES

Les bonnes idées deviennent parfois des exemples. Heureusement ! Ce fut le cas du Concours Cerlogne. En 1967, le Piémont organise sa première *Festa dël Piemont*. Il s'agit d'une grande fête qui se développe rapidement jusqu'à s'étaler sur plusieurs mois, dans des endroits différents. Le Piémont est bien plus grand et plus densément peuplé que la Vallée d'Aoste ! Les ingrédients sont les mêmes : recherches scolaires, défilés de groupes folkloriques, théâtre en piémontais, messe avec sermon en piémontais, discours de savants experts de la langue piémontaise, conférences et débats. On ne sait pas s'il y a eu un rapport de filiation entre notre Concours et la fête piémontaise. Et peu importe. Dans les archives du CEFP, on trouve cependant des coupons de journaux qui relatent la *Festa dël Piemont*. Willien était donc au courant et, probablement, l'inspirateur. Ce sera beaucoup plus tard, que des concours analogues seront lancés en Savoie (2000), intitulé aux dialectologues Costantin et Désormeaux ; en Valais, par le CREPA (1990) de Sembrancher, et dans les vallées francoprovençales du Piémont, par l'EFFEPI⁶⁶. Les Concours du CREPA⁶⁷, *L'enfant à l'écoute de son village*, ainsi que celui de l'EFFEPI (1982), ne sont pas spécialement axés sur le patois, mais sur la culture locale. Le francoprovençal est pourtant toujours présent.

LE CENTRE D'ÉTUDES FRANCOPROVENÇALES

L'idée a probablement germé lors des célébrations du CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE SAINT-ANSELME en 1955. En contact avec d'illustres savants, Willien commence à y penser et il en parle, de façon informelle, aux amis. Le projet mijote. L'idée est celle d'un Centre, d'un Institut de culture francoprovençale, de quelque chose quelque part dans la Vallée. Le choix de Saint-Nicolas comme siège mûrit petit à petit.

« Alla vigilia dell'inaugurazione del Musée Cerlogne era sorta in me l'idea che si potesse creare in quella località, un Centre d'Études francoprovençales, annesso al Museo stesso »⁶⁸.

En 1963, il expose son idée à Corrado Grassi, dialectologue, élève de Terracini, qui est déjà en contact avec les autorités valdôtaines pour un projet d'Atlas linguistique. C'est Grassi qui élabore une première ébauche de statuts pour un Centre dont la principale raison sociale serait celle de suivre l'avancement du projet de l'Atlas :

« [...] ancora oggi in giornata, le manderò in due copie – una per lei e l'altra per il Dr Andrione – il progetto di Statuto per la Società di Studi Valdostani. Sottolineo che si tratta di un progetto molto provvisorio, una semplice proposta alla quale loro potranno apportare tutte le modifiche che vorranno »⁶⁹.



6 juin 1964. Saint-Nicolas. 2^e Concours Cerlogne. Allocution de l'assesseur Mario Andrione. près de lui : Mlle Armandine Jérusel, Amédée Berthod et Aimé Chenal

Lors de la deuxième fête du Concours Cerlogne à Saint-Nicolas, le 6 juin 1964, L'Assesseur Mario Andrione annonce

« Nous avons l'intention d'instaurer, à Saint-Nicolas, outre le musée Cerlogne et le Musée du Bois,⁷⁰ un Centre International des dialectes francoprovençaux »⁷¹.

Mais il faudra encore attendre pour la réalisation du projet. Il verra le jour en 1967, sous l'impulsion du nouvel Assesseur, César Dujany. Dans un rapport qui lui est adressé, Willien précise les objectifs du Centre. Au premier rang, il place la formation des enseignants, en linguistique, avec des ouvertures sur la dialectologie, en particulier. À ce propos, il souligne les graves lacunes dans la connaissance de la graphie du patois, n'épargnant même pas les participants au Concours Cerlogne. Il annonce qu'un stage de quinze jours, dirigé par le professeur Grassi a été organisé et qu'il va débiter, là, à Saint-Nicolas, quelques jours plus tard ! Ce projet grandiose sera repensé rapidement et il n'y aura que trois jours de stage, du 12 au 14 octobre, sous la direction conjointe de Grassi et de Schüle. Le nombre des participants est limité à 40 enseignants. C'est la naissance des JOURNÉES D'INFORMATION. Le jour après, le 15 octobre, l'inauguration officielle du Centre est prévue avec toute la panoplie des grandes occasions. L'inauguration

se fait sans que les locaux d'accueil ne soient entièrement aménagés et sans que le Centre n'ait de véritables statuts. Mais, une rencontre Grassi, Schüle et Willien est déjà prévue pour combler ces omissions, ou plutôt ces retards.

Le Centre se donne plusieurs missions dès le départ. Il se propose de recueillir toute la production littéraire valdôtaine, en patois, dans sa forme soit manuscrite, soit imprimée ; de proposer à l'impression ou à la réimpression des travaux jugés importants, comme l'œuvre de Cerlogne, par exemple ; de suivre le Concours ; de veiller sur le Musée consacré au Poète, de solliciter des recherches. En perspective, le Centre pourrait aussi s'ouvrir sur le domaine francoprovençal tout entier et organiser des colloques internationaux. Ce qu'il fera peu de temps après.

LES JOURNÉES D'INFORMATION SUR LES DIALECTES

Les Journées d'information naissent donc trois jours avant l'inauguration du Centre. C'est un cours de trois journées adressé aux enseignants valdôtains, gratuit, axé sur la graphie, confié à la direction de Corrado Grassi et d'Ernest Schüle. Pour ce dernier, c'est une reprise en grand style des contacts avec la Vallée d'Aoste, après quelques quatre années de relâchement. Schüle avait déjà une certaine expérience en matière de formation des enseignants puisqu'il s'occupait de l'organisation des cours de patois pour les cantons suisses romands. Au cours des Journées, les deux illustres universitaires parlent des patois valdôtains, de phonétique, de l'importance de la langue maternelle dans la société moderne. Schüle parle longuement de l'utilisation didactique du patois pour apprendre le français. L'Assesseur Dujany est enthousiaste : il félicite le professeur et le veut de plus en plus présent en Vallée d'Aoste. L'année suivante, toujours à la mi-octobre, le professeur Gaston Tuillon, de l'Université de Grenoble, se joint aux deux premiers. Ainsi, le trio qui veillera sur le Centre pendant plus de trente ans s'est composé. Mme Schüle, qui accompagne régulièrement son mari, se charge aussi de cours, lors des quatrièmes Journées et intègre ainsi l'équipe d'enseignants avec ses LEÇONS D'ETHNOLOGIE ALPINE. À la fin des journées (1971), les 45 participants rédigent une motion finale où, unanimes, ils dénoncent que, dans certaines écoles, on interdit encore l'usage du francoprovençal aux enfants.

Ils « considèrent que ces attitudes répressives bloquent le libre développement des aptitudes de l'enfant et créent, au sein d'une même école, une discrimination sociale, dont le résultat est trop souvent un complexe d'infériorité affectant les patoisants face à ceux qui parlent italien »⁷².

Ils affirment que le patois est un système linguistique cohérent (bien plus qu'un mauvais italien ou qu'un mauvais français), donc la référence incontournable pour l'acquisition des autres langues, et ils rappellent qu'en défendant le patois,



3/2/1972. Journées d'information au siège du Centre au dessus du Musée Cerlogne : le prof. Corrado Grassi et René Willien

élément unique et irremplaçable, ils défendent l'intégrité du milieu alpin, rendant ainsi un important service à toute la communauté. C'est la naissance de l'écologie culturelle : une langue en difficulté ne vaut pas moins qu'une petite fleur en voie de disparition.

Si les enseignants, en 1971, ont senti la nécessité de rédiger un tel ordre du jour, c'est parce qu'ils percevaient le patois encore étant bien présent dans les classes. Trop présent pour quelques collègues, qui, en vertu d'une fausse idée de patriotisme, se sentaient en devoir de l'interdire sévèrement. Sur le modèle du fameux panneau affiché quelque part en France : « Il est défendu de parler patois et de cracher par terre ».

PREMIER BILAN DE 20 ANNÉES D'ACTIVITÉS (1950-1970)

En juin 1964, lors de la deuxième fête du Concours Cerlogne, le secrétaire du jury, Aimé Chenal, annonce en ouverture de son rapport que le prof. Pierre Naert, secrétaire général de l'Association Internationale des Langues et Cultures menacées, lui a écrit de Finlande le 30 décembre 1963 :

« Il est nécessaire de porter à la connaissance du peuple valdôtain que votre dialecte n'est pas un petit idiome isolé, mais une des formes de la

langue franco-provençale, mode d'expression ancestral de quelques cinq millions de personnes »⁷³.

C'est en 1967, au deuxième Congrès de la même Association, l'AIDLCM, réuni à Issime, qu'Aimé Chenal fait le tour d'horizon sur les progrès accomplis dans la promotion du patois. Le vœu de Pierre Naert peut se dire exaucé et pas seulement :

« Notre dialecte est entouré, ces temps ci, d'un intérêt toujours plus croissant. Rappelons simplement, dans le domaine de la production littéraire, les ouvrages *Noutro Dzen Patoué* de René Willien, les pièces de théâtre d'Amédée Berthod, de la *Compagnì dou Beuffet* d'Arnad et celles tout récentes des membres du COMITÉ D'INITIATIVES DE NUS ET DE FÉNIS qui font corollaires à celles du Charaban, les contes de Raymond Vautherin, les poésies d'Armandine Jérusel, de Damien Daudry, d'Adolphe Thérivel, de Venance Bernin, de Marie-Rose Verthuy⁷⁴, les recherches étymologiques de Louis-Nicolas Gerbore. N'oublions pas de citer la création du Musée Jean-Baptiste Cerlogne à Saint-Nicolas, le Concours J.-B. Cerlogne, réservé aux instituteurs et aux élèves des écoles élémentaires de la Vallée d'Aoste, étendu aussi dès sa deuxième édition de l'an dernier, aux instituteurs et aux élèves de toute l'aire francoprovençale. Citons encore les contacts fréquents, on peut dire presque permanents que nous avons avec l'*Escholo dou Po*, le *Brandé*, le Félibrige mistralien, les dialectologues de Suisse romande, et nous aurons idée des ferments, non plus seulement de bonnes intentions, mais des réalisations concrètes qui agitent le monde des patoisants »⁷⁵.

Et nous pourrions ajouter à la liste des écrivains et des poètes, Mirko Viérin, Corrado Gex, Ezio Verthuy, André Ferré, Vincent Gorris, Antoine De Petro et, à



Mai 1990.

28^e Concours Cerlogne à Les Combes d'Introd.

Le directeur de l'IRRSAE Jean Pezzoli, l'assesseur à l'instruction publique Dino Viérin et Louis Martin, fonctionnaire responsable de la fête.

(Photo P. Belley, Collection L. Martin)

la liste des contacts et manifestations, la Fédération des patoisants de la Suisse romande, Radio-Lausanne, les nombreux congrès, colloques et rencontres internationales de linguistes qui se font à Aoste, Saint-Pierre, Saint-Vincent et, bien-sûr, Saint-Nicolas. Mais, l'expérience extrême de promotion du francoprovençal est probablement l'organisation à Aoste, en août 1971, de COURS DE PATOIS POUR LES ÉTUDIANTS DU COLLÈGE UNIVERSITAIRE D'ÉTUDES FÉDÉRALISTES. Une chronique anonyme de l'époque atteste que :

« L'enseignement a été fait par M. Vautherin. En ont bénéficié un Breton, un Catalan, un Français du Nord, un Milanais et un Wallon en la personne du prof. Jean Humblet »⁷⁶.

L'ATLAS DES PATOIS VALDÔTAINS (APV)

1. Les origines

Depuis le début des années cinquante (1951)⁷⁷, l'équipe de Hans-Erich Keller, dialectologue de l'université de Utrecht, sillonnait la Vallée d'Aoste pour collectionner les mots des différents patois. Keller, pris par d'autres priorités, sera remplacé, sur le terrain par Robert Geuljans, son jeune assistant⁷⁸. Les enquêtes sur le terrain avançaient régulièrement grâce aussi à la collaboration du CTV, avec Chenal, Vietti et Vautherin. C'était l'ambitieux projet du *Thesaurus Augustanus*, dans le cadre d'un Atlas linguistique des Alpes, « paradoxalement formulé par le pays le moins montagneux d'Europe, la Hollande »⁷⁹. Au bout de quelques années, la collecte avait déjà donné des milliers et des milliers de mots, enregistrés et en partie transcrits. Le grand travail a produit enfin un important ouvrage de Keller⁸⁰ et quelques articles de ses collaborateurs. Puis, le projet a commencé à perdre de vigueur et, lentement, il s'est estompé. L'idée d'un APV, prend corps au début des années soixante. Le premier à en parler avec Willien est



15/12/1972. Aoste "La Remisa".

1. R. Willien, 2. H.-E. Keller,
3. C. Grassi, 4. C. Guichardaz,
5. R. Geuljans

(Photo A. Forno)

VdArchives

Ernest Schüle mais, c'est Corrado Grassi, dialectologue de l'Université de Turin⁸¹, qui l'a relancé avec force auprès des institutions. Willien l'avait connu à Château-Dauphin lors d'une rencontre Piémont-Provence⁸². Grassi avait déjà formé des étudiants valdôtains : Imelda Janin qui a fait une thèse sur le patois d'Arnad et Celestino Guichardaz qui a enquêté sur le patois de Cogne. Willien confie à Grassi son idée de créer en Vallée d'Aoste un Centre d'études sur les dialectes. Grassi lui rétorque qu'il serait plutôt de l'avis de concentrer les efforts sur un projet d'atlas linguistique et ethnologique, dont il a déjà parlé aux autorités locales. Regrouper des compétences autour d'un grand projet commun articulé, disait-il, lui semblait un procédé plus concret et efficace que l'institution d'un Centre d'études avec des finalités généralistes. Il se propose de soumettre à nouveau son projet à l'autorité politique : « [...] Non appena la situazione politica valdostana non si sarà chiarita »⁸³. Les élections régionales venaient de se conclure et les trois forces politiques principales, l'Union Valdôtaine (UV), le parti Communiste Italien (PCI) et la Démocratie Chrétienne (DC) n'avaient pas encore terminé les pourparlers pour former une majorité au Conseil de la Vallée.

Au début de janvier 1964, Willien accompagne Grassi chez l'Assesseur à l'Instruction publique du moment, M. Mario Andrione, qui avait succédé à Corrado Gex, devenu député. Le projet a déjà des points fermes : premièrement, étudier la langue et la culture en même temps, ce qui avait déjà été expérimenté dans les grands atlas européens, « La parola non può essere studiata al di fuori di un determinato contesto di vita e cultura »⁸⁴, et, deuxièmement, réaliser les enquêtes en patois avec des jeunes valdôtains patoisants, formés par lui-même à l'université. Ce qui est une nouveauté absolue. La gestion du projet serait confiée à un « [...] Istituto che curerà l'Atlante, che dovrà risiedere nella Valle, o ad Aosta o a Saint-Nicolas »⁸⁵. Mais, finalement, les choses n'avancent pas comme les promoteurs l'auraient souhaité. Les liens se relâchent et Willien est occupé par d'autres problèmes, celui de la création d'un CENTRE D'ÉTUDES EN VALLÉE D'AOSTE selon son idée, par exemple. La lettre de Grassi à Willien du 21 mai 1964 est amère :

« [...] dovremo rinunciare di fare in Valle d'Aosta il primo atlante regionale italiano: i Friulani sembrano abbastanza avanti nella progettazione di un loro proprio atlante che, se andiamo avanti di questo passo, apparirà certamente prima del nostro ». Grassi ne démord pas : il frappe à la porte du Consiglio Nazionale per la Ricerca (CNR) pour obtenir des financements pour son projet. Il obtient la promesse de la prise en charge des frais pour les enquêtes « si tratta di sapere ora la misura del sovvenzionamento »⁸⁶.

Le projet d'un Atlas Valdôtain était donc déjà à l'horizon, et mijotait depuis quelques années. À vrai dire, la première idée, qui n'aboutira pas, était celle d'un Atlas de la Galloromania d'Italie. Cette idée était née, en 1967, de la première

rencontre de Grassi et Tuailon, dans le cadre d'un colloque organisé par l'Accademia nazionale dei Lincei sur les atlas linguistiques. Malheureusement, à l'époque, le Piémont n'était pas prêt et la Vallée d'Aoste avait hâte de partir. On a donc démarré avec l'APV.

« Cependant, il a fallu beaucoup de temps avant que cette idée prenne consistance et soit clairement définie. L'itinéraire pour y arriver n'a pas été parcouru en ligne droite et ses phases successives ont été complexes et parfois contradictoires »⁸⁷.

2. Le démarrage

L'idée d'Atlas des Alpes, à l'intérieur duquel l'ATLAS DES PATOIS VALDÔTAINS (APV) aurait pu trouver sa place, est abandonnée.

« Un concours de circonstances de différentes natures – difficultés de financement et d'organisation, impossibilité de coordonner tant de spécialistes et d'harmoniser leurs exigences spécifiques, dispersion du groupe promoteur - n'a pas permis la réalisation de ce projet de grande envergure et, peut-être, trop ambitieux »⁸⁸.

Après ce moment enthousiasmant où les grands centres de dialectologie alpine se sont rencontrés autour d'un projet commun, une phase de repliement était à craindre. Heureusement, tout ce mouvement a favorisé les contacts : des intérêts communs ont vu le jour, des sympathies, voire des amitiés, se sont développées, des compétences se sont soudées, de nouvelles institutions on vu le jour. L'amour pour la science, l'amitié entre savants, les hasards de la vie ont fait ainsi qu'autour du jeune Centre d'Études de Saint-Nicolas (CEFP), les trois pôles linguistiques qui s'occupent traditionnellement du francoprovençal, se trouvent réunis : les universités de Turin, de Grenoble et de Neuchâtel, dont les dialectologues sont



15/12/1972. Aoste "La Remisa".
C. Guichardaz et R. Geuljans,

(Photo A. Forno)



16 juin 1957. Aoste, Hôtel de Ville.
H.-E. Keller ; en arrière-plan E. Schüle

Corrado Grassi, élève de Terracini, Gaston Tuillon, élève de Mgr Gardette et Ernest Schüle, élève de Jud. Les 22-23 avril 1972 se tiennent à Aoste les JOURNÉES FRANCOPROVENÇALES, avec la participation de linguistes d'Italie, de Suisse, de France, d'Allemagne, des Pays-Bas et de Roumanie. Elles sont organisées par le CEFP, *Le Glossaire des Patois de la Suisse romande*, l'Istituto

dell'Atlante linguistico italiano de l'Université de Turin et *L'université des Langues et Lettres de Grenoble* : Willien, Schüle, Grassi et Tuillon. À l'ordre du jour : les programmes de recherche scientifique sur les patois valdôtains. À la fin des travaux, les convenus signent la résolution suivante :

- « les dialectologues universitaires de France, d'Italie, de Suisse, et d'autres pays, réunis à Aoste pour les journées francoprovençales des 22 et 23 avril 1972, unanimes,
- Souhaitent la mise en chantier d'un inventaire scientifique des patois de la Vallée d'Aoste et des autres vallées francoprovençales des Alpes italiennes.
 - Suggèrent aux Autorités compétentes la création d'un centre de recherches dialectales (à intégrer ultérieurement dans un Institut universitaire valdôtain), doté des moyens financiers nécessaires pour remplir cette tâche.
 - Se déclarent prêts à assumer une responsabilité de cette entreprise, par l'appui scientifique conjugué des centres de recherche de France, d'Italie et de Suisse ».

L'APV est entré dans sa phase opérative.

LE DÉBUT DES ANNÉES SEPTANTE ET LE PATOIS

1. de l'accélération de la tendance à l'abandon

Dix ans après la création du Concours Cerlogne, la situation du francoprovençal en Vallée d'Aoste a empiré, malgré tous les efforts dévolus. Cela peut paraître un contresens et pourrait amener certains à juger inefficaces les mesures prises au cours des dernières années. Mais que serait-il arrivé sans ces efforts ? Sans le Concours Cerlogne ? Sans le Centre d'Études ?

En 1967, au début de la nouvelle année scolaire, l'Inspecteur des Écoles, Carlo Joyeusaz, mène une enquête auprès de tous les enfants de l'école primaire de la Vallée d'Aoste. Il en résulte que 44% des élèves parle l'italien en famille, 0,5% le français, 0,7% walser, 3,9% le piémontais et 43% le patois. Certes, vu le moment historique, il est probable qu'un certain nombre d'enfants ont eu honte de se déclarer patoisants et que 43% de patoisants est une estimation trop sévère, mais il est quand-même évident que la retransmission de la langue se fait de moins en moins en famille. Et la situation des élèves de l'école maternelle n'est pas meilleure :

« [...] comme n'en remarquà eun fien lo tor di-s-ecoule maternelle que l'an participà i Concour ! a ci propou, n'en constatà que quase tcheu le mèinà de çalle ecoule san maque pi l'italien perqué, tot eun èten de fameuille valdoténe, le paren, predzon pa patoué avoué leur ! »⁸⁹.

Le francoprovençal est toujours moins langue maternelle exclusive pour un bon nombre d'enfants. Les élèves de l'école maternelle, qui ne s'expriment qu'en patois, ne représentent désormais qu'à peu près 30% du total. Le changement linguistique qui s'annonce n'est pas clairement perceptible au quotidien, dans l'immédiat. Les enfants sont moins visibles que les adultes, parmi lesquels les patoisants sont encore nombreux.

Cependant, il existe encore des oasis où le comportement linguistique de la population est inaltéré. En 1975, à l'école élémentaire de la colline de Nus pratiquement tous les



19/10/1975. Aoste, Hôtel de Ville.
G. Tuailon, E. Schüle, L. Rovéyaz,
A. Chenal, A. Clos et C. Grassi

élèves parlent encore patois⁹⁰. Mais, quelques années plus tard, la situation est déjà en pleine mutation :

« Ancora pochi anni fa, questi bambini non possedevano altra lingua che il patois, ora invece molti, quando iniziano la scuola elementare, sono già in certo modo bilingui, avendo acquisito attraverso la televisione, la radio, l'ambiente una certa diglossia patois/italiano »⁹¹.

Le changement sera dramatiquement évident, dans toute la Vallée, vingt ans après, quand la nouvelle génération, celle des enfants nés au début des années septante, entrera dans la vie sociale valdôtaine, en prenant la relève de la génération qui les a précédés, à très grande majorité patoisante. Au début des années quatre-vingt, une enquête confirmera cette tendance à l'abandon. Elle a été réalisée auprès de tous les enfants de l'école maternelle de la Vallée. Il en est résulté que sur 523 enfants de 3 ans, 100 parlent patois (19%) et 124 (24 %) patois et italien en même temps, les autres parlent italien. Une petite minorité parle français ou une autre langue. À quatre ans, sur 518 enfants 42 parlent patois (8%) et 155 italien et patois (30%). À cinq ans, sur 586 enfants 40 (7%) parlent patois et 217 (37%) italien et patois. Cette enquête est parmi les plus significatives puisqu'elle photographie exactement la tendance des parents à ne pas retransmettre le patois aux enfants, en recensant toute la population scolaire de l'école maternelle. Bien sûr, l'enquête n'avait pas tous les atouts de scientificité nécessaires, mais elle aurait dû suffire à mettre en garde les observateurs. Mademoiselle Viglino en est foudroyée. L'enquête demeura secrète, dans le sens qu'elle n'a jamais été publicisée.

2. Les projets d'initiatives

L'action du Centre d'Études désenclave, de quelque manière, la Vallée d'Aoste l'insérant dans un contexte international : elle sollicite la politique, sensibilise le monde de l'école, fait mieux connaître aux Valdôtains les problématiques liées au patois, active les recherches scientifiques. C'est donc une contribution énorme, celle du Centre, surtout si l'on rapporte ses résultats au nombre limité de personnes engagées et à la pauvreté des ressources mises à la disposition pour la relance du patois. Nous nous rendons compte, maintenant, qu'il aurait fallu intervenir économiquement d'une manière bien plus importante, d'une manière plus incisive dès le début. Cependant, il faut se rendre compte aussi qu'en Vallée d'Aoste, par rapport à n'importe quelle région de l'aire francoprovençale, on a fait beaucoup plus de choses et investi bien plus de ressources humaines et financières. Malgré cela, tous les efforts se sont révélés largement insuffisants pour la besogne. Le courant était trop fort et, probablement, aucune action humaine, sur le plan local, n'aurait pu inverser la tendance.

C'est dans son intervention aux JOURNÉES FRANCOPROVENÇALES D'AOSTE de 1972, face à une cinquantaine d'universitaires, que Willien énonce ses idées pour une politique de sauvegarde et d'épanouissement du patrimoine linguistique valdôtain :

« *Primo* : solliciter à tous les niveaux l'amour propre et l'orgueil de la population valdôtaine afin qu'elle prenne conscience du legs précieux que lui ont laissé ses ancêtres, à savoir la langue maternelle ; *secundo* : obtenir, de la part de l'Administration régionale, des mesures aptes à freiner le dépeuplement de nos villages, milieu naturel des paysans et leur langue ; *tertio* : introduire parmi les matières d'études la connaissance de la littérature dialectale, car chaque étudiant a le droit, selon la Charte des langues de l'Institut Fribourgeois, adoptée en 1969, "à l'usage public de la langue qui lui est davantage moyen efficace d'expression et de transmission" »⁹².

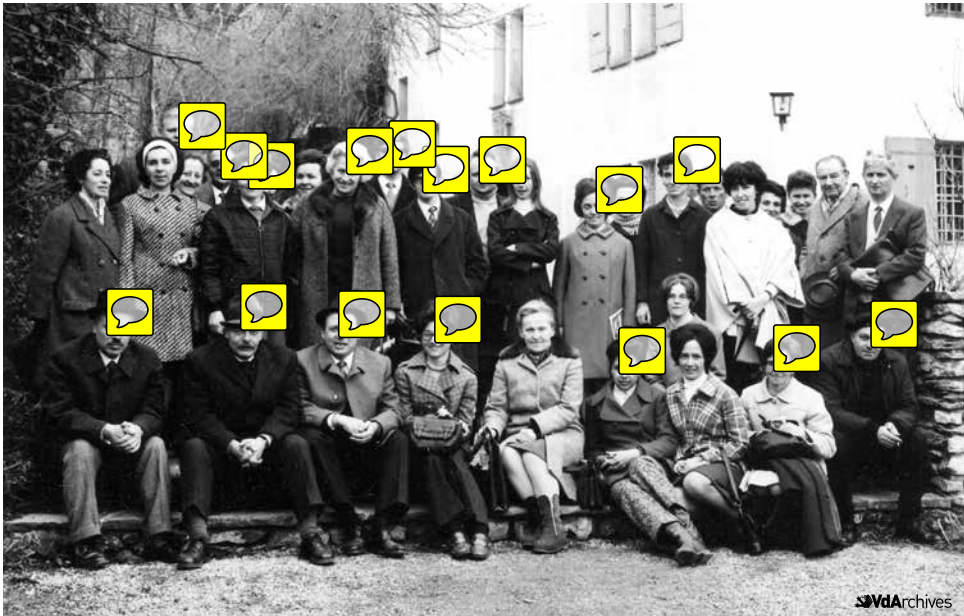
Il aurait peut-être pu ajouter à sa liste ce que le directeur du *Peuple Valdôtain*, Émile Proment répétait souvent.

« La première recommandation que nous faisons aux partisans de la conservation du patois est d'être conséquents et de prêcher d'exemple. [...] Sans la sincérité, sans la cohérence, sans l'intransigeance, le patois ne peut pas garder sa place de langue parlée à côté des langues officielles »⁹³.

Malheureusement, l'inconséquence a trop souvent caractérisé le comportement des Valdôtains. Malgré cela, ils ne sont pas eux la première cause de la décadence du francoprovençal. Ce serait trop facile. Et injuste.

LE SAVOIR, APRÈS COUP

Dans ses propositions de relance du patois, Willien avait mis en première position la prise de conscience de la part des Valdôtains de l'importance de leur langue. Le chemin était le bon, mais il ne pouvait pas être le seul. Malgré la tendance généralisée à l'abandon, en ce moment-là, il y avait encore de la marge pour récupérer la langue en s'appuyant sur les patoisants actifs, largement majoritaires sur le territoire. En plus, en réalité, les néo-italophones étaient des bilingues, car ils connaissaient le patois. Parler italien aux enfants ne comportait pas que l'idiome de Dante soit le seul utilisé au sein de la famille par le couple, puisque le père et la mère continuaient à communiquer en patois entre eux et avec leur entourage, comme ils l'avaient toujours fait. Donc, les petits néo-italophones avaient une connaissance passive du patois, facilement activable avec un peu de bonne volonté. Plusieurs d'entre eux ont, par la suite, exercé la compétence : avec la parenté, avec les copains, avec les patoisants notoirement convaincus ; d'autres, par contre, ne l'ont jamais fait. Ils forment la grande tribu de ceux qui comprennent



1970. Groupe d'enseignants, et membres du comité scientifique du Centre en visite à la Bibliothèque Cantonale de Sion

(Photo René Willien)

tout, mais, disent-ils, ne savent pas le parler. Et ils ne le retransmettent pas non plus à la génération suivante. Solliciter « l'amour et l'orgueil des Valdôtains » était donc une action qui aurait pu être plus efficace, mais elle aurait dû être accompagnée d'autres. Mais, cela a quand-même servi un petit peu... Quant à freiner l'abandon de la montagne, c'était sans doute une action à proposer pour la sauvegarde du territoire, mais sans une grande efficacité sur la conservation de la langue, car la vie en montagne était aussi en train de changer et, chaque jour passant, elle ressemblait de plus en plus à celle de la ville. Tout ce qui a été fait en Vallée d'Aoste a malgré tout ralenti la tendance, qui, ne l'oublions pas, était une direction suivie partout en Europe, voire dans le monde. L'on ne pouvait pas penser que l'on réussirait à la stopper, car notre action était à contre-courant et pas suffisamment concertée et appuyée. On aurait peut-être dû travailler de manière différente et faire comprendre aux paysans que leur langue pouvait très bien s'adapter aux changements de lieux, de métier et de train de vie. Mais ce n'était pas si évident ! Malheureusement, la population a relié la langue au genre de vie qu'elle voulait abandonner. Refuser sa langue maternelle a été, de quelque manière, symboliquement, le prix à payer pour des conditions de vie meilleures. À côté des efforts dévolus, il aurait fallu probablement moins de rhétorique, plus de savoir-faire et plus de bons exemples.

Quant à l'introduction de la littérature patoise à l'école, ça aurait été certainement une bonne chose, mais il fallait d'abord permettre aux enfants de parler patois à l'école entre eux. Et même de les encourager à le faire ! Quel sens y avait-il à étudier la littérature d'une langue dont on bannissait l'usage à l'école et dont on se moquait dans la rue ?

LES FAIBLESSES (OU PRÉTENDUES TELLES) DU FRANCOPROVENÇAL

Nous en avons eu beaucoup de bons apôtres du patois, et nous en avons encore. Ils ont souvent insisté sur son importance, sur son originalité, sur sa richesse, sur sa fonctionnalité, etc. Et même sur sa beauté, ce qui est une aberration pour un linguiste. Je crois qu'ils ont convaincu tout le monde sur la justesse de leurs propos, mais, évidemment, si nous nous trouvons aujourd'hui dans une situation critique, c'est que pour une bonne partie des convaincus infidèles, d'autres raisons ont eu le dessus. Plusieurs convaincus, par exemple, ont jugé que la conservation de la langue ne valait pas l'effort qu'on leur demandait de faire dans leur comportement quotidien. D'autres se sont cachés derrière des raisons, dont des stéréotypes qu'on a fait circuler. À titre d'exemple, je vais en énumérer un certain nombre :

- a) la conviction que, malgré les belles paroles, le patois a un rayonnement trop réduit pour être utile ;
- b) la constatation qu'il n'est pas efficace pour interpréter la vie moderne sans l'introduction massive de néologismes, qui le dénaturent ;
- c) l'attitude des puristes et des esthètes de la langue qui ne sont jamais contents et qui corrigent, à tout moment et à n'importe quelle occasion, les interférences, qu'ils perçoivent ou qu'ils croient percevoir, dans la langue de l'interlocuteur ;
- d) les difficultés à utiliser le code patois dans des groupes linguistiquement mixtes (cinq personnes, dont une seule est italophone, tendent à discuter en italien entre elles) ;
- e) les problèmes pour l'écriture et les polémiques intestines sur la graphie ;
- f) la discrimination plus ou moins ouverte de ceux qui se sentent en Vallée d'Aoste les missionnaires de l'italianité dans un pays du tiers monde (siamo in itaglia, perdio !) ⁹⁴ ;
- g) la croyance que les patois nuisent au bon apprentissage d'une autre langue ;
- h) la pensée qu'il est impoli de parler leur langue à la présence de gens qui ne la comprennent pas ;
- i) l'idée que le patois est la langue du ghetto d'où il faut sortir ; l'identification du patois comme symbole, dont il faut s'affranchir, des misères qu'on a dû pâtir

quand la vie était dure (la langue de l'étable) ;

j) la transformation du patois en langage secret utilisé par de petits groupes un peu snobs ;

k) la persuasion que si l'on parle une langue il faut la parler convenablement, voire parfaitement, sinon il vaut mieux ne pas la parler.

LES BONS LIVRES ET LA REDÉCOUVERTE DES RACINES



Bernard Janin, *Le Val d'Aoste. Tradition et renouveau*, Musumeci, Aoste, 1980.

En 1967, paraît la première édition de *Le Val d'Aoste, tradition et renouveau*. Ce livre de Bernard Janin, géographe de l'Université de Grenoble, à qui la Vallée d'Aoste doit beaucoup, offre aux jeunes une synthèse scientifique de l'histoire et de l'économie de leur Vallée tout en envisageant des perspectives pour le futur ; en 1968, paraissent deux autres livres qui marqueront les milieux culturels valdôtains ainsi que les jeunes : *l'Histoire de la Vallée d'Aoste* d'André Zanotto, qui peut être considéré comme le premier ouvrage de synthèse historique moderne, et *La Vallée d'Aoste, minorité linguistique et Région autonome de la République italienne* du juriste grenoblois Marc

Lengéreau. Ce dernier ouvrage, au-delà de ses aspects plus strictement juridiques, retrace l'histoire récente qui est à l'origine des Statuts valdôtains et ouvre un débat nouveau sur une page de l'histoire valdôtaine, refoulée de la mémoire collective : le séparatisme et l'annexionnisme. Au début des années soixante, Aimé Chenal et Raymond Vautherin avaient commencé à rédiger le *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain*, œuvre monumentale dont le premier volume paraîtra en 1968. Quelques années plus tard, en 1976, *La culture valdôtaine au cours des siècles*, de l'archiviste-historien Lin Colliard chaperonne le tout et offre à la population le panorama inattendu, riche et varié, de la production littéraire de leurs ancêtres.

Le renouveau annoncé par Bernard Janin avec son livre n'est pas seulement valdôtain.

Les minorités linguistiques d'un peu partout en Europe s'organisent en associations culturelles⁹⁵ ; quelques-unes, sur l'exemple des communautés

jouissant d'une tutelle juridique, comme le Sud-Tyrol et la Vallée d'Aoste, fondent des partis politiques ; quelques-unes mûrissent aussi en leur sein des mouvements séparatistes déclarés, comme le Pays Basque, la Catalogne, l'Irlande du Nord, l'Écosse. La défense des minorités linguistiques n'est plus l'affaire interne d'une communauté, mais un problème international.

En Grande-Bretagne, en Espagne et, surtout en France, les minorités s'agitent et s'organisent. Dans ce dernier pays, traditionnellement centralisateur, le réveil a été favorisé par la parution du numéro de décembre 1968 de la prestigieuse revue Esprit, consacré aux « minorités ethniques de France ». Ce numéro de la revue n'a probablement pas été très lu en Vallée d'Aoste, mais, en sollicitant les "minorités" de l'état français, avec lesquelles les institutions politiques et culturelles étaient en contact, il n'a pas manqué d'avoir ses effets stimulants sur la Vallée. C'est, à mon avis, à cette époque et dans ce climat, qu'ont commencé les fortunes politiques et électorales de l'Union Valdôtaine, demeurée jusqu'alors, pendant plus de 20 ans, depuis sa naissance, une force politique qui décline, et c'est alors aussi qu'est né le mouvement de l'ALPA, qui deviendra HARPÉYTANIA.

DES FERMENTS NOUVEAUX

Le temps passe, la génération de la Résistance et de la première reconstruction d'après-guerre est désormais quinquagénaire. Elle a encore des choses à dire et elle les dira. Mais, derrière elle, une génération nouvelle pousse et piaffe : une génération qui n'a connu directement ni le fascisme, ni la guerre, sinon par l'intermédiaire des parents ; une génération qui sent, voire perçoit les changements bouleversants qui sont à l'horizon ; une génération qui les souhaite et les craint tout à la fois ; une génération qui s'interroge. Elle se pose des questions, non pas sur le progrès puisqu'on a l'impression qu'il ne s'arrêtera jamais ; pas non plus sur les opportunités en matière de travail, puisqu'il y en a pour tout le monde ; pas plus sur le bien-être économique puisque le boom des années soixante bat son plein. Elle s'interroge plutôt sur son avenir culturel, sur le sort de

Bulletin du Centre culturel d'Aymavilles

(Archives A. Bétemps)



ses langues et sur les moyens pour sauvegarder le patrimoine ancestral en l'adaptant aux temps modernes. Tout cela comportera un intérêt nouveau et différent envers le francoprovençal.

Ces ferments locaux sont dédoublés par l'inquiétude diffuse qui imprègne la jeunesse de l'Occident. Les contestations juvéniles, parties de Californie, passent l'Atlantique, vont à Berlin et se transforment, en 1968, en mai parisien et, en 1969, agitent les universités européennes, puis les classes terminales des lycées. Ce n'est pas simplement un conflit générationnel d'une société trop riche. Un vent libertaire souffle sur tout l'Occident, avec le refus des règles dans leur ensemble contraignant et de certaines conventions sociales qu'on avait cru inébranlables. Sens de la justice sociale exacerbé, culte verbal pour une révolution mal définie, sentiments personnels criés comme la musique qui les interprète, modes vestimentaires transgressives et pittoresques, slogans agressifs, inscriptions sur les murs, bien entendu, et références idéologiques superficiellement assimilées, fruit de oui dire plutôt que de lectures réfléchies : voilà 68 ! Cela, du moins, pour le plus gros de la masse, quelques intellectuels ennuyés et naïfs mis à part. C'est la nouvelle bourgeoisie bouillonnante, en formation, qui réclame attention. C'est mai 68, pour le bien et pour le pire. Mais y a-t-il eu vraiment un mai 68 en Vallée d'Aoste ?

LES CENTRES CULTURELS

La ville d'Aoste avait bien sûr connu et singé sans aucune originalité les rituels de mai 68 (grèves, manifestations estudiantines, violences verbales, contestations, culte de l'ouvrier, etc.), mais la campagne ne l'avait pas suivie et avait assisté à tous ces mouvements plutôt froidement, avec beaucoup de scepticisme, un peu de crainte et le sentiment, encore une fois, d'avoir été oubliée. À l'époque, les paysans enviaient la vie des ouvriers modernes qui représentaient un modèle encore peu répandu de réussite sociale. À leurs yeux, loin d'être des exploités comme ils prétendaient, les ouvriers étaient des privilégiés. Leurs horaires, la certitude du salaire, les commodités de la ville, la considération sociale qui les plaçait à un échelon au-dessus d'eux, étaient pour une partie de la jeunesse restée au village une sorte d'invitation à abandonner les champs et les pâturages pour tenter cette nouvelle aventure d'"exploités". Mais d'autres, face à ces nouvelles perspectives, étaient plus prudents, plus critiques, plus sceptiques, s'interrogeaient sur les pour et les contre et ils en débattaient. LES CENTRES CULTURELS sont ainsi, de quelque manière, une réponse de la campagne au leadership prétendu de la Ville, pour revendiquer un changement égalitaire, qui ne pénalise pas la campagne, qui tienne compte du patrimoine culturel traditionnel et de la langue, le patois en premier lieu. Il est difficile d'affirmer aujourd'hui, comme je l'ai fait un peu imprudemment à mon heure,

que Mai 68 est à l'origine de cette effervescence inquiète des années 70. Mai 68 a certainement compté, mais il n'a été que l'un des nombreux éléments qui ont, plus ou moins directement, influencé la jeunesse en pleine transformation. Ses enseignements, ses modes, ses aberrations mêmes ont certainement joué pour des cas particuliers. Disons qu'il a, aussi et surtout, favorisé la naissance d'un climat de contestation, de rupture avec le passé récent, mais aussi de participation, de confrontation, de recherche de voies nouvelles. Et c'est dans cet humus que sont nés les Centres Culturels et qu'ils ont vécu leur vie, brève et intense.

PETITE HISTOIRE ET VIE DES CENTRES CULTURELS

Le sou son de papè
La terra l'est d'or

(Fonds ARCA. Archives Centre)

**Qui l'a an viëille
meison l'a eun
trésor que crei
tcheu le dzor**

Le phénomène des Centres Culturels est tout à étudier, à tel point qu'aujourd'hui, il est même difficile de dire exactement combien il y en avait, où ils étaient localisés et qui étaient leurs adhérents⁹⁶. Ces Centres culturels sont des groupements peu structurés, généralement sans organigramme, composés de ressortissants de toutes les classes sociales et de différentes identités politiques. La tendance des adhérents est plutôt de gauche, comme l'air qu'on respire dans ces années-là, quand la dichotomie droite/gauche est nette. La philosophie inspiratrice est celle de l'égalité dans la vie et dans le groupe, mais, à l'intérieur, il y a souvent une ou deux personnalités plus marquées. Ce sont les plus égaux parmi les autres. Les Centres s'occupent de choses différentes, toujours liées cependant au territoire communal. Ils organisent des rencontres thématiques, des conférences, des projections, des débats. Ils prennent position sur les problèmes des communautés, instinctivement, généreusement, d'une manière incisive. Il y en a eu à Courmayeur, à La Thuile, à La Salle, à Valgrisenche, à Introd, à Saint-Nicolas, à Villeneuve, à Saint-Pierre, à Aymavilles, à Aoste, à Saint-Christophe, à Charvensod, à Nus, à Châtillon, à Torgnon, à Challand-Saint-Anselme, à Champdepraz, à Hône... Les membres des Centres, petit à petit, ont pris l'habitude de se rencontrer et de s'unir si nécessaire. Ils ont animé des débats d'actualité : le rôle du Parc national du Grand-Paradis (dont on contestait l'existence même),

le divorce, l'abandon de la montagne, la marginalité en devenir des populations rurales, la relance économique des petites communautés, la récupération des échecs scolaires, le tourisme vivable, etc. Ils produisaient de petits bulletins, paraissant irrégulièrement et habituellement diffusés à la main. Saint-Nicolas avait son Bulletin du Centre (1973), héritier d'une feuille polycopiée, diffusée depuis 1969 et intitulée *Noi Giovani* ; Châtillon faisait paraître un numéro de la revue *Pékélin de Grinda*, où l'on a publié la première bande dessinée valdôtaine en patois; Saint-Christophe était présent avec *Le journal du Centre culturel* (1974), Aoste avait *Le Renard* (1974) ; d'autres Centres diffusaient des tracts ou préparaient des "documents" sur les problèmes du moment. En 1974, une partie des Centres culturels de la Haute Vallée s'organisa en ASSOCIATION DE CENTRES CULTURELS.

Un Centre un peu spécial est celui qui a été animé, à partir de 1973, par le notaire Ottavio Bastrentaz (ARCA : ASSOCIATION POUR LE RENOUVEAU DE LA CIVILISATION ALPINE), à Aoste, qui a été à l'origine d'une salubre campagne contre la spéculation immobilière et d'une efficace mise en garde contre la vente indiscriminée des terrains agricoles. Ses slogans, écrits sur des feuilles de papier coloré et affichés un peu partout sont encore évoqués : *Ven pa ta téra a qui vou ta feun ; Le sou son de papì, la téra l'è d'or ; Se te ven ton tèren t'aré pamì ren ; Qui l'a an vièille mèizón l'a eun trézor que crèi tcheu le dzor ;* Gardons nos terrains pour être maîtres chez-nous. Willien aussi a valablement contribué à diffuser ces slogans lors des manifestations qu'il organisait.

LA CHANSON POPULAIRE

Vers la fin des années 1960, avec la diffusion de la télévision, nous assistons au triomphe du *rock and roll* puis, des *cantautori*, des Beatles et une certaine désaffection pour le chant traditionnel touche la jeunesse. Une idée nouvelle, petit à petit, se dégage dans les milieux les plus sensibles. Pourquoi ne pas faire de la chanson « moderne » en patois, comme intégration et mise au jour de la tradition pour que la jeunesse s'y reconnaisse ? Magui Bétemps commence à écrire ses chansons pour le *Théâtre de Saint-Pierre*, puis pour la *Veillà* de Châtillon, dernières évolutions des Centres Culturels. Et c'est à l'ombre du théâtre populaire, avec la *Veillà* de Châtillon, que commencera le parcours de cette chanteuse extraordinaire qu'est Maura Susanna. Elle contribuera d'une manière déterminante à la popularité des chansons de Magui et, en même temps, de la chanson en francoprovençal. Quelques semaines avant ou quelques semaines après Magui – nous ne le saurons probablement jamais (et peu importe) – Luis de Jyaryot d'Ayas compose ses premières chansons en patois. Il les présente en public pour la première fois lors d'un récital organisé par l'Arpitanian au collège Gervasone, à Châtillon, en 1975. Jyaryot débute sur l'estrade où *La Veillà* répète

et joue. Magui et Luis ne se connaissent pas et ce ne sera que plusieurs mois plus tard qu'ils auront l'occasion de se rencontrer. Les chansons de Luis vont avoir une grande diffusion dans toute la Vallée. De son côté, Enrico Thiébat (1949-1992) cœur généreux, anarchiste, artiste de cabaret talentueux et plein d'esprit, ménestrel irrévérencieux, a composé aussi des chansons satiriques en patois, à côté de textes en italien et en français. Les *Trouveur Valdôtèn* naissent vers la fin des années septante autour de la famille Boniface et se présentent avec un récital de chansons de Magui. Ils se renouvelleront à plusieurs reprises et entreprendront le chemin de la recherche musicale qui les fera connaître même au niveau international. En même temps Cesare Marguerettaz commence une activité musicale qui mûrira, à travers des expériences différentes, un intérêt pour les chansonnettes et comptines d'enfant en patois⁹⁷.



Disques en vinyle de Maura Susanna et des *Trouveur Valdôtèn*

LA CRISE DE 68 ET LE CENTRE D'ÉTUDES FRANCOPROVENÇALES

Les crises arrivent toujours un peu en retard chez-nous. Comme les nouveautés d'ailleurs. Mai soixante-huit au Centre aura lieu au début des années septante. Les dernières années soixante avaient assisté à une floraison d'initiatives, scientifiques, ou se voulant telles, pour la collecte de matériaux linguistiques et pour leur étude. Terracini, Daverio, Parlangei, Battisti, De Mauro, Grassi, Francescato, Telmon, De Sales, Gardette, Ratel, Hudry, Tuailon, Schüle, Viblet, Spiess, Egloff, Keller, Geuljans, Maticetov ont respiré le même air que nous, battu les mêmes sentiers et rempli leurs carnets (leurs bandes magnétiques pour les plus modernes). Il semblait que le monde entier était là à nous contempler avec étonnement, admiration et reconnaissance ; à dresser l'oreille à l'écoute de

nos patois, devenus matériel d'études qu'on leur fournissait généreusement et bénévolement. On se sentait un peu comme des bons sauvages, cajolés et nantis. Et l'on jouait parfois aussi, les bons sauvages...

Certains enseignants valdôtains, même parmi les plus fidèles au patois, avaient la sensation que le Concours était trop attentif aux exigences de la recherche scientifique. La chose les vexait un peu, car ils avaient pris conscience de la décadence rapide de la pratique du patois. Ils vivaient le déchirement de l'abandon et réagissaient aux enthousiasmes du monde scientifique avec une veine d'intolérance. Ils n'avaient rien contre la dialectologie et moins encore contre les sciences, mais leur métier était un autre : ils étaient des pédagogues. Les enfants et leur formation devaient rester au centre de leurs préoccupations. Ils demeuraient favorables au Concours, ils n'avaient rien contre une utilisation éventuelle de leurs travaux par les chercheurs, mais il fallait toujours que les intérêts des enfants priment. Un travail médiocre sur le plan scientifique pouvait avoir une valeur formative et un travail scientifiquement soigné n'en avoir aucune. Bref, ils demandaient aux organisateurs des JOURNÉES D'INFORMATION un peu plus d'attention pour la didactique. Ils souhaitaient aussi qu'ils se rangent un peu plus explicitement à côté des partisans de l'intégrité du tissu linguistique valdôtain. Ce qui, en vérité, ne pouvait pas être leur tâche.

LE MCE, LE MOUVEMENT DE L'ÉCOLE MODERNE

En Europe, avec AIDLICM, la défense des minorités linguistiques n'est plus l'affaire interne d'une communauté, mais un problème international. La pédagogie, pour son compte, est déjà depuis longtemps affranchie des contraintes nationales, mais elle ne s'est jamais trop appliquée aux problématiques des langues minoritaires. En Italie et en France, l'école s'ouvre aux langues minoritaires grâce aux secousses de mai 68 et aux associations comme l'École Moderne qui s'inspire de l'enseignement de Freinet. C'est cette année là que paraît la Charte de l'École Moderne qui place l'enfant et son milieu au centre de son intérêt. Le MCE, section italienne de l'école Freinet, a une section valdôtaine très active et ouverte. Elle n'a pas vraiment dans ses objectifs la défense des minorités linguistiques, mais en voulant valoriser l'enfant à partir de son bagage culturel et linguistique acquis, la langue maternelle de l'enfant devient le point de départ de toute action pédagogique. Et, pour une bonne majorité des Valdôtains de l'époque, la langue apprise au sein de la mère était le francoprovençal, qui se trouve donc projeté au centre de l'attention. Ce sont des militants de la gauche surtout et une partie d'enseignants autonomistes qui se regroupent dans le MCE. Une minorité dans le corps enseignant, bien-sûr, mais déterminée et agressive. Elle animera, à la façon de mai 68, les journées d'Information de 1972, à Saint-Nicolas. Willien en a beaucoup souffert et les professeurs en ont été déconcertés.

MAI 68 À SAINT-NICOLAS

1. La contestation

Du 16 au 21 octobre 1972, se tient à Saint-Nicolas le CINQUIÈME COURS D'INFORMATION SUR LES DIALECTES, qui deviendront plus tard les Journées d'information. Un bon groupe de membres et sympathisants du MCE y prennent part, dans la petite salle à La Cure, à l'étage du Musée Cerlogne. La pièce est petite, mal chauffée, et les enseignants sont assis, sur de longs bancs en bois, à l'équilibre incertain, comme autrefois. Les professeurs ne sont pas mieux logés, les uns contre les autres, derrière une petite table, au bout de cette salle qu'on qualifierait aujourd'hui d'inutilisable ! Malgré le décor, impensable de nos jours, les travaux avancent avec une intensité qu'on ne connaît plus.

« Pendant le déroulement des travaux, comme toujours quand il y a la participation active, des idées différentes se sont opposées vivement les unes aux autres »⁹⁸.

La majorité des participants n'intervient pas dans le débat sinon avec des signes d'approbation ou de réprobation. La discussion se passe essentiellement entre les professeurs et quatre ou cinq contestataires, comme ils se définissaient à l'époque, avec une pointe de fierté. Leurs requêtes sont résumées dans un document conservé dans les archives du Centre⁹⁹. Le ton déborde souvent de la bonne éducation. Quant aux contenus, le document de conclusion les énumère avec une certaine précision. Il part des indications de la motion finale du stage précédent, celui de 1971, où l'on demandait

« la libre expression de l'élève dans son patois », en classe suppose-t-on ; où l'on soulignait l'importance du patois « comme moyen privilégié de pénétration dans la réalité socio-économique de la campagne » ; où l'on rappelait les difficultés pour « une didactique des langues dans une situation multilingue ».

Tout en réaffirmant ces points, le document de 1972 suggère des arguments à traiter dans les prochains stages : le rapport langue/culture ; le rôle du patois aux différents niveaux scolaires (maternel, primaire et secondaire) ; les problématiques des classes hétérogènes ; comment intégrer le Concours dans les plans de travail et l'organisation de la classe. Quant à la structuration des Cours d'information sur les dialectes, ils demandent : que tous les enseignants de l'école valdôtaine en soient informés ; que les professeurs préparent leurs leçons en tenant compte des suggestions susdites ; qu'on ajoute un sociolinguiste et un spécialiste de linguistique appliquée à l'équipe des professeurs ; qu'on introduise, comme méthode de travail au stage, le travail de groupe ; qu'on conduise des enquêtes guidées sur le terrain pour mieux se rendre compte des « difficultés que les élèves rencontreront lors de la réalisation des enquêtes ». Les requêtes, en elles-mêmes, étaient raisonnables et

même constructives. Malheureusement, elles avaient été exprimées d'une manière agressive, voire impolie, hautaine, pleine de présomption, sans le moindre égard pour un groupe de personnes qui, malgré toutes les critiques qu'on aurait pu leur adresser, avaient quand-même eu le grand mérite d'avoir introduit le patois à l'école valdôtaine. Ainsi, Willien et les professeurs se sont-ils sentis mis en cause, brimés, quand ils étaient là bénévolement, inspirés par leur amour pour le patois et leur intérêt pour la science. Et, au-delà de toute rhétorique, je pense que, pour eux, c'était bien ainsi. Mais, un autre problème, jamais explicitement évoqué pendant les cours, avait créé des tensions diffuses dans les membres du corps enseignant présents à Saint-Nicolas. Cette fin d'octobre 1972, en Vallée d'Aoste, coïncidait avec la conclusion d'une campagne électorale atroce, dure et impitoyable, qui avait cassé en deux le mouvement autonomiste valdôtain et qui avait déchiré le tissu social dans nos campagnes. Il fallait élire les deux représentants valdôtains au parlement italien, pour remplacer les précédents, tragiquement décédés lors d'un accident de la route. Les quatre candidats étaient des autonomistes, inscrits à l'UV, mais soutenus par deux listes opposées : l'une appuyée par le Parti Communiste Italien et l'autre par la Démocratie Chrétienne. Et un des candidats indiqués par la gauche était le jeune Émile Chanoux, fils homonyme du martyr de la Résistance valdôtaine, considéré comme patrimoine moral de tous les Valdôtains.

2. Les réactions à chaud

Le stage terminé, tandis que les contestataires regagnaient leurs domiciles respectifs, avec encore un peu de cette excitation qui les avait animés, Willien, les professeurs et les enseignants, qui ne s'étaient pas reconnus dans les critiques formulées à l'activité du Centre, ont réfléchi sur les événements et pris leurs décisions. Willien avait beaucoup souffert dans l'affaire, d'autant plus que la contestation était inattendue. Ancien partisan, il était armé face aux embuscades, même face à celles venant des milieux culturels valdôtains où l'entente formelle apparente cachait souvent des rancunes anciennes, des jalousies et des incompréhensions. Willien connaissait bien ce milieu et savait comment se défendre. Mais il était tout à fait dépourvu de ressources face à cette action venant d'un tout autre milieu, venant de son même milieu professionnel, l'école, pour laquelle il s'était engagé avec tout son enthousiasme et qu'il croyait maîtriser. Willien, en plus, comme nous l'avons vu, avait un grand projet pour le patois et il y tenait beaucoup. Mais, après ces journées, il se demandait bien comment-il aurait pu continuer. De leur côté, Schüle, Grassi et Tuillon aussi se sentaient en quelque manière trahis. Ils étaient charmés par le patois et les patoisants, épris par les décors splendides que la Vallée d'Aoste offrait généreusement, chaleureusement accueillis par Willien et ses amis, appréciés et cajolés par les autorités politiques locales. Tout en ayant connu, chacun à leur manière la contestation estudiantine, ils étaient désemparés face à

ce soulèvement inattendu dans ce milieu agreste, pittoresque et, apparemment, imprégné de valeurs anciennes. Les enseignants aussi, ceux qui ne partageaient pas les positions de leurs collègues contestataires et qui n'avaient pas la verve polémique nécessaire pour contrecarrer leurs argumentations en public, s'étaient réunis pour répondre à leurs collègues. Willien, professeurs et enseignants, chacun pour leur compte, ont décidé d'écrire une LETTRE AUX AUTORITÉS VALDÔTAINES. Willien, en a même signé deux. La première est adressée à l'Inspecteur scolaire, aux Directeurs didactiques, au Surintendant aux écoles et à l'Assesseur à l'Instruction publique. Il rappelle les buts des journées d'étude et se plaint que

« ... les professeurs chargés du stage et moi-même nous avons eu à faire face à des instituteurs de l'école élémentaire qui étaient venus à Saint-Nicolas avec l'intention bien déterminée de tout saboter »¹⁰⁰. Willien cite cinq noms d'enseignants (il en oublie beaucoup !) et, ajoute-t-il, « Autour de ce groupe de "rupture", vivotaient d'autres instituteurs, qui ne brillaient pas pour leur courage civique et qui suivaient les "chefs" avec un dévouement plus ou moins intense »¹⁰¹. Il ajoute que, malgré tout, le travail programmé a été mené à bonne fin. Pour en finir, il précise qu'en tant qu'organisateur du stage, il est disponible à prendre en considération toutes les objections qui ont été formulées, mais, il met en garde les responsables scolaires : « Si le MCE n'a pas lui-même la sagesse de dominer ses inquiétudes et ses tendances au nihilisme et, s'il laisse la majorité de ses inscrits recommencer contre le prochain stage Cerlogne leur harcèlement destructeur, je suis certain que le stage ne pourra pas avoir lieu »¹⁰².

Willien signe aussi la lettre que les professeurs¹⁰³ écrivent à César Dujany, président du Gouvernement régional. Ils relatent brièvement les événements, rassurent le Président qu'ils vont continuer dans leur engagement à la condition que les extrémistes soient stoppés. Ils l'invitent aussi à interdire « à quiconque de se servir des appellations actuelles Stage d'information sur le patois »¹⁰⁴. LA LETTRE DES ENSEIGNANTS, sans destinataire précis, est probablement adressée à l'Assesseur à l'Instruction publique puis qu'ils demandent un rendez-vous en vue de relater les événements. Elle porte un titre :

« Il santuario di Cerlogne e del nostro patois profanato dai cosiddetti insegnanti impegnati »¹⁰⁵. Ils se plaignent du comportement des collègues contestataires du MCE « di pretta marca comunista... con l'intento di impossessarsi di ogni centro di studi organizzato nella nostra regione allo scopo di essere maggiormente facilitati nella loro missione di radicale rinnovamento delle istituzioni tradizionali »¹⁰⁶. Ils concluent en signalant les noms des principaux contestataires¹⁰⁷ et signent : « un gruppo di insegnanti elementari partecipanti allo stage di Saint-Nicolas 1972 ».

3. Ce qui reste dans nos souvenirs

La contestation de 1972 n'eut pas une véritable suite. Les journaux locaux non plus n'en ont pas beaucoup parlé. Quelques contestataires ne furent plus invités aux Journées d'information successives et quelques requêtes revendiquées furent accueillies par le Centre lui-même. Plusieurs contestataires devinrent, après la mort de Willien, membres dirigeants et collaborateurs actifs du Centre. L'épisode fut pratiquement oublié, ou plutôt refoulé, et personne n'en parla plus pendant plus de trente ans. Puis, opportunément décantés, les souvenirs ont émergé dans la parole et dans les écrits de certains protagonistes. Lidia Philippot, qui avait participé au stage de 1972 du côté des contestateurs, évoque ce moment :

« Les remous politiques et sociaux issus du mai 68 bouillonnent un peu partout, et avec un peu de retard, ils atteignent aussi le Val d'Aoste en y apportant un renouveau d'idées, d'esprit, surtout chez les jeunes »¹⁰⁸.

Madame Rose-Claire Schüle en parle également :

« Après 1968, de nombreuses difficultés surgissent. Quelques jeunes instituteurs amènent un esprit nouveau, une rébellion contre les formes traditionnelles qui, étonnement, se concrétise dans des règlements et des formes paralysantes »¹⁰⁹.

Gaston Tuillon pousse son analyse un peu plus loin :

« Les jeunes Valdôtains, qui apprenaient la linguistique, la phonétique et l'ethnologie à Saint-Nicolas, n'ont pas voulu être en reste sur les autres étudiants d'Europe qui exigeaient de leurs aînés qu'ils se mettent un peu à la mode. Il y eut à Saint-Nicolas non pas d'interminables palabres sur l'art d'enseigner aux esprits épris de modernité, mais des discussions, tout de même, qui nous ont occupés, cinq ou six heures, jeunes et plus âgés. Nous nous en sommes tous sortis sains et saufs et ces mises au point on beaucoup fait pour resserrer notre compréhension mutuelle »¹¹⁰.

Moi-même, devenu président du Centre d'Études, je n'ai pas pu m'empêcher, après le décès de Lidia Philippot, de revenir sur l'argument :

« Les jeunes voulaient faire quelque chose, les jeunes valdôtains engagés se rencontraient régulièrement dans de nombreuses occasions : [...] lors du concours Cerlogne, que nous reconnaissions comme canal privilégié pour introduire la culture valdôtaine à l'école, perçue comme discriminée. Avec d'autres, nous abordions de grands thèmes, dans le climat de l'époque un peu excessif, en essayant de proposer toujours une approche "valdôtaine" : c'était le début des années septante et l'air de mai 68 soufflait encore »¹¹¹.

Tullio Telmon, jeune assistant de Grassi à l'époque, et bien présent au stage de 1972, consacre à l'épisode un article.

« [...] la naissance d'un grand intérêt de la part des plus jeunes générations des enseignants, et des plus motivés, pour une didactique plus vive et plus active, plus proche des intérêts des élèves et de leurs territoires ; d'autre part, un climat politique particulièrement turbulent, dans lequel les jeunes contestaient au principal mouvement autonomiste valdôtain une excessive complaisance aux forces politiques de l'*establishment* italien de centre-droite »¹¹².

DE L'ALPA À L'HARPEYTANIA

En 1971, en plein hiver, une réunion de jeunes dans un bistrot de la colline d'Aoste est l'occasion de débattre de la nécessité de promouvoir une politique autonomiste plus agressive et de prôner des comportements linguistiques plus cohérents. Une vingtaine de personnes sont présentes, elles proviennent de la Combe-Froide surtout. Le temps de s'organiser un peu et l'ACTION DE LIBÉRATION DES POPULATIONS ALPINES (ALPA) prend naissance. La discussion est un peu désordonnée, mais pleine de passion. L'ALPA propose la constitution d'un état à cheval des Alpes composé de Vallée d'Aoste, Savoie et Valais avec le français comme langue officielle. Le nouveau groupe politique entreprend un travail de badigeonnage systématique et recouvre les murs et les rochers d'écrites : ALPA vaincra, V.A. libre, libération, non à l'italianisation, réveillons-nous, *Freiheit fur Aosta-Tal* (en Pays Walser), etc. L'ALPA diffuse aussi des tracts invitant la population à la résistance contre l'oppression italienne. En 1972, lors des élections au parlement italien, elle invite les électeurs, avec un certain succès, à écrire sur le bulletin de vote VALLÉE D'AOSTE LIBRE.



(Photo A. Bétemps)

Mais le mouvement est encore en pleine évolution. En 1972, son chef charismatique, Joseph Henriët, rencontre un dirigeant de l'ETA basque en exil qui retrouve dans les patois valdôtains des ressemblances avec la langue basque. À l'intérieur de l'ALPA s'ouvre alors un débat sur la vraie langue ethnique des valdôtains, entre ceux qui considèrent le français comme la langue maternelle des Valdôtains et ceux qui prônent pour le patois, monté en grade en tant que langue et devenu parent étroit du basque. Les

francophiles, minoritaires, guidés par Pierre Grosjacques, sortent du mouvement qui change alors de nom. L'ALPA devient l'ARPITANIA (vocable à la graphie fluctuante : *Harpeytania*, *Harpeitanyà*, *Harpitanha*), nom inventé, à consonance alpine, pour indiquer un pays à venir, découpé sur les terres où le francoprovençal est ou a été parlé. La proclamation au peuple de l'Arpitanie, lancée par un groupe de « patriotes réunis dans la montagne »¹¹³, en septembre 1972, dit, entre autres choses :

« Dans l'actualité, le peuple arpitan se retrouve soumis à une double forme d'aliénation, tant du côté des peuples de langue d'oïl que de langue italienne ».

L'équidistance de l'italien et du français par rapport au francoprovençal est ainsi solennellement affirmée. L'idée d'opposer en Vallée d'Aoste le patois au français n'est pas nouvelle. Déjà Veggezzi Ruscalla dans son pamphlet de 1861 contre la langue française en Vallée d'Aoste¹¹⁴, avait soutenu la thèse que la véritable langue maternelle des Valdôtains n'était pas le français mais le patois. Et la même thèse est reprise en 1884 par deux inspecteurs scolaires venus de Rome pour régler le différend avec la commune d'Aoste en vue d'introduire l'italien dans l'enseignement primaire¹¹⁵. Dans les deux cas, c'était pour nier les droits des Valdôtains au français, concurrent trop dangereux pour la jeune Italie aux cent patries. Ce qui est nouveau dans cette prise de position, par contre, c'est que les Arpitans sont les premiers Valdôtains de souche qui soutiennent cette thèse : signe de la force émotionnelle accrue du patois, mais aussi de la faiblesse identitaire du français. Il est bien difficile de revendiquer comme langue maternelle une langue qu'on maîtrise de moins en moins... Et, trente ans après la chute du fascisme, les Valdôtains sont en train de prendre conscience de leur connaissance boiteuse du français. Le badigeonnage reprend de bonne haleine, mais cette fois on écrit en arpitan, voire un patois avec une graphie ésotérique où les lettres *k*, *x*, *y* et *h*, bien présentes dans l'alphabet basque, abondent. En principe, l'arpitan est donc la seule langue des Valdôtains bien que la production littéraire des Arpitans soit plutôt en italien qu'en français, très rarement en francoprovençal. La production littéraire des Arpitans est relativement riche. C'est surtout le leader Joseph Henriët qui écrit, en utilisant des pseudonymes variés. En 1973 paraît *Harpeytania*, un livret un peu confus, où sont exprimées dans un style pittoresque des théories tenant du maoïsme, de l'anarchisme et de la droite internationale. L'intention est celle d'élaborer une base idéologique bien articulée et de donner une nouvelle organisation à l'Arpitanie après avoir fait une analyse sur les fautes commises. Dans ce livre, Henriët s'en prend aussi à un opuscule édité en 1972 par l'Union-Valdôtaine, dont le titre était « Parlons-en ensemble » et lui reproche essentiellement la conception linguistique, privilégiant le français. Toujours en 1973, paraît le premier et le dernier numéro de la feuille *Harpeitanyà etnocrateka* avec un article bien bâti, attribué à un jeune valdôtain au début d'une longue carrière politique, exposant de l'extrême gauche.

L'Arpitanìa se pose parmi les différents mouvements de libération nationale du monde entier et cherche la collaboration des travailleurs italiens en Vallée d'Aoste. Elle signe aussi un document conjoint avec l'ETA basque et l'IRA irlandais. En décembre 1973, le mouvement devient HARPEITANYA ETNOCRATEKA LIBRA (HEL) et se donne une structure d'organisation de type marxiste avec un Comité central et un Comité de la Théorie. Trois étoiles à cinq pointes deviennent le symbole du nouveau mouvement.. En 1974, paraît la traduction en arpitan d'un texte de Mao-Tze-Tung, *De la prateka*, "De la pratique". La vie de l'HEL est éphémère et, en 1975, on parle de nouveau d'Arpitanìa. La même année paraît un recueil de dix articles, tous de Henriët, sauf un de son ami basque, mais signés avec plusieurs pseudonymes différents : *Ehtudio su la kuestion harpitanha*. Une phrase en exergue précise que les articles n'ont pas nécessairement une unité idéologique, ce qui est un peu paranoïaque, étant donné qu'ils ont été, pratiquement, tous écrits par la même personne. Quant à la langue, il n'y en a qu'un écrit en arpitan dont nous avons, finalement une définition génétique : « De la *fusion* entre les langues valdôtaines, savoyarde, valaisanne, susienne... sortira une langue *nouvelle* : la LANGUE HARPITANE »¹¹⁶. Pour la première fois, en Vallée d'Aoste, on préconise une langue unifiée, une koinè, pour toute (ou presque) l'aire francoprovençale. La production littéraire d'Henriët entre dans sa meilleure saison. En 1976, il livre aux presses *La lingua arpitanà*¹¹⁷. En exergue, il annonce :

« Prima grammatica della lingua arpitanà, preceduta da una proposta di metodo per raggiungere la koinè delle parlate arpitanè, da una proposta di alfabeto fonetico con cui scrivere la lingua, da uno studio storico linguistico del sostrato galarditano e da una classificazione delle attuali lingue europee. Chiude il libro una scelta di testi di letteratura arpitanà, dal medioevo ai giorni nostri ».

Le livre est une sorte de mélange d'informations scientifiques et d'affirmation fantaisistes, souvent en contradiction. C'est un produit culturel original, voire même amusant, cohérent avec l'idéologie arpitanè, mais absolument dépourvu de valeur scientifique. D'ailleurs, Henriët, sous le pseudonyme de Léon Nava, avait bien expliqué quelle était sa conception de culture : « Essendo la cultura parte della politica, la lotta culturale deve essere un momento della lotta politica »¹¹⁸. Dans son livre *La lingua arpitanà*, il y a cependant au moins deux éléments nouveaux qui intègrent la construction idéologique du mouvement.

- a) Henriët emprunte la théorie linguistique de son ami basque qui préconise un substrat linguistique néolithique commun allant de l'hittite à l'arpitan, en passant par les anciennes langues du Maghreb et le basque¹¹⁹.
- b) Il identifie "la parlata base" de l'arpitan, le point de départ pour la construction d'une koinè, dans les patois de la vallée centrale entre Saint-Vincent et Donnas.

En 1977, le mouvement change de nouveau de sigle et devient HAR. Il essaie de toucher les étudiants valdôtains à l'université de Turin et fonde le *Klub Universiteiro Harpitan de Recerca* (KUHR) mais sans trop de succès. À la fin des années septante, le mouvement entre en crise. Ses sorties deviennent de plus en plus sporadiques, le leader se retire dans les montagnes et les autres se dispersent dans la société valdôtaine. Quelques-uns, dûment recyclés, occuperont 15-20 ans plus tard des places très importantes dans la politique valdôtaine (et pas nécessairement dans les rangs des forces autonomistes).

L'Arpitanian n'a cependant pas complètement disparu. Périodiquement, les journaux en parlent et quelques irréductibles circulent encore dans nos campagnes. Un mouvement arpitan existe toujours, élargi aux Savoyards, aux Piémontais et aux Suisses romands, etc. C'est un mouvement moderne qui utilise le web, la *tèila*. L'Arpitanian de nos jours est plus polie que l'ancienne, moins agressive, plus disponible au dialogue, moins fantaisiste, mais toujours cohérente dans l'idée de former un pays commun, avec l'arpitan normalisé comme langue partagée. Comment expliquer la poussée rapide et le déclin également rapide d'un mouvement politique dont les objectifs n'étaient pas généralement partagés peut-être mais qui avaient en eux-mêmes une grande force et les caractéristiques nécessaires pour devenir populaire ? La réponse à cette question mériterait plusieurs pages et une analyse plus approfondie. Certainement, l'identification trop poussée du mouvement avec le leader charismatique, le cadre idéologique rustique et insuffisamment élaboré, le style provocateur adopté pour la confrontation politique, les vellétés scientifiques inacceptables et non acceptées, l'isolement politique, la connivence trop accentuée avec les basques, ont certainement contribué à la perte de crédibilité du mouvement. À cela il faut ajouter : la crise générale des idéologies ; la perte de prestige, puis, la chute du maoïsme et des marxismes plus en général, qui avaient fortement influencé les Arpitans ; l'intérêt plus accentué démontré par les autorités valdôtaines pour les problématiques liées au patois ; la naissance de centres et bureaux publics travaillant pour le francoprovençal ; certaines ambiguïtés récurrentes chez les Arpitans à propos de la notion de race. Avec tout cela, l'expérience arpitanian n'est pas nécessairement conclue. Malgré ses faiblesses culturelles et politiques, elle a quand même fortement contribué à la formation d'une conscience diffuse favorable au francoprovençal en Vallée d'Aoste.

LES MURS ONT LA PAROLE

Mai 68 propose et emphatise une pratique ancienne, dont les racines se trouvent dans la préhistoire, qui périodiquement émerge pour permettre aux désespérés (ou à ceux qui croient l'être) de communiquer efficacement ce qu'ils ont sur le cœur : les inscriptions murales. Willien, rebelle par tempérament comme tous ceux qui ont fait la Résistance par conviction, est séduit par l'idée. Mais, sa position sociale,

son âge et sa sensibilité de paléo-écologiste lui conseillent des adaptations de la pratique acceptable par tout le monde. À l'occasion des fêtes du Concours, à partir de 1971, il fait imprimer (ou bien il écrit) de petites phrases, des citations, des slogans, sur des affichettes de papier coloré qu'il colle sur les murs, sur les rochers, sur les arbres, tout le long du parcours qui porte à l'endroit où la fête doit se dérouler. Sur des kilomètres ! Au début, c'est Willien lui-même qui collecte les phrases, puis, ce seront aussi les enfants et les instituteurs participant au Concours qui les inventent ou les signalent. À la fin de la fête, bien sûr, il y a toujours quelqu'un qui les ramasse pour qu'elles ne se perdent pas dans la nature. Il est intéressant de les lire aujourd'hui, parce qu'elles nous donnent l'idée de la perception du patois et des arguments utilisés pour sa promotion de la part de Willien. Willien était doué d'un flair spécial pour capter les sentiments profonds de la population des campagnes, ses humeurs et ses ambitions immédiates. Voilà, pêle-mêle, une petite collecte d'aphorismes retrouvés dans les archives du Centre :

La vitalitô de euna leunva y é lo témoignadzo de la force de eun peuplo ¹²⁰ ;

Lo patoué y é bé, y fô lo predzé, Valdôtein, predzé pô italien : se n'èin davantadzo, l'é merci a neutro langadzo ¹²¹ ;

Quan t'ô de tsagrén, quant t'ô de joué predza teudzor patoué ¹²² ;

Neutre viou y an predzé patoué é no contignein paé, lamein teudzor la tèra qui no-sa vu nétre ¹²³ ;

Respettein é travaillein neutro bien, conservein lo sentemein é la leunva de neutre viou ¹²⁴ ;

Génein-no pô de prédzé patoué ¹²⁵ ;

Dzeuveu-o mariô, prèdzé teudzor patoué a veutre minô ¹²⁷ ;

Deustreupiein pô neutro patoué, èdein-no a no corrèdzé tsaque quieu que no trompein ¹²⁶ ;

No sen de ceutta benda pe rire et pe tsanté, no sen la clicca dzeusta qui teun pe lo patoué (Piccone) ¹²⁸ ;

Feuillette de no ten, que predzade l'italien, tsantade comme mé, francé, patoué ! (Piccone) ¹²⁹ ;

Cen que te n'en dirie si eun dzor le Valtornen, avouë cice de Cogne predzuchen l'italien et su pe lé montagne senti étò tsanté, tsanson napolitène a no petchou berdzé (Piccone) ¹³⁰ ;

Dedeun neutre meison, teugnen no tradeuchon. Perden pa lo patoué, jamé ! jamé ! (Piccone) ¹³¹ ;

Nos patois sont des frères tous égaux, car tous ont droit à la vie et au respect, si sous le prétexte d'une plus grande culture littéraire, tel patois

méprise tel autre, il n'y a dès lors plus de raison pour que le français ne méprise tous les patois en général (Ch. Montadon) ;

Na, na, no volen pa p'euna lenga étrandzère, renié de plein dzor cella que no predzen : a Cormeyaou pitout torneret noutra Dzouère, et guegné comme eun meut, pitou no preferen. (Cerlogne)¹³² ;

Ne rougissons pas de notre patois ;



Mai 1978. Morgex.
Exposition des travaux du
16^e Concours Cerlogne

(Photo Umberto Andreotto)

Et quan no predzeren pamë patoué, di francé no faren l'interremen (Thomasset)¹³³ ;

Donnons au patois un petit coin à côté du français ;

Si le glas de mort du patois doit sonner un jour chez nous, que ce ne soit ni par le fait de notre indifférence ni par celui de notre lâcheté (A. Ceresole) ;

Je ne sais rien de plus absurde que de renier le langage de sa mère, de plus vil que d'en rougir (P. Demeuse) ;

Dieu nous préserve de les voir jamais s'y éteindre, nos patois ! (M. Marullaz) ;

L'accent du pays où l'on est, demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage (La Rochefoucauld) ;

*Se t'i eun bon valdoten, predza patoué*¹³⁴ ;

*Te dei pa te geiné de predzé la lenga de mama et de mamagran*¹³⁵ ;

Le patois fait comme autrefois les Salasses, il s'enfuit, il se sauve dans les enfoncements des vallées, dans les sinuosités des montagnes, comme dans ses derniers retranchements. Combien de temps soutiendra-t-il cet assaut furieux qui lui vient de la plaine ? (Abbé Henry) ;

*Greschoney an Eische me werden ghenn erio schproach erhoalte*¹³⁶ ;

Le patois est une base solide pour l'étude des autres langues : le français et l'Italien ; Le patois permet à l'enfant de mieux connaître la réalité historique, sociale et économique de son village ;

Le patois valdôtain est une richesse vivante, reconnue et enviée en Europe : il faut donc le protéger ;

Je parle patois à ma femme, elle me parle patois, nous parlons patois à nos enfants ;

Défendre et parler le patois, c'est protéger le milieu valdôtain ;

Si j'étais missionnaire dans la Vallée, je voudrais consacrer un sermon, dans chaque paroisse à exhorter nos Valdôtains et nos Valdôtaines à ne pas rougir de leurs coutumes, de leurs habitudes et de leur patois (Antoine Chanoux) ;

Le patois c'est le latin du peuple ;

Le patois doit toujours subsister à côté du français, car le patois est la langue de l'endroit, c'est le produit du sol, c'est la figure distinctive du terroir (Abbé Petigat) ;

Patois, nous voulons que tu vives !;

Un petit patoisant possède au moins deux langues : il est donc plus riche que les enfants des villes ;

Parler patois ne gêne pas l'enfant à son entrée à l'école : c'est, au contraire, pour lui, un autre moyen d'expression.

Et je m'arrête là... Certes, plusieurs slogans sont désuets, d'autres ingénus, certains peuvent même paraître discriminants. Mais, finalement, qui a-t-il vraiment été discriminé dans cette histoire ?

LE CONCOURS CERLOGNE DES ANNÉES 70

1. les motivations et les participants

À partir du XI^e Concours (1972-1973), l'étude du milieu devient la démarche maîtresse, l'approche conseillée aux enseignants. Dans la réalité, les instituteurs, en bonne partie, la pratiquaient déjà, indépendamment de leur crédo politique :

« [...] l'étude du milieu permet à l'enfant et aux éducateurs de mieux connaître la réalité historique, sociale et économique des villages valdôtains » récite la circulaire du XI^e Concours.

Ce qui répond efficacement aux exigences du corps enseignant. Le Concours reste quand même aussi, dans l'intention de ses organisateurs, l'instrument pour la promotion de la langue et pour la constitution d'archives ethnolinguistiques. La circulaire qui annonce le Concours s'adresse toujours aux enseignants individuellement et aux élèves de la Vallée d'Aoste, Walsers compris. Mais, en réalité, les enseignants ne participent pratiquement plus personnellement, avec des recherches à eux : ils se concentrent sur le travail des enfants. Ce qui n'est pas plus mal. En 1974, Willien a l'idée qu'il est juste et nécessaire de reconnaître officiellement le travail des instituteurs en faveur du patois. Ancien enseignant, il connaît bien les frustrations de ceux qui travaillent bien sans jamais le moindre signe de reconnaissance, la moindre réaction. Lors de la fête finale, il "décore", donc, d'une médaille les enseignants qui ont participé à dix ans de Concours : « C'est une médaille en métal précieux avec l'effigie



de Cerlogne avec écrit AMIS DE CERLOGNE »¹³⁷. Les enseignants reçoivent leur prix de fidélité, pour la première fois, lors de la fête organisée à Étroubles. Le Concours est toujours ouvert aux classes du Piémont, venant des territoires provençaux, francoprovençaux ou carrement piémontais, peu importe. Les enseignants sont des amis de Willien et tous combattent pour

**12 mai 1970. Saint-Oyen.
En classe, on prépare une pièce de théâtre**

(Photo René Willien)

la sauvegarde d'un dialecte ! À la fête de l'onzième Concours, Willien nous apprend dans son discours officiel que : « *Pensade que l'an participà a noutro Concour finque le-s-ecoule de Calianetto, lo payi de Gianduja !* »¹³⁸ Depuis 1964, Willien est le président du Syndicat d'initiative d'Aoste. Cette charge lui fournit l'occasion d'entretenir des relations suivies avec nos voisins autour du Mont-Blanc à travers des associations comme le TRIANGLE DE L'AMITIÉ et à travers des échanges de chœurs, fanfares, compagnies théâtrales, etc. Ainsi, des classes savoyardes et valaisannes participent à la XII^e fête du Concours qui se déroule à Torgnon, en mai 1974. L'aire francoprovençale est ainsi presque entièrement représentée : il manque encore les élèves de Celle et Faeto, dans les Pouilles. Le trou ne sera comblé qu'en 1985. En 1976, au XV^e Concours, Willien envisage d'inviter aussi les Walsers de la Valsesia, de Macugnaga, de la val Formazza, mais rien ne sera fait.

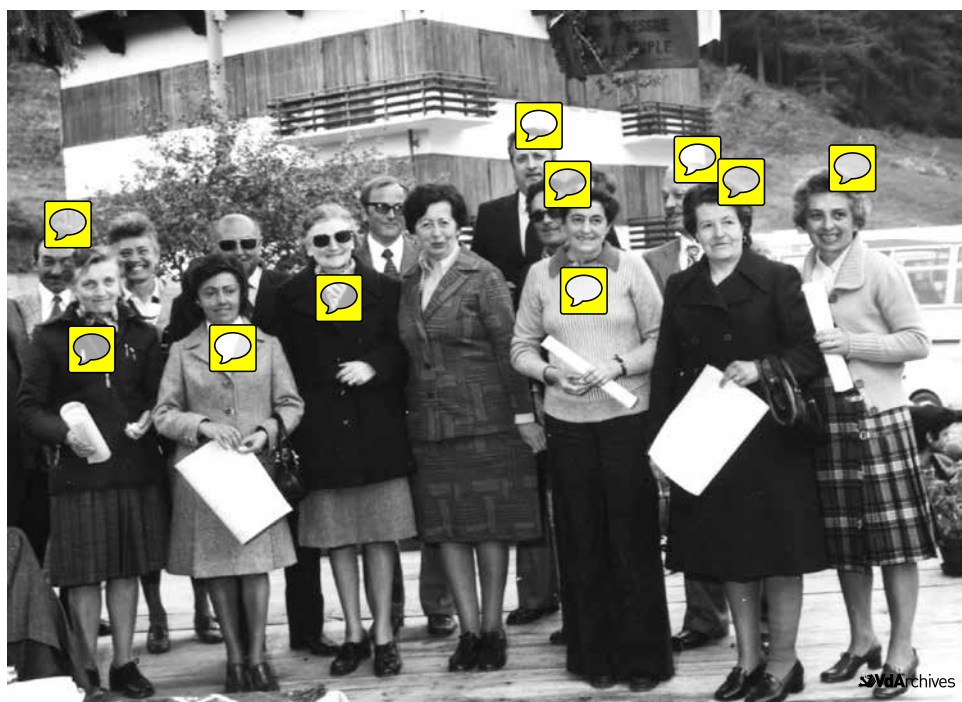
2. Les travaux et les supports techniques

Petit à petit, le Centre s'ouvre aux nécessités matérielles des enseignants dans leur engagement quotidien. Hélas, il dispose d'un budget très limité, ainsi, au début, il assure surtout des conseils et le prêt de livres pour mieux guider les enseignants lors des activités de recherche et des enquêtes sur le terrain. Malheureusement, parfois, l'information n'arrive pas au bon moment, parfois elle n'arrive même pas et se perd dans les méandres de la bureaucratie régionale. Willien en souffre, mais face à cela, il est impuissant. Les enseignants, comme d'habitude, se coupent en quatre pour se dépasser. La présentation des travaux est toujours plus soignée. Les cahiers, les feuilles volantes remplies à la main des premières années, laissent la place à des travaux toujours plus élaborés, soignés dans les détails, enrichis de dessins, de papiers colorés, de photos. Le nombre de participants a désormais dépassé les mille élèves et s'approche rapidement des deux milles. Leurs recherches sont de plus en plus volumineuses et l'espace disponible pour les archives est toujours plus réduit. Willien n'ose pas encore réclamer un nouveau siège, mais il commence à regarder autour de lui pour profiter d'opportunités occasionnelles. En attendant, on demande aux enseignants de respecter les dimensions conseillées pour les travaux présentés : 27 sur 37 centimètres, plus ou moins le format A3. Mais les enseignants ne suivront pas toujours ces recommandations qui, pour certains, représentaient une limite à l'expressivité des enfants. Sous l'impulsion d'institutrices comme Rina Blanc de Valpelline, l'illustration des travaux avec créations des enfants devient presque une règle et certains albums sont de petits bijoux d'art enfantin. Ils sont régulièrement exposés dans toutes les fêtes et, en 1977, à l'occasion du XV^e Concours, une exposition des travaux est montée à Aoste, pendant la première semaine de juin 1977. La conquête d'Aoste par les milices du patois était le rêve

récurrent de Willien. Il l'avait déjà réalisé avec le Charaban, il le répète avec l'exposition des travaux du Concours.

3. La fête et le jury

La participation est toujours plus nombreuse. Plus de 800 élèves participent à la fête de La Thuile qui clôture le XI^e Concours. Le programme suit les traces des fêtes précédentes : présentation des travaux de la part des organisateurs et du jury, discours officiels et une petite représentation assurée par les enfants. Ensuite, le repas dans les restaurants et la visite des lieux. Les X^e et XI^e concours sont filmés par la Rai, chaîne de télévision nationale, ce qui assure un certain rebondissement à la manifestation. La fête du XIII^e concours, à Cogne, voit la présence de plus de mille enfants. À celle de Gressoney, en 1978, quatre ans plus tard, le nombre des participants a doublé. C'est la première fête qui est perturbée par le mauvais temps. Jusqu'alors, Willien avait profité d'une chance inouïe. Avec ses 2000 et plus participants, la fête finale atteint le niveau de participation qu'elle conservera pendant une vingtaine d'années (2000/2500 participants). En



1976. Étroubles. “amis de Cerlogne” – et autorités régionales – André Targhetta Irene, Barell Alys, Bozon Anna, Cella Corradino, Domaine Gadin Elsa, Duc Lucio, Favre Wanda, Glarey Rosa, Munier Di Carlo Faustina, Vailler Laurent et Vercellin Lazier Joconde

1979, c'est le tour de Valtournenche. Il y a plus de 2700 participants repartis sur trois journées consécutives. C'est l'année de la mort de Willien et l'émotion est incommensurable ! Les participants au Concours augmentent ainsi que les travaux soumis à l'attention du Jury qui commence à avoir des difficultés à les analyser tous pour temps. À La Thuile, le président du jury annonce que les observations seront communiquées aux enseignants concernés, dans une autre occasion. Les participants peuvent, cependant, voir les travaux exposés dans une salle aménagée. Depuis quelques années, le jury n'a plus ni de classements à dresser, ni des prix à distribuer. Pratiquement, le Concours Cerlogne cesse d'être un concours ! Le Centre s'en rend compte, mais il décidera quand même de ne pas en changer le nom. Lors des Journées d'information de 1974, dans son discours aux enseignants, Willien fait savoir :

« Dz'i pa voulù réuni la comechon que dèyave dzeudzé cen que le mèinà ou le mètre l'ayàn apprestà, perqué me si convencù que cen ser fran a ren, perqué dèyen pa ètre no-s-atre le dzeudzo de qui... la sa pi londze que no, sof dan le ca de la grafie ou de l'etnografie yòou que de professioniste comme le professeur di Centre la san pi londze que no »¹³⁹.

4. Les Journées d'information

Avec l'adhésion des écoles maternelles, le nombre des enseignants aux journées d'information augmente considérablement. En plus, les exigences des écoles maternelles sont bien différentes de celles des autres écoles. Le Centre décide alors d'organiser les enseignants en plusieurs groupes, repartis sur différents jours. Ceux de l'école maternelle suivront à part des cours sur le patois (origines, caractéristiques, importance), puis de graphie. On prévoit aussi des moments de discussion sur les expériences réalisées par les enseignants en classe et de confrontation sur le gros problème des subsides didactiques à "inventer". Les enseignants élémentaires suivent les cours en deux groupes, le premier de la Haute Vallée et l'autre de la Basse Vallée. Au programme, il y aura un moment de réflexion sur les douze premiers Concours, la discussion sur les travaux présentés précédemment, l'étude et la réalisation de subsides didactiques et, bien sûr, des exercices de graphie selon les principes élaborés par le Centre. Il y a eu des années où il a fallu prévoir aussi un groupe pour les professeurs de l'école secondaire, qui, cependant, n'ont jamais été trop nombreux. Les cours se tiennent à Saint-Nicolas ou à Saint-Pierre, à l'hôtel *La Lanterna*, où il est plus facile de trouver des locaux adaptés. Désormais, le Centre dédie régulièrement, un bon espace à la didactique et au débat sur les problèmes pratiques qu'on rencontre quotidiennement, lors de la préparation du Concours. Ce qui est apprécié par le corps enseignant. En 1979, Gaston Tuillon parle, pour la première fois d'ethnotextes. Il est membre du Centre Alpin et Rhodanien d'Ethnologie (CARE), qui regroupe des spécialistes de

différentes disciplines, ethnologues, historiens et dialectologues surtout et qui étudie la culture populaire, à l'ombre du Musée Dauphinois. C'est le commencement d'une longue histoire, qui débordera sur une nouvelles association, l'ASSOCIATION VALDÔTAINE DES ARCHIVES SONORES (AVAS), fondée en 1980, puis sur le BUREAU RÉGIONAL POUR L'ETHNOLOGIE ET LA LINGUISTIQUE (BREL), en 1985.



3/2/1972. Journées d'information au siège du Centre au dessus du Musée Cerlogne.
Le professeur Corrado Grassi

LA PRATIQUE DU PATOIS

Lors de la fête de la Thuile, en mai 1973, Willien sollicite chaleureusement les enfants pour qu'ils continuent à parler patois, en famille et entre eux : « *Vo dio cen perqué l'an passà a la fêta de Champoluc sentavo predzé pi italien que patoué 'ntre vo* »¹⁴⁰. C'est la première fois qu'il signale publiquement cette tendance nouvelle. Préoccupé, Willien communique qu'il va bientôt organiser quelque chose pour mieux comprendre la situation. Il tient parole et la TROISIÈME JOURNÉE DU PATOIS se déroule à Aoste le 19 octobre 1975. Quatre rapporteurs font une relation sur la santé du patois en Vallée d'Aoste, au Piémont, en Savoie et en Suisse romande. Schüle, pour la Suisse, signale que le patois est encore

pratiqué à Évolène, où il y a encore des enfants qui le parlent couramment et en Gruyère, où les vieux l'utilisent habituellement. En Savoie, dit Tuillon, dans les montagnes, il y a encore quelques personnes âgées qui l'utilisent. Pas d'avantage. Au Piémont, Grassi signale une certaine vitalité dans le patois à Novalesa, dans la haute vallée de Suse. En Vallée d'Aoste, Aimé Chenal, qui parle au nom du CTV, déclare que, par rapport aux autres zones, le francoprovençal se porte assez bien et qu'il faut continuer à œuvrer pour sa conservation et son épanouissement. On sous-estime la tendance à l'abandon de la langue et on l'explique comme un comportement critiquable encouragé par l'école. Ce qui n'est vrai qu'en partie, parce que les enfants n'accueillent pas nécessairement tous les conditionnements de l'école... Pourquoi devraient-ils accepter celui-là, qui serait même en contraste avec leur vie de tous les jours ? Willien, de son côté, demeure assez optimiste et il souligne surtout les progrès accomplis dans la récupération de l'image publique du patois ; néanmoins, à l'égard de sa perception de la part de la population. Il a bien raison et cette réévaluation du francoprovençal par les locuteurs eux-mêmes est certainement liée aussi au travail de Willien et des institutions. C'est une conquête importante, indispensable, mais ce n'est qu'un point de départ. Plus ou moins à la même période, un groupe d'instituteurs, coordonnés par Tullio Omezzoli, font une recherche sur la pratique du patois dans leur commune. Ce n'est pas une enquête scientifique, mais ce regard de témoins privilégiés nous donne quand-même l'idée de la situation et des tendances. Les résultats sont moins rassurants que le rapport de Chenal. À Morgex, à La Salle, à Sarre, à Avise, à Introd, à Doues, à Gaby presque tout le monde parle patois ; à Verrayes aussi, mais quand les gens quittent la commune, ils tendent à s'adapter aux standards des autres, parce qu'ils ont honte de leur langue ; à Courmayeur, les autochtones le parlent encore mais les jeunes, ceux qui ont fait des études en premier lieu, parlent entre eux en italien¹⁴¹. Dans son allocution à la Fête de Gressoney, Willien souligne, une fois de plus, que l'image du francoprovençal est en train de devenir positive aux yeux des locuteurs et rappelle que :

« [...] juste après la guerre, il y a 25/30 ans, le patois allait mourir lentement dans toute la Vallée, car une conscience du patois n'existait pas. Tout le monde ou presque s'en moquait comme d'un langage corrompu, vulgaire, grossier et en voie de disparition. À quelques exceptions près, seuls les campagnards le parlaient. Et ceux-ci se gênaient le plus souvent de le parler en présence des citadins »¹⁴².

Mais cette sensation de Willien n'est pas entièrement partagée par tout le monde. En tout cas, ce n'est pas celle des jeunes enseignants valdôtains qui, ces années-là, s'apprêtent à entrer dans le monde du travail. Ils constatent que :

« I giovani non vogliono più parlare dialetto perché si vergognano e pensano, parlandolo, di essere considerati inferiori a quelli che parlano

italiano. [...]Temono di essere considerati quadrati, chiusi, ignoranti, contrari al progresso, bacanotti »¹⁴³.

La réalité, c'est qu'au début des années septante, la perception du patois venait tout juste d'entreprendre le long chemin de la réévaluation et qu'elle avait atteint probablement les adultes, mais pas encore les jeunes. Le parcours ne sera achevé que vers la moitié des années 80, quand beaucoup de jeunes commencent à reprocher à leurs parents de ne pas leur avoir parlé patois. Les premiers symptômes de l'abandon commençaient à se voir dès les années 70, mais la situation paraissait encore gérable. Dans ces années-là, la sensation que les patois pouvaient être sauvés avec un peu de bonne volonté et d'engagement était encore diffuse :

« De plus, la Vallée d'Aoste constitue de nos jours la seule grande région du domaine francoprovençal dont le dialecte pourra survivre longtemps encore »¹⁴⁴.

Une enquête menée par les Servizi Studi Camera dei Deputati en 1973-1974 confirme que 70 000 Valdôtains, donc les trois quarts des résidents en Vallée d'Aoste, ont comme langue maternelle le francoprovençal¹⁴⁵. Le patois n'était donc pas prêt à disparaître ! Mais ce n'était qu'illusion !

Si la santé du francoprovençal chancelle, celle du *titsch* de Gressoney et du *toitchu* d'Issime se fait critique. En 1977, sur une population d'environ 2 000 âmes, moins de 1 000 personnes le parlent encore, d'après les évaluations de René Willien. Et les enfants ne communiquent presque plus entre eux en dialecte walser.

L'ATLAS DES PATOIS VALDÔTAINS (APV) EST EN MARCHÉ

Avec les Journées francoprovençales d'Aoste de 1972, le projet de l'APV est définitivement parti. Le Centre en est le moteur et un groupe de jeunes dialectologues valdôtains formés par Grassi en sont les engrenages. Il s'agit de Celestino Guichardaz de Cogne, Imelda Janin d'Arnad, Sandrino Béchaz d'Ayas, puis de Luigina Blanc de Valsavarenche. Ils devront réaliser les 16 enquêtes orales prévues, enrichies de photos ethnographiques relatives aux thèmes traités. Saverio Favre d'Ayas, jeune étudiant collabore à l'enquête de Quart, vers la fin des années septante, sollicité par Tullio Telmon. Marco Perron, de Sarre, mais originaire de Valtournenche, et Saverio Favre intégreront l'équipe de l'APV vers la moitié des années quatre-vingts. Le questionnaire, « lourd de 6000 questions »¹⁴⁶, est discuté, concerté, puis préparé par Gaston Tuillon sur le modèle des Atlas régionaux de France, plus particulièrement du questionnaire de la Savoie. Les enquêtes valdôtaines prévoient aussi un volet d'ethnographie :

« [...] pour réussir cette seconde partie de la mission scientifique, une partie ethnologique, une seconde équipe dirigée par Mme Schüle, ethnologue du canton du Valais, a lancé une campagne d'enquêtes [...] »¹⁴⁷



Tullio Telmon, Luigina Blanc et le linguiste Oronzo Parlangeli (Sores, Val di Non TN)

(Photo faite par A. Rostagno. Propriété L. Blanc)

L'idée d'un Atlas des parlers gallo-romans d'Italie ou, autrement dit, l'Atlas des parlers Francoprovençaux d'Italie¹⁴⁸ n'est pas encore abandonnée et le jeune assistant de Grassi, Tullio Telmon, est intégré au groupe valdôtain dans l'attente et l'espoir que le projet global soit financé aussi par le Piémont. Malheureusement cela n'arrive pas et l'APV démarre pour son compte. Il faudra attendre 1981 pour que L'ATLANTE LINGUISTICO ED ETNOGRAFICO DEL PIEMONTE OCCIDENTALE (ALEPO), incluant les parlers provençaux et francoprovençaux, puisse partir à son tour, sous la direction de Tullio Telmon et de Sabina Canobbio. L'enquête sur le terrain se met en train le six novembre 1972 et le Centre demande à l'Assesseur à l'Instruction publique de décharger les enquêteurs de leur tâche d'enseignants pour le temps nécessaire aux interviews et de les assurer contre les accidents, dans l'exercice de leur nouveau travail. Les 28 et 29 décembre, le comité scientifique se réunit avec les enquêteurs pour examiner les premiers enregistrements. Les trois dialectologues sont le moteur du premier comité scientifique qui est complété par Rose-Claire Schüle, en tant qu'ethnologue, René Willien trésorier, Erich Avondet et Rita Decime vérificateurs des comptes et Charles Jordaney secrétaire. Les réunions du comité scientifique se poursuivent régulièrement au rythme d'une réunion tous les deux mois pour le monitoring de l'avancement des travaux. En 1977, sous l'impulsion

de l'Assesseur Viglino, le comité scientifique décide de publier des échantillons du projet. Cela pour une vérification et mise à point de l'état des travaux mais, aussi, pour démontrer aux Valdôtains, ainsi qu'aux Conseillers régionaux, que le projet avance. Un opuscule sur les premiers résultats, les prolégomènes de l'APV voient ainsi le jour en 1978, avec les contributions des Schüle, de Tuailon et de Telmon¹⁴⁹. Avant d'entreprendre la transcription systématique de l'immense corpus recueilli, il faut encore parfaire la formation des enquêteurs.

« Je veux encore rappeler la période entre l'automne, l'hiver et le printemps de 75-76 ; pendant cette période, il y a eu un énorme effort individuel et, je dirais presque *populaire*, pour préparer de bons chercheurs »¹⁵⁰.

Les cours d'écriture phonétique pour enquêteurs, ouverts aussi à tous ceux qui en sont intéressés, sont assurés par les professeurs du Centre. À la mort de Willien, en 1979, les enquêtes sont pratiquement achevées et les premières transcriptions en alphabet phonétique sont faites. Il faudra encore dix ans pour qu'elles soient terminées et les dernières vérifications accomplies¹⁵¹.

L'ENSEIGNEMENT DU PATOIS



29/5/1968. Saint-Vincent. 6^e Concours Cerlogne. L'ancien Sénateur Ernest Page remet un prix à l'instituteur Ferruccio Deval de Nus

(Photo Moramarco)

L'idée d'enseigner le patois à l'école ou à travers des cours publics pour adultes commence à circuler dans les milieux patoisants. Cela grâce surtout à la propagande des Arpitans, dont les théories sont parfois reprises par les journaux. Le Centre d'Études, malgré quelques sorties impromptues de son président, est contraire à l'idée, surtout dans ses composants universitaires, et Willien le déclare aux Journées d'information de 1975 :

« N'en jamë proposà de ferè di patoué euna lenga écrite deun tcheu le sens de la parola. [...] N'en jamë proposà cen perqué no créyen d'avei todzor martsà avouë le pià su la terra et pa tsertsà de volé avouë le -z-ale d'Icare »¹⁵².

Par contre, dans la surprise générale, Aimé Chenal, dirigeant du CTV et rédacteur du *Flambeau*, soutient que, d'après lui, il serait opportun de l'enseigner à l'école. Ainsi, la position du CTV, n'est pas vraiment en ligne avec celle du Centre d'Études sur les interventions pour la sauvegarde du patois. Ce contraste d'opinions entre les deux institutions se manifesterà encore avec une certaine fréquence et continuité dans l'avenir. Sur la même ligne que le CTV, Ferruccio Deval, enseignant aux écoles élémentaires de Nus, qui participe régulièrement au Concours, annonce dans une interview, qu'il a l'intention d'introduire l'enseignement du patois dans ses classes « [...] Perchè, a mio avviso, il francese è una terza lingua, preceduta dal patois e dall'italiano »¹⁵³. Il rappelle aussi la volonté d'organiser, dans un bref délai, un séminaire, avec les spécialistes en la matière, pour réfléchir sur le problème de l'introduction de l'enseignement de l'écriture du patois dans les écoles. Ce qu'il ne fera pas. Le lieu choisi pour l'expérience est la colline de Nus où Deval enseigne.

LA COLLINE DE NUS

La colline de Nus commence derrière le Bourg et s'étend à l'adret jusqu'à la paroisse de Saint-Barthélemy. Elle se compose de plusieurs villages, dont quelques-uns plutôt grands, selon le mode de peuplement savoyard, valaisan et valdôtain, bien-sûr. Terre d'agriculteurs et d'éleveurs, la population y vivait encore "comme autrefois". Ou presque. En 1975, 91% des habitants de la colline parlent le patois comme première langue et les autres en ont au moins, une compétence passive. Tous les instituteurs des écoles de Plaisant, Messigné et Blavy sont de la zone et parlent francoprovençal. Ils participent régulièrement au Concours Cerlogne et quelques-uns, Ferruccio Deval en particulier, fréquentent le MCE, dont est membre actif aussi le Directeur didactique, Sergio Bosonetto. En juin 1975, les instituteurs présentent au Collège des enseignants, organe décisionnel de l'école, un PROJET D'ENSEIGNEMENT EXPÉRIMENTAL DU PATOIS dans leurs classes¹⁵⁴. Les motivations sont très intéressantes : les enfants vont à l'école à six ans, quand ils sont encore en plein dans l'apprentissage de leur langue maternelle. En entrant en classe, ils doivent oublier leurs compétences linguistiques naturelles pour

apprendre deux nouveaux codes linguistiques qui devraient se brancher sur un système inachevé, celui du patois. Le résultat est que les élèves, n'ayant pas un point de repère linguistique satisfaisant, apprennent mal et avec difficultés l'italien et le français ; ils sont plus exposés à l'échec scolaire et risquent d'être moins concurrentiels, le moment venu, sur le marché du travail. Ainsi, ils sont discriminés par rapport aux enfants qui retrouvent leur langue maternelle comme langue instrumentale de l'école. L'utilisation du francoprovençal en classe servirait donc à parfaire le patrimoine linguistique familial de l'enfant qui se trouverait ainsi avec un système de référence achevé et cohérent, sur lequel greffer efficacement les langues nouvelles qu'il doit apprendre. Aucune préoccupation pour la sauvegarde de la langue ne semble inspirer les objectifs des enseignants. Les instituteurs se proposent donc d'introduire le francoprovençal comme langue instrumentale dans leurs classes, au même titre que l'italien et le français ; d'analyser les divergences et les convergences des trois systèmes linguistiques pour les comparer ; d'adopter pour le patois une graphie autant que possible phonétique ; d'élaborer le matériel didactique nécessaire. Pour tout cela, ils comptent profiter des connaissances des professeurs du Centre d'Études : Grassi, Schüle et Tuillon. Avaient-ils été pressentis ? Grassi nous dit qu'il en avait parlé très informellement avec Ferruccio Deval. Les autres l'ont, probablement, fait aussi.



Octobre 1952. Nus, Marsan. Descente de Saint-Barthélemy avec les mulets chargés de pommes de terre
(Photo Octave Bérard)

LES PROFESSEURS ET L'ENSEIGNEMENT DU FRANCOPROVENÇAL À L'ÉCOLE

L'Assesseur Viglino fait parvenir le projet de l'école de Nus aux trois dialectologues qui, chacun pour son compte, lui rédigent un avis. Grassi et Schüle répondent par écrit. Grassi, tout en étant pour la sauvegarde de tous les parlers populaires, explique que ce n'est pas en les introduisant à l'école qu'on les sauve. Marxiste convaincu, il s'inspire de Gramsci dans son analyse. Langue et dialecte

« [...] fanno riferimento a due universi segnici, sostanzialmente due culture, uguali in dignità non nel senso che devono essere considerati perfettamente equivalenti e intercambiabili nello stesso individuo o nello stesso gruppo sociale, ma perché diversi l'uno dall'altro. Ed è proprio il diverso (che non significa evidentemente inferiore) che la scuola deve accettare, senza però tentare di imporgli la stessa tematica letteraria e la stessa disponibilità ideologica della cultura in lingua, per definizione egemonica. In questo caso, verrebbe decretata la morte del dialetto, piuttosto che la salvaguardia e la sua valorizzazione »¹⁵⁵.

Il ne s'agit donc pas, pour Grassi, de

« [...] promuovere il dialetto a lingua (come se tra dialetto e lingua esistesse davvero un rapporto gerarchico e non, piuttosto, una differenza nell'ordine socioculturale e ideologico), ma nel prendere atto di una presenza dialettale (e pertanto rustica) all'interno della scuola per costruirvi la capacità critica di usare l'altra cultura che, a parte i già notati aspetti alienanti, è anche, non dimentichiamolo, la cultura della comunicazione extraregionale, della scienza, del progresso tecnico e, più ancora, del potere politico »¹⁵⁶.

Grassi, en conclusion, souligne quand même qu'il a été démontré que la connaissance du patois favorise l'apprentissage du français. Donc, le patois à l'école, dans les milieux patoisants est utile, ne fût-ce que comme support pour l'enseignement du français.

Quant à Ernest Schüle, il remet tout de suite en question la validité du projet en tant qu'expérimentation. La colline de Nus est un endroit privilégié pour la présence massive de patoisants et pour l'heureux hasard de la présence d'instituteurs tous originaires du coin. Il est improbable que ces deux conditions, très importantes, se retrouvent ailleurs telles quelles, ainsi l'expérimentation serait inapplicable. Les bons résultats éventuels ne seraient pas utilisables pour des projets analogues. En outre, il pense que le système bilingue valdôtain est déjà suffisamment lourd pour les élèves et que le charger en surplus d'un enseignement problématique comme celui du patois pourrait sérieusement compromettre la réussite scolaire des élèves. Il est par contre d'accord à ce que les élèves utilisent normalement

en classe leur patois et qu'il soit utilisé pour un enseignement plus efficace de la langue française. Comme on fait en Suisse alémanique où l'on part du patois de l'endroit pour apprendre l'allemand littéraire¹⁵⁷. Sur la base de ces argumentations, le gouvernement régional repousse le projet et le Collège des enseignants de Nus ne peut qu'exprimer toute sa déception. Ferruccio Deval, pour son compte, continue à garder la porte de son école bien ouverte pour accueillir le patois. Il l'utilise comme langue instrumentale, il prépare du matériel didactique, il sollicite la créativité des élèves. Il présente même, publiquement, son expérience d'instituteur multilingue¹⁵⁸. Mais sans la couverture de l'officialité.

LES SUCCÈS DE L'AUTONOMIE

Les trente ans d'autonomie (1948-1978) sont la bonne occasion pour une réflexion. C'est le moment de dresser un premier bilan pour vérifier où l'on est arrivé et pour décider où l'on veut aller. Le débat s'ouvre et s'anime sur les médias valdôtains. Au-delà des commémorations officielles, souvent conventionnelles, la jeunesse s'interroge, celle qui est sensible aux thèmes culturels, bien-sûr. Dans l'ensemble, dans les années 1970, le niveau de vie des Valdôtains s'est considérablement amélioré : les infrastructures administratives fonctionnent et sont appréciées, les grognements d'usage à part ; l'agriculture, malgré la crise, peut profiter des bénéfices de la technologie et d'aides financières toujours plus importantes ; l'industrie prospère bien que les premiers signes de crise commencent à se manifester ; le territoire se transforme et se modernise (même trop...) ; le travail ne manque pas, il suffit d'avoir envie de faire ; les écoles prolifèrent et se répandent sur le territoire ; ainsi, les jeunes, même ceux des campagnes, font des études ; le tourisme promet merveilles et se développe plus rapidement que le recyclage des Valdôtains en vue de cette nouvelle activité... Tout va bien ou presque... Quelques premiers scandales liés à la gestion locale de l'autonomie montent à la surface : la création de la station de sports d'hiver de Pilaz sur Gressan, quelques pots-de-vin, le Casino... Dans l'ensemble, les Valdôtains semblent heureux. En tout cas, ils sont optimistes et ne regrettent pas le passé. La pauvreté séculaire est un triste souvenir des adultes, des parents et des grands-parents. Les jeunes sont épris de la nouvelle société et bâtissent un avenir à l'écart des champs et de l'étable. Cependant, parmi les adultes, quelques-uns, commencent à regretter la vie paisible (ou prétendue telle), l'"harmonie", qui régnait dans la société agropastorale en voie de dissolution : qu'il était bon le fromage maigre dont on se contentait quand il fallait vendre la fontine pour avoir un peu d'argent pour la famille ! Mais, ils représentent une minorité de la population. Les passésistes. Les nostalgiques. Sur le plan valdôtain, un seul grand échec semble évident aux yeux de la jeunesse engagée : en un quart de siècle, dans un laps de temps plus long que la période fasciste, le rôle de la langue française dans la nouvelle société valdôtaine, au lieu

de s'affirmer, est devenu toujours plus marginal. C'est le pilier de l'autonomie, sa principale raison d'être, qui s'ébranle, qui s'effrite. Le français est enseigné à l'école comme une langue étrangère et la parité linguistique, prévue par les Statuts d'autonomie, est bafouée. La conscience que "la langue maternelle" (comme l'on définissait couramment le français en Vallée d'Aoste, encore dans ces années-là) n'occuperait plus sa place d'antan, se généralise. Plusieurs s'y résignent. Dans l'ensemble, la population semble se contenter du bien-être matériel qui s'instaure, jour après jour. On dirait même qu'elle veuille oublier le passé. Seuls quelques cercles d'intellectuels et quelques forces politiques semblent s'en soucier sérieusement (plus que la population dans son ensemble). La plupart sont indifférents, mais une minorité s'agite. Pour chercher des remèdes, l'on commence à réfléchir sur les causes à la racine de la situation. L'analyse est conduite par les pauvres moyens à disposition. À l'origine de tout, d'après les conclusions politiques des forces autonomistes, il y a l'inapplication des articles 39 et 40 des Statuts d'autonomie, où il est question de PARITÉ DANS L'ENSEIGNEMENT ENTRE LE FRANÇAIS ET L'ITALIEN et de l'utilisation possible du français comme langue instrumentale. Comme cela arrive souvent, c'est à l'école qu'on impute la responsabilité des choses qui ne vont pas. Il faut donc se battre contre l'État pour les décrets d'application des articles en question et pour le passage du corps enseignants sous la directe dépendance de l'Administration Régionale, en vue de réduire, dans la mesure du possible, les interférences étatiques dans la gestion de l'école. Ce sont là les grands thèmes locaux débattus dans et pour l'école valdôtaine au cours de la décennie. En réalité, avec l'esprit de l'escalier, le problème n'était pas l'application des Statuts comme l'on disait, mais les Statuts eux-mêmes, qui prévoyaient un bilinguisme de façade, qui, à long terme, a fini par cantonner le français au rôle de langue étrangère.

LES GRANDES MUTATIONS

Avec les années septante, toutes les forces politiques ont abandonné le projet annexionniste et elles en prennent même les distances : on ne trouve pratiquement plus d'anciens annexionnistes en Vallée d'Aoste ! Tous semblent dissous dans l'air fort de nos montagnes... Le passé, pourtant récent, est refoulé de la mémoire : les gens n'aiment pas en parler, ils n'aiment pas s'en souvenir. Et les hommes politiques n'ont ni le courage, ni les capacités de les stimuler. Par ouï dire, les jeunes connaissent quelques événements, les noms de quelques protagonistes, pour et contre l'annexion. On murmure même que telle ou telle autre personne a conservé des documents compromettants pour telle ou telle autre ; on insinue qu'elles pourraient les rendre publics... Cela sonne comme une menace à faire trembler les veines... Le séparatisme archivé, dans les années septante, tout le monde est autonomiste : qui comme Chanoux, qui comme Chabod, mais la plupart, l'est comme Tartufe... L'UV, la force politique de référence pour une bonne partie des autonomistes, est

déchirée et atteint son minimum historique de popularité : quatre conseillers élus au Conseil régional sur trente-cinq ! La Démocratie Chrétienne éclate aussi : l'aile gauche, qui était la plus autonomiste, se sépare et fonde les Démocrates Populaires (DP), qui auront un succès fulgurant autour de leur président César Dujany et d'une poignée de jeunes qui ne sauront pas semer. La jeunesse valdôtaine enracinée s'agite. L'ALPA et le Mouvement Harpitan radicalisent le problème ; l'UV, sous la poussée de la génération de l'après Statuts d'autonomie, la première sans les cicatrices du fascisme et de la guerre, se renouvelle profondément. L'ancienne bourgeoisie est remplacée par les fils d'ouvriers et de paysans qui ont entrepris des études. C'est l'origine de la reconquête du consensus de la part de l'UV. Son idéologie se précise, se modernise, se radicalise aussi ; le fédéralisme proudhonien est relancé ; Le Congrès Régional devient Congrès National, des relations internationales s'établissent avec les institutions francophones et les mouvements des minorités linguistiques ; le rapport complémentaire français/francoprovençal devient le modèle linguistique proposé pour l'avenir ; chez les plus enthousiastes, l'indépendantisme remplace l'annexionnisme et épaula l'autonomisme.

PAS SEULEMENT PATOIS...

Dans les années septante, en Vallée d'Aoste, le débat linguistique ne se limite pas au rôle du francoprovençal. C'est du cadre linguistique général qu'on discute : sur le plan culturel, bien entendu, mais politique aussi. En 1972, Tullio Omezzoli, jeune enseignant, ancien élève de Grassi, crée le GRUPPO DI RICERCA IN SOCIOLINGUISTICA DI AOSTA (GRS). L'association diffuse un certain nombre de *Cahiers*¹⁵⁹, où son animateur principal publie de petites recherches à lui et à d'autres jeunes chercheurs ou étudiants qui ont traité des problèmes linguistiques valdôtains. Les contenus sont variés : histoire des langues en Vallée d'Aoste ; textes d'interventions à des tables-rondes, plus passionnés que documentés ; une petite enquête sur le panorama linguistique de l'époque ; didactiques des langues ; etc. En plus, le GRS organise des rencontres et des débats. Le rayonnement du groupe est certes limité : par la jeunesse et l'inexpérience des composants d'abord et par la pauvreté des moyens à leur disposition. Malgré ces faiblesses, il faut reconnaître qu'il a validement contribué à la sensibilisation des citoyens aux problématiques linguistiques régionales. Un autre pôle d'animation linguistique de l'époque est le CENTRE MONDIAL D'INFORMATION SUR L'ÉDUCATION BILINGUE (CMIEB), organisme international avec un siège à Aoste. Le 23 janvier 1975, il organise une table-ronde sur les « Besoins linguistiques et systèmes d'enseignement ». La confrontation se joue sur le plan culturel et des Valdôtains de tendances politiques différentes participent au débat des spécialistes de l'enseignement. Les thèmes traités sont le bilinguisme, l'enseignement des langues, le rapport français/patois, etc. Pour l'essentiel, on continue à rabâcher les mêmes concepts, avec insistance

15/12/1972.

Aoste "La Remisa".

En premier plan Robert Geuljans
et Tullio Omezzoli

(Photo A. Forno)

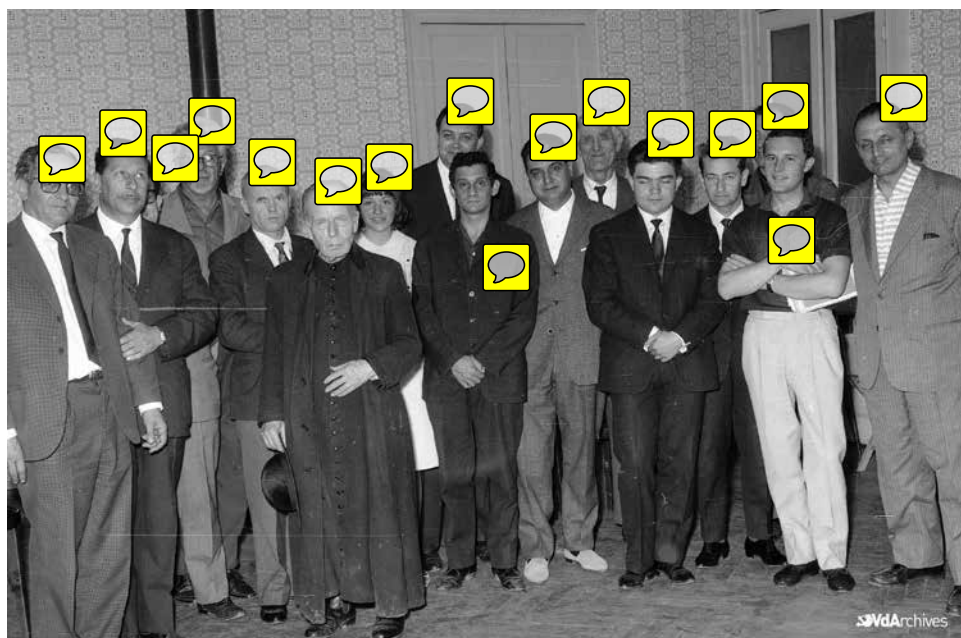
et opiniâtreté. Lors de la table-ronde, la question Walser est aussi posée et elle assumera une dimension internationale quelque temps après, grâce à l'AIDLCM. Pour l'occasion, Lucienne Landi présente la situation des Walsers de la vallée du Lys, qui est plus complexe encore que celle des Francoprovençaux du restant de la Vallée d'Aoste.



À Issime, « à la vieille petite paysanne (ainsi qu'à toute personne qui a passé la cinquantaine) que vous rencontrez au bord de la route, vous pouvez demander un renseignement en patois de Gaby ou de Fontainemore, en piémontais, en français ou en italien : elle n'aura pas de difficulté à vous répondre et c'est en issimien qu'elle demandera conseil à son mari pour mieux vous renseigner »¹⁶⁰.

À la fin du débat, les participants créent un groupe de travail pour examiner « en permanence les conditions d'acquisition des langues parlées dans la région : dialecte franco-provençal, italien, français et allemand »¹⁶¹. C'est un peu le début des commissions d'études, qui seront bientôt à la mode, qui ne résoudreont pas beaucoup les problèmes, mais qui occuperont beaucoup de gens. Ce qui n'est pas nécessairement une mauvaise chose. En 1975, le Centre d'Études aussi, en collaboration avec l'Institut d'Études Européennes de Turin, organise à Saint-Nicolas une réunion/débat¹⁶². Les interventions sont assurées soit par de jeunes valdôtains, soit par des membres du Centre (Willien, Tuailon et Grassi). L'approche aux problématiques du francoprovençal est bien variée : elle va de la recherche scientifique aux réflexions sur le rôle des différentes langues en Vallée d'Aoste. Parmi les interventions, celle de Pierre Grosjacques, sur la relation français/patois en Vallée d'Aoste, est remarquable. En 1973, un groupe de jeunes d'Aoste fondent l'ÉQUIPE D'ACTION CULTURELLE (EAC), dont la mission est de promouvoir la culture en Vallée d'Aoste. Elle ne s'est jamais trop structurée et ses activités

étaient animées par Claudio Magnabosco et Guido Corniolo qui s'occupaient de plusieurs choses : cinéma, expositions d'art, colloques, etc. Ils entretiennent des rapports avec les minorités linguistique d'Europe et, en particulier avec le Centre International Escarré pour les Minorités Ethniques et les Nationalités (CIEMEN), de Barcelone. Avec l'institution catalane, l'EAC publie la revue *Minoranze*, qui assurera pendant quelques années, essentiellement, la liaison entre les différentes minorités d'Europe. Toutes ces associations, de nature et d'inspiration différentes, ont joué un rôle important de médiation culturelle pour que la population puisse mieux comprendre et mieux évaluer les intentions de ceux qui les gouvernent ou de ceux qui se proposent pour les gouverner.



24/6/1965. Aoste. Constitution du groupe des journalistes francophones

(Photo Octave Bérard)

LES LANGUES ET LA POLITIQUE

Les partis politiques débattent aussi du problème linguistique valdôtain, publiquement et intérieurement. Des tables-rondes sur des thèmes linguistiques particuliers sont organisées par les partis eux-mêmes, s'appuyant souvent sur les Centres Culturels ou d'autres institutions. Le GSR d'Aoste, animé par Tullio Omezzoli, est parmi les plus actifs et, probablement, le premier qui a su aiguiller les forces politiques pour qu'elles s'expriment sur le sujet. Le 22 décembre 1973, après

avoir distribué un petit questionnaire, cette association organise une table-ronde avec les principales forces politiques de la Vallée pour débattre de leur attitude à l'égard du problème linguistique valdôtain : bilinguisme, rôle de la langue française, rapport français/patois, organisation de l'école, etc. Les délégués parlent au nom de leur parti : UV, PCI, DP, UVP, PSI. Ce qui est plutôt engageant face à l'opinion publique. La Démocratie Chrétienne (DC) est la grande absente, « pour des raisons techniques », se justifie-t-elle. En réalité, les intérêts de la DC sont désormais bien loin de ceux des fondateurs, tels que Page ou Stévenin. Elle ne trouve même plus, à son sein, une personne qui puisse traiter de l'argument d'une manière digne. Jusqu'à sa disparition définitive, la DC brillera pour son manque d'intérêt pour les problématiques valdôtaines et même culturelles, dans le sens large du mot. Joseph-César Perrin, instituteur et chercheur détaché aux archives historiques régionales, chef de file de la nouvelle génération d'unionistes, ouvre le débat. Dans son intervention, nous retrouvons les jalons de la nouvelle plate-forme idéologique de l'UV : en Vallée d'Aoste deux cultures se côtoient, une autochtone, la valdôtaine, l'autre, l'italienne, fruit d'une colonisation autoritaire. Sur le plan linguistique, l'autochtone utilise le patois, comme langue du quotidien, et le français, comme langue littéraire. Le rapport entre les deux langues valdôtaines est de complémentarité.

Lors du sixième CONGRÈS DU SYNDICAT AUTONOMISTE VALDÔTAIN DES TRAVAILLEURS (SAVT), en novembre 1974, Pierre Grosjacques, responsable de la section école du syndicat, présente un document remarquable. Après une analyse désabusée de la situation linguistique valdôtaine, il dessine une stratégie de l'action syndicale¹⁶³. Les actions envisagées sont conçues en syntonie avec l'UV, dont le rapporteur partage les principes et, bien moins, certains choix dits contingents. Malheureusement, le cadre juridique favorise la langue italienne et discrimine les langues autochtones, pourtant encore largement majoritaires sur le territoire. Il faut donc réagir. L'objectif à long terme de l'UV est celui de rendre aux langues des Valdôtains la splendeur ancienne. Le cadre politique et institutionnel préconisé est celui de la plus grande autonomie possible, voire de l'indépendance. Dans l'immédiat, comme déjà dit, l'UV compte se battre pour l'application des articles 39 et 40 des Statuts d'autonomie, en vue d'un bilinguisme plus équilibré, et pour le passage des enseignants valdôtains des rôles de l'État aux rôles régionaux à instituer. Le professeur Oscar Perruchon parle pour les DP. Il reconnaît l'importance de la langue dans toute communauté et, dans un langage aussi vague que compliqué, il laisse comprendre que la force politique, qu'il représente, regarde avec attention les langues autochtones :

« Non si nega al francese nei confronti della Valle d'Aosta una supremazia sull'italiano, in quanto il francese, essendo una lingua artificiale venuta fuori dai dialetti, tra i quali figura il dialetto valdostano, esprime meglio una visione del mondo come era espressa dal patois »¹⁶⁴.

Il conclut avec une précision ultérieure : selon lui, entre français et patois, la priorité devrait aller au patois. Il rejoint ainsi les théories arpitanes, dont le chef charismatique est dans la salle, mais qui n'intervient pas dans le débat, si ce n'est que pour annoncer la parution imminente de la traduction en arpitan d'un essai de Mao-Tse-Tung, *De la pratéka*. Ce qui est quand même une nouvelle extraordinaire ! Fiorenzo Corradin parle pour le PCI. Il lie la culture, dont la langue est une composante importante, à l'économie :

« La presenza di due lingue come il francese e l'italiano e del dialetto come lingua intermedia tra francese e italiano, permettono, a mio avviso, l'animazione politica di parte della popolazione, quella che è oggettivamente interessata al problema della lingua. Quanto alla natura di questa animazione politica, si può andare da agitazioni xenofobe fino ad agitazioni umanitarie progressive; il dato comune, che va analizzato con attenzione, è però che, comunque si ponga l'animazione politica, essa si fonda su rivendicazioni di carattere economico »¹⁶⁵.

Renée Chanoux Cometto parle pour l'UVP et concorde avec Perrin pour une bonne partie de son intervention. Elle insiste cependant sur le concept que la langue n'est pas la seule justification de l'autonomie. Pour l'UVP, l'autonomie est une aspiration humaine légitime et enrichissante qui mérite d'être respectée quand une population s'exprime en ce sens. Ce qui est un concept nouveau, une ouverture vers ceux qui, en Vallée d'Aoste, se sentent autonomistes sans toutefois parler les langues des autochtones. Tout cela dans une salle pleine, bondée. À l'époque, la participation était plus importante qu'aujourd'hui, peut-être aussi parce que la population était moins sollicitée par des propositions culturelles. Dans le public, plusieurs personnes prennent ensuite la parole pour exprimer leur opinion et les cœurs se réchauffent.

L'UV, l'UVP et le PCI sont les plus présents et les plus aguerris lors des confrontations publiques. Les autres, en général, ne sont pas vraiment intéressés, attitude qu'on ressent bien quand ils prennent la parole lors des débats.

LE CONGRÈS DE TRIESTE

En 1974, à Trieste, des Valdôtains, représentant l'UVP¹⁶⁶, l'UV et le PCI, participent à un grand congrès des minorités linguistiques européennes, organisé par le linguiste Tullio De Mauro. Là, des alliances s'esquissent avec des communautés partageant la dimension minoritaire dans les états respectifs : Basques, Catalans, Bretons, Occitans, Alsaciens, Wallons et même Jurassiens de la Suisse confédérée. Les contacts avec le monde slave et germanique, bien représenté à Trieste, restent superficiels et le seront encore dans les années successives. Rien qu'avec les Sudtyroliens les contacts sont suivis, aussi parce que la Sudtiroler Volkspartei

(SVP) et les parlementaires valdôtains solidarisent souvent à Rome. L'intérêt pour les minorités, manifesté par le PCI dans les années septante, est un feu de paille qui dure moins de dix ans ; pour l'UV, c'est le premier pas vers un réseau européen, voire mondial, où elle sera protagoniste jusque vers la fin du vingtième siècle. Le 2 février 1975, le PCI organise un « *seminario interno* » sur la langue et la nationalité. Les rapporteurs (Trussoni, Omezzoli, Riccarand) se penchent sur les mouvements nationalitaires européens pour les analyser selon les théories marxistes. Malgré le choix de l'instrument d'analyse, certainement réductif et pas nécessairement scientifique, ce séminaire représente une ouverture remarquable de la part du PCI sur un thème géré en Vallée d'Aoste surtout par des mouvements de souche catholique ou libérale. Le PCI continue sa réflexion sur les langues et en mars 1978, les deux commissions du parti, École et Culture, rédigent un long document¹⁶⁷, inspiré d'une ébauche de projet rédigé par la CGIL en 1977¹⁶⁸. Pour le PCI, l'italien est la langue la plus parlée en Vallée d'Aoste et, surtout, celle que tout le monde comprend et parle ; le français est la langue dans laquelle les Valdôtains se sont reconnus pendant des siècles. Il mérite d'être valorisé « [...] per motivi di carattere storico, geografico, etnico, affettivo, pedagogico o anche solo genericamente culturale »¹⁶⁹. Quant au francoprovençal, il doit jouir d'une attention particulière :

« La Valle d'Aosta deve divenire veramente il centro della pratica e dello studio del francoprovenzale. ([...]) Uno strumento validissimo, in questa direzione, può essere rappresentato dal potenziamento del Centro studi francoprovenzali di Saint-Nicolas che, opportunamente ristrutturato, può acquistare rilievo ed efficacia non solo locale ma anche nazionale e internazionale. Tali iniziative presuppongono chiaramente che la difesa del francoprovenzale non sia legata ad utopistiche concezioni nazionalistiche, e neppure sia presa a pretesto o usata come pretesto per aizzare la contrapposizione di italofoeni e francofoeni della Valle d'Aosta, in uno spirito di malcelati annessionismo o separatismo »¹⁷⁰.

Pour ce qui est de l'UV, la promotion des langues traditionnelles est sa raison même d'exister. Son journal, *Le Peuple Valdôtain*, toutes les semaines, consacre aux problèmes linguistiques une bonne partie de son espace. Son projet linguistique est précisé dans ses statuts : français et francoprovençal, langues des Valdôtains, italien langue étrangère et de colonisation.

LA DÉCADENCE DU FRANÇAIS ET SON ENSEIGNEMENT

En attendant la solution des grands problèmes (ceux qu'en général on ne résout qu'après de longs combats, lorsque désormais la situation est tellement changée qu'il faut tout recommencer), le bon sens nous apprend qu'il faut malgré tout faire quelque chose : rendre, par exemple, plus efficace l'enseignement du français à l'école, telle qu'elle est. Un grand effort a été produit dans ce sens, en ces années-

là. Pour l'Administration régionale, où la présence unioniste se fait de plus en plus importante, il faut d'abord sauvegarder le principe que le français ne peut être langue étrangère en Vallée d'Aoste ; puis ce seraient la pédagogie et la didactique, dûment adaptées, qui devraient intervenir pour reformer et rendre plus efficace l'enseignement. Presque tout le monde le reconnaît et les linguistes mêmes affirment que le français n'est pas une langue étrangère pour les Valdôtains :

« Il francese non può, a nessun titolo, essere considerato una lingua straniera per i Valdostani. A parte gli argomenti tradizionali addotti in merito, come la posizione geografica eccentrica della Regione rispetto al resto dell'Italia e la sua lunga comunanza culturale, politica e religiosa-amministrativa con le regioni confinanti al di là dello spartiacque alpino, la moderna sociolinguistica è in grado di portare nuovi argomenti in favore di qualsiasi azione intesa a salvaguardare un diritto politico esplicitamente riconosciuto dallo stato italiano. Il francese, infatti, entra, in ogni caso e sia pure in gradi differenti, nel repertorio linguistico di ogni Valdostano. Questo vuol dire che proprio il francese assicura eccezionalità a tale repertorio, rispetto a quello della maggioranza non soltanto degli Italiani, ma anche degli Europei »¹⁷¹.

Cette harmonie d'idées avec les hommes de science encourage les autorités et les personnes de bonne volonté. En 1974, les enseignants de français organisent à Saint-Pierre un stage autogéré, mais en collaboration avec l'Administration régionale, où ils débattent des problèmes liés à l'enseignement et analysent les différentes méthodes d'enseignement audio-visuel, grande nouveauté devenue à la mode. À la fin des travaux, ils rédigent un document où ils dressent une longue liste des problèmes rencontrés (débutants et faux-débutants, de l'oral à l'écrit, les supports didactiques, l'étude du milieu, etc.) et où ils font l'analyse des différentes méthodes audio-visuelles qu'on trouve sur le marché. Ils proposent aussi l'institution d'un Centre pour l'enseignement du français qui serve de guide et de support technique pour le corps enseignant valdôtain.¹⁷² L'engouement pour les méthodes audio-visuelles s'estompe assez vite, mais le Centre de français est rapidement institué. Le CENTRE PÉDAGOGIQUE DE COORDINATION POUR L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE EN VALLÉE D'AOSTE est créé en 1975, sur proposition de l'Assesseur à l'Instruction Publique, Maria Ida Viglino. Il est composé de 4-5 enseignants et dirigé par le jeune professeur Irene Jache, personne de grande valeur, connaissant bien la matière. Il réalise pendant ses sept années d'activité un travail immense, fait de contacts, d'organisations, d'expériences dans les classes, d'élaborations de matériel, de rédactions de textes¹⁷³. Il arrêtera son action en 1982, après la création en Vallée d'Aoste de l'IRRSAE (Istituto di Ricerca Regionale di Sperimentazione e Aggiornamento Educativo), adaptation locale d'une institution italienne présente dans toutes les régions.

LA GAUCHE ET LE PROBLÈME VALDÔTAIN

Depuis l'Unité d'Italie, la question de la langue en Vallée d'Aoste a toujours intéressé, en premier lieu, les modérés et les conservateurs. C'est le clergé qui s'est fait paladin de la continuité linguistique francophone de la Vallée d'Aoste, jusqu'aux traités du Latran, en 1929. Au surplus, le premier poète en francoprovençal, Jean-Baptiste Cerlogne, qui a rédigé, en complément de son œuvre littéraire, une grammaire et un dictionnaire est lui-aussi un prêtre. Anselme Réan, fondateur et président de LA LIGUE POUR LA PROTECTION DE LA LANGUE FRANÇAISE EN VALLÉE D'AOSTE est un catholique fervent, ainsi qu'Émile Chanoux, le chef de la Résistance valdôtaine, qui sort des rangs de l'Action Catholique. L'abbé Trèves, l'inspirateur de LA JEUNE VALLÉE D'AOSTE, ainsi que le leader valdôtain du Parti Populaire, monseigneur Stévenin, et le chanoine Bréan appartiennent au clergé. Les deux derniers ont été aussi protagonistes de la saison annexionniste et défenseurs acharnés des droits linguistiques valdôtains. À partir des années 1950, l'UV, qui se définit fédéraliste, ni de gauche ni de droite (et qui se laïcise rapidement), prend la relève et gère, sans trop d'innovations, l'héritage culturel des personnalités citées. La gauche, qu'elle ait été libérale, socialiste ou communiste, n'a jamais vraiment interféré sur la question et elle s'est bornée, en général, à reconnaître le droit des Valdôtains à la langue française sans trop se mêler des détails théoriques.



15/12/1962. Aoste "La Remisa".

Corrado Gex, Giulio Dolchi, Raymond Vautherin, Pierre Vietti et autres

(Photo A. Forno)

Et sans conduire de grandes batailles politiques : ni vraiment pour, ni vraiment contre. Parmi ses adhérents, il y a quand-même eu des personnalités qui se sont sincèrement engagées pour le français et pour le francoprovençal : Lin Binel, Anaïs Ronc Désaymonet, Jules Dolchi et la famille Martinet, tant pour citer des noms bien connus. On évoque aussi une étude, *Le Communisme et la Vallée d'Aoste*, attribuée à Antonio Gramsci parue anonymement sur un opuscule, en 1919¹⁷⁴. Mais c'était plutôt des exploits individuels qu'une adhésion idéale de groupe. Les choses changent dans les années septante comme nous avons déjà vu. Elio Riccarand est sans doute la personnalité qui a approfondi le plus la question linguistique valdôtaine et qui l'a traitée, de manière originale, du point de vue de la gauche. Enseignant, historien, d'extraction catholique, il milite d'abord dans la gauche radicale qui se manifeste en Vallée d'Aoste sous des sigles différents. Il entre en contact avec le mouvement arpitan et il est séduit par la charge révolutionnaire qu'il découvre dans l'utilisation du francoprovençal faite par les Arpitans. En 1977, il rédige un court essai sur *l'histoire linguistique de la Vallée d'Aoste* qu'il soumet à la discussion des enseignants inscrits à la CGIL, le syndicat de la gauche, à forte connotation communiste, dans lequel il est très engagé. Après un petit résumé de l'histoire linguistique de la Vallée, il souligne la réévaluation du francoprovençal promue par les Arpitans qu'il juge positivement. Il blâme, par contre, la politique régionale pour la sauvegarde du patois :

« [...] la sciagurata politica linguistica portata avanti da tutti i partiti che si sono succeduti alla guida dell'amministrazione regionale, che hanno sempre trattato il francoprovenzale alla stregua di un misero dialetto, buono per farci giocare i bambini, una volta all'anno al Concours Cerlogne »¹⁷⁵.

Il réclame une politique

« [...] che ne favorisca l'uso, la riunificazione, l'arricchimento e la trascrizione » et demande l'institution d'un Centre d'Études : « [...] ad Aosta, e non a Saint-Nicolas, [...] un centro dinamico, qualificato, in grado di penetrare in tutte le scuole della Valle, di offrire libri, grammatiche, strumenti per lo studio del francoprovenzale, di organizzare corsi per gli insegnanti sulla didattica del francoprovenzale, ecc. »¹⁷⁶.

LA PREMIÈRE FOIS AU CONSEIL DE LA VALLÉE

Dans les années septante, lors des travaux du Conseil de la Vallée, l'italien et le français étaient les langues utilisées. Le français était affiché surtout par les unionistes, plus rarement par les représentants des autres forces politiques. Les unionistes se sentaient un peu les seuls dépositaires du message autonomiste, probablement avec raison. Mais, après la naissance des Démocrates Populaires

(DP), les choses changent parce qu'ils se déclarent radicalement autonomistes. Le fait irrite la sensibilité des unionistes qui ne ratent pas les occasions pour souligner les incohérences dans les comportements des DP.

Bruno Salvadori, jeune et combattif conseiller de l'UV, invite publiquement le conseiller Maquignaz à être plus conséquent avec ses propos de fervent autonomiste et de parler français lors de ses interventions. Maquignaz rétorque qu'il le fera peut-être, mais que, pour le moment, il s'exprime

« nella mia lingua materna e popolare, che non è il francese per i Valdostani, ma il patois ».

L'interpellé, l'assesseur Borbey de la DC, lui répond en patois. Le président du Conseil, le communiste Dolchi, qui aurait dû rappeler à l'ordre les conseillers, se justifie en disant qu'il n'a pas voulu interrompre le débat car il l'a jugé d'intérêt limité : que c'est une affaire entre Maquignaz et Borbey ! Et il ajoute, que son comportement serait différent dans le cas d'un argument d'intérêt plus général. Dans les coulisses, Maquignaz déclare à la presse :

« Ho voluto sollevare un problema e continuerò a parlare in patois a meno che me lo si impedisca esplicitamente. Già in precedenza il problema linguistico era stato al centro di discussioni in Consiglio. Ho voluto liberare il dibattito dall'astrattezza di una polemica fra studiosi. Voglio che il Consiglio regionale si esprima in proposito, che si esprimano tutti i consiglieri regionali in prima persona. Sono stato un provocatore? Se la provocazione servirà a togliere astrattezza e a dare, viceversa, carattere di concretezza al problema del patois e del bilinguismo, la definizione di provocatore mi va bene. La mia iniziativa non sarà isolata, non avrà un carattere episodico: ho già detto a Dolchi che si aspetti pure che intervenga in patois anche su altri punti che non siano una semplice interpellanza. Vedremo come si comporteranno il presidente del Consiglio e i diversi consiglieri »¹⁷⁷.

LO CENTRO DE PROMOXON DE LO FRANCO-PROVENSALE

En juillet 1978, Elio Riccarand est élu au Conseil de la Vallée dans la liste de Democrazia Proletaria, force politique d'extrême gauche. Au début du mois de janvier 1979, il présente deux projets de loi sur des thèmes linguistiques. L'un concerne le financement de l'ASSOCIATION AUGUSTA de Issime, pour la promotion des parlars walsers. L'autre touche l'institution d'un CENTRO DE PROMOXON DE LO FRANCO-PROVENSALE. Le titre de l'institution proposée est en francoprovençal et la graphie adoptée est l'arpitane, ce qui est déjà un signal évident. Après une introduction assez longue et documentée, Riccarand définit linguistiquement le francoprovençal et dénonce son recul, en Vallée d'Aoste et, surtout, ailleurs. Il

signale l'expérience de plusieurs "immigrés"¹⁷⁸, établis dans les différents villages de la Vallée, qui ont facilement appris le francoprovençal, ce qui démontrerait la vocation de la dite langue à devenir l'instrument linguistique unitaire dans toute la Vallée. Cependant, il ajoute,

« La legge è animata dalla volontà di fare del francoprovenzale uno strumento di unione e di arricchimento e non uno strumento di divisione e di discriminazione della popolazione residente in Valle d'Aosta »¹⁷⁹.

Les objectifs de la loi seraient donc de défendre et promouvoir le patois sans nuire pour cela aux italophones, dans le sens large du mot. Les objectifs statutaires du Centre de Saint-Nicolas sont repris assez fidèlement mais,

au point f) de l'article 2, il est écrit : « Favorire l'omogeneizzazione delle diverse varianti e la progressiva utilizzazione di una comune grafia, senza però giungere a prescrizioni obbligatorie ».

Ce qui était inacceptable pour le CEFP, pour le CTV et pour l'UV. En plus, la loi prévoit un *Comitato Direttivo*, un *Comitato Scientifico* et un *Gruppo Operativo* pour un total de quelques 25 personnes. Ce qui fera dire aux adversaires politiques qu'on est face à la tentative de créer un nouveau « carrozzone politico »¹⁸⁰.

LE DÉBAT AU CONSEIL DE LA VALLÉE

1. L'illustration de Riccarand

Le projet de loi est soumis à l'attention du Conseil le 19 mai 1979 ; il a été présenté au mois de janvier, sans demander la procédure d'urgence. Entre la présentation et la discussion au Conseil, beaucoup de choses se sont passées, la mort de Willien, en particulier, qui avait fait couler beaucoup d'encre dans les journaux. Le projet a donc eu tout le temps d'être amplement débattu au sein des partis politiques intéressés, dans les milieux culturels, voire même dans les bistrots. Au point que Riccarand, en qualité de rapporteur, ouvre la discussion avec des précisions supplémentaires et répond à l'avance aux principales critiques dont il avait eu connaissance. Les objections viennent pratiquement toutes de l'Union Valdôtaine, certainement la force politique la plus sensible à l'argument et la mieux préparée. La première critique est que la loi est inutile puisqu'un Centre pour le francoprovençal existe déjà et fonctionne plutôt bien. Riccarand précise que le Centre existant relève de l'associationnisme privé et que la loi lui donnerait un statut juridique et reconnaîtrait ainsi son importance. Il ajoute que le nouveau Centre, dans lequel confluerait celui de Saint-Nicolas, ne serait pas, une institution éminemment scientifique, mais qu'il s'occuperait aussi de l'action politique nécessaire pour la relance du francoprovençal en Vallée d'Aoste :

« [...] che non si limiti quindi di registrare la presenza di un fenomeno linguistico interessante. Cioè, non è sufficiente da parte della Regione, dire – da noi c'è questo fenomeno, lo registriamo, lo conserviamo per i posteri –. Si tratta di fare una politica promozionale in questo campo che è una cosa che va ben al di là di un semplice Centre d'Études, evidentemente »¹⁸¹.

Il avait probablement raison et ce n'est pas par hasard que six ans plus tard le BREL sera institué. Sa proposition était simplement prématurée. Quant à la critique au point f) de la loi où l'on encourage la normalisation de la langue et de la graphie, Riccarand essaie d'atténuer l'affirmation en précisant qu'il ne veut rien imposer mais, bien plus simplement, favoriser le processus de normalisation. Il conclut, *in cauda venenum*, en reprochant à l'UV de S'OPPOSER À LA FORMATION D'UNE KOINÈ FRANCOPIROVENÇAILE parce qu'elle soutient sur les pages de son journal, *le Peuple Valdôtain*, : « [...] que la langue unifiante¹⁸² qui résume les patois est le français ». La troisième grande critique qu'on adressait au projet est que, dans le passé, le francoprovençal a été utilisé, par l'état libéral et par le fascisme, pour l'opposer au français. Ainsi, il faut toujours être alerte et veiller à ce que certaines opérations douteuses de politique linguistique ne soient reproposées. Pour toute réponse, Riccarand résume les méfaits, voire l'impérialisme du français à l'égard des langues minoritaires de l'Hexagone (occitan, breton, alsacien, etc.), il déplore les mouvements liés à la francophonie qu'il définit l'instrument du néo-colonialisme et il précise que le fascisme a équitablement persécuté le français et le patois. Ce qui était un peu à côté du pot et qui n'a certainement pas rassuré les unionistes sur ses intentions réelles !

2. Les réponses

René FAVAL prend la parole pour l'UV, en langue française, ce qui est un premier signal politique. Son intervention ne répond pas à tout ce que RICCARAND a affirmé, mais elle met très bien l'accent sur certaines incohérences du rapporteur. En premier lieu, le français est ou il l'a été, certainement, langue de colonisation en Afrique ou dans le monde, mais pas en Vallée d'Aoste où ce rôle a été plutôt assuré par l'italien. En plus, le patois a quand même plus d'affinités avec le français qu'avec l'italien étant, comme le français, un parler gallo-roman. Prend ensuite la parole le conseiller COUT du PCI, force d'opposition. Il évoque l'attitude jacobine de la France vers ses minorités linguistiques et dit que l'attitude normalisatrice est propre aux états nations, donc il ne faut pas trop s'étonner de la politique italienne après l'Unité. Il ne conçoit pas le francoprovençal comme troisième langue en Vallée d'Aoste, cependant il voit dans le projet de loi de Riccarand une mise en valeur souhaitable des composantes linguistiques variées de la Vallée d'Aoste. Pour ce qui est de l'homologation du patois, il conseille de laisser faire la nature :

« Poi, in seguito, prevarrà un dialetto su un altro oppure ci sarà, diciamo, una reciproca integrazione fra le diverse parlate fino a giungere ad una unica parlata francoprovenzale »¹⁸³.

L'intervention suivante, celle du conseiller de l'UV Ugo VOYAT, est en patois, langue fort peu utilisée dans les travaux du Conseil. On peut dire que Voyat est le second à le faire. Le premier à le faire a été le conseiller Aimé Maquignaz, en novembre 1979, pour répondre polémiqument à Bruno Salvadori. L'impact, provoque une grande émotion. Quant aux arguments, Voyat reprend ceux énoncés par Favat et, à titre personnel, il souhaite que le francoprovençal soit enseigné dans les écoles. Il est contraire à la loi proposée, parce qu'un Centre pour le francoprovençal existe déjà et qu'il faut simplement le perfectionner. Les interventions des représentants du parti socio-démocratique (PSDI), Pietro MINUZZO, et du Parti socialiste italien (PSI), Giuseppe NEBBIA, forces politiques se reconnaissant dans la majorité, n'entrent pas vraiment dans le mérite de la question et se bornent à souhaiter que le Centre existant soit mieux valorisé en vue de conserver un patrimoine local important. Ferruccio LUSTRISSY des Démocrates Populaires (DP) prend la parole en patois pour dire qu'il ne voit pas la nécessité d'une loi : qui veut parler patois, qu'il le parle librement, sans que la politique s'en mêle... Un Centre existe déjà et c'est à l'Administration régionale d'en développer le potentiel. L'Assesseur Maria Ida VIGLINO (UV) concorde avec ce qui a été dit par ses partenaires de parti et qualifie la structuration du Centre proposée par la loi, un « carrozzone all'italiana ». Dans sa réplique finale, partiellement en francoprovençal, Riccarand réaffirme ses idées et souligne le fait que les institutions publiques on fait bien peu de choses pour le francoprovençal. Ce qui était objectivement vrai. Les conclusions sont tirées par le Président du gouvernement Mario ANDRIONE qui, avec son intelligence, sa culture et sa verve, cite Ferdinand de Saussure, Rabelais et le Littré, et rappelle que les langues sont continuellement en évolution et qu'il est normal que l'infinité de dialectes qui existent au monde se reconnaissent qui dans une langue littéraire qui dans une autre. Il définit la tentative de créer une koinè pour le patois « une tentative généreuse, mais utopique ». D'autant plus, que le patois valdôtain n'est qu'une sorte de vieux français, donc, la koinè existe déjà...

Le projet de loi sera repoussé à grande majorité et on n'en parlera pratiquement plus.

LA RÉACTION DU CTV

Peu avant la discussion du projet de loi, le CTV a écrit une lettre à tous les membres du Conseil de la Vallée. Il reproche d'abord à Riccarand d'être francophobe et de proposer une de ces « structures typiquement italiennes qui ne fonctionnent jamais, pèsent sur les contribuables et ne servent qu'à donner quelques bonnes places à des privilégiés sans scrupules »¹⁸⁴. Le CTV formule ses remarques :

« Un CENTRE D'ÉTUDES FRANCOPROVENÇALES existe déjà et son activité est notoire. Il compte à son actif des travaux remarquables qui couvrent les domaines de la bio-bibliographie, de la lexicologie, de l'ethnologie, de la pédagogie, de la muséologie, de la syntaxe, de la géographie linguistique... Il favorise la koinè valdôtaine (l'unité psychologique valdôtaine plus profonde dans le respect de la diversité sur le plan de l'expression)¹⁸⁵ par des congrès de patoisants, des travaux théâtraux, des prix littéraires, des concours scolaires... Le rayonnement de ce foyer de culture intramontaine a dépassé depuis belle lurette les frontières de nos montagnes. Des personnalités éminentes de la pensée européenne ont adressé souvent à ses membres des éloges flatteurs »¹⁸⁶.



1978. Saint-Nicolas, fête des patois. Le *Groupe Patois de Thonon*. Parmi les autres : Odile Lalliard, Max Molliet (Président du groupe), Marc Bron et sa mère Danielle

(Photo A. Forno)

LA MORT DE WILLIEN

Willien est mort à 63 ans, par une belle et froide matinée ensoleillée de février 1979, les skis aux pieds, sur la piste de fond, dans le val Ferret à Courmayeur, qu'il avait élu comme son lieu du cœur (et de l'âme) et qui l'avait adopté. Courmayeur était la commune de sa femme chérie. Sa mort a été rapide, soudaine et inattendue. L'INFATIGABLE S'EST ARRÊTÉ, est le titre d'une des nombreuses nécrologies parues

dans la presse locale. Rien n'avait laissé pressentir sa fin. Rien n'avait été préparé en vue de sa succession. Quand la mort l'a surpris, Willien venait de terminer les Journées d'information à Saint-Nicolas et il était dans le plein de l'organisation de la fête imminente du Concours. La nouvelle se répand rapidement. Le Centre est en plein désarroi. Il est né avec Willien et s'est développé autour de lui. Tous les membres sont aussi ses amis. Comment ne pas être ami de René ? Et, comme il arrive souvent dans ces cas, personne ne s'était jamais vraiment occupé du fonctionnement du Centre. Tout était assuré par Willien. La fête du Concours Cerlogne était donc à l'horizon, avec tous ses détails administratifs et d'organisation à mettre à point. Un groupe d'amis et d'enseignants, avec l'appui de Louis Martin, le jeune fonctionnaire de l'Assessorat de l'instruction publique, qui s'était déjà occupé de l'organisation des fêtes précédentes, s'est mis au travail et la fête de Valtournenche se déroule normalement. La mort de René Willien laisse un grand vide mais la maison qu'il a construite, jour après jour, avec courage et enthousiasme, est bien bâtie, donc solide. René Willien a eu le bonheur de réaliser une bonne partie de son rêve avant de mourir : il a savouré le succès extraordinaire du CHARABAN ; il a vu croître le CONCOURS CERLOGNE et naître le CENTRE D'ÉTUDES FRANCOPROVENÇALES de Saint-Nicolas ; il a publié, dans la revue « *Noutro Dzen Patoué* » tout ce qui avait déjà été écrit en francoprovençal et qui était publié sur des feuilles éparses, des journaux ou des revues¹⁸⁷ ; il a ouvert le MUSÉE CERLOGNE, hommage au premier poète en patois valdôtain ; il a mis en ordre les archives de Cerlogne à Saint-Nicolas et publié, en deux volumes, toute son œuvre, l'accompagnant d'une biographie détaillée et d'un apparat critique ; il a lancé, avec l'aide des amis scientifiques, le projet de l'ATLAS DES PATOIS VALDÔTAINS (APV). Vingt ans de travail acharné, compétent et passionné, ont créé les conditions pour continuer le combat pour la sauvegarde et la promotion du francoprovençal. Ils ont eu une forte incidence sur la société et contribué à former une sensibilité nouvelle, mais, hélas, n'ont pas pu inverser la tendance vers l'abandon de la langue et son italianisation progressive. Le courant à remonter était trop fort. Il restait donc encore beaucoup de travail à faire pour le Centre. Le problème de la succession de Willien se pose avec urgence et trouve le Centre non-préparé. En plus, le moment historique est bien particulier, avec la proposition de loi de Riccarand, présentée en janvier. Avec les dernières évolutions de la perception du patois, le débat est devenu très animé : le problème de l'écriture du patois, de son rôle, de sa nature même, rendent tout plus difficile et délicat. Les partis et même la population se questionnent : s'agit-il d'une langue ou d'un dialecte ? Arpitan ou patois ? Est-ce une langue sœur, complémentaire du français, ou une langue à part entière, humiliée par les privilèges qui ont nanti l'italien et le français ? Faut-il parler d'un groupe ethnique particulier ou de patrimoine à la disposition de tous les habitants de la Vallée ? Quelle graphie faut-il utiliser : celle de Cerlogne ou une graphie phonétique ? Autour du francoprovençal, deux conceptions, deux projets

politiques en contraste se confrontent sans répit : celui de la gauche et celui des autonomistes. Les deux tendances politiques sont en ce moment opposées même au Conseil de la Vallée où le PCI est à l'opposition. En 1979, la majorité qui compose le gouvernement régional est formée d'Autonomistes et de Démocrates Chrétiens. Dans ce cadre, le choix du successeur de Willien ne pouvait pas être laissé au hasard par l'UV et, encore moins, être anodin. Le problème, devenu politique, a été examiné par des organes politiques. C'est donc le Comité Exécutif de l'UV, qui a indiqué pour la succession de René Willien celui qui était à l'époque le président de la Commission Culture de l'UV, c'est à dire l'auteur de cette étude, Alexis BÉTEMPS, qui avait été aussi l'un des contestataires de 1972. L'Assesseur VIGLINO a communiqué ensuite la décision qu'elle avait contribué à prendre, et les membres du Centre d'Études, malgré les perplexités bien compréhensibles, ont accepté. C'est ainsi qu'a commencé une nouvelle étape de la vie du Centre et que son activité poursuit dans les ornières tracées par Willien, en harmonie avec les statuts de l'association.

LE TEMPS DE LA CRISE ET DU REFLUX

Participation, engagement, sens du social, égalitarisme entrent en crise vers la moitié des années septante. Le déclin des Centres Culturels commence alors. Leur expérience peut être considérée comme conclue au début des années 80. Claudio GRESSANI, l'un des principaux protagonistes de cette histoire, sinon "le" protagoniste, écrira en 2004, en rompant un silence qui a duré plus de vingt ans :

« Il fenomeno Centres si è attenuato all'affacciarsi degli anni Ottanta, [...] forse per stanchezza, forse perché alla fine ci ritrovavamo in pochi, [...] perché soffrivano venti nuovi di "riflusso" nel privato, [...] perché i movimenti spontanei che reggono sulla disponibilità individuale volontaria hanno una vita mutevole [...] perché ciascuno di noi doveva seguire la sua strada nella vita e nel lavoro [...] perché i semi devono sparire nella terra per dare frutto [...] »¹⁸⁸.

Et les fruits seront la réévaluation de la paysannerie et des banlieues, des écoles décentralisées, des Communautés de Montagne, une attention accrue pour le territoire avec des plans d'aménagement plus respectueux, la loi sur le financement des associations culturelles valdôtaines, le réseau des bibliothèques, institué par une loi en 1976, etc. Bien entendu, tous les mérites de ces réalisations ne sont pas attribuables aux Centres. L'Administration régionale a mis beaucoup du sien, ainsi que les institutions culturelles traditionnelles. Pour arriver au fruit, il faut la graine, qui est à l'origine de la vie, mais il faut aussi l'arbre, l'engrais, l'abeille et la pluie... Grâce à l'engagement de quelques femmes (et hommes) politiques d'envergure, le Conseil de la Vallée réglemente les matières, mais la graine provient surtout des Centres culturels. Et c'est aux bibliothèques communales, fraîchement

ouvertes (1976), que seront légués, dans les années quatre-vingt, leurs avoirs, leurs archives et, de quelque manière, l'héritage moral. Malheureusement, la passion et l'enthousiasme ne sont pas un bien transmissible... Les solutions prônées par les Centres ne se sont pas révélées toutes de grandes réussites : quelques-unes n'ont pas été à la hauteur des intentions, d'autres ont mal tourné et dégénéré. Cela dit, il serait difficile, aujourd'hui, d'imaginer la Vallée d'Aoste sans les institutions jaillies de ce bouillon de culture qu'ont été les Centres culturels. Leur héritage s'est progressivement dispersé et leur souvenir est toujours plus flou. C'est un vrai miracle qu'ils n'aient pas été complètement oubliés. Les protagonistes de ce phénomène, à la différence des Arpitans, n'ont pas fait surface dans la politique, à de rares exceptions près. Certainement plus difficiles à gérer que les Arpitans, ils n'ont pas trouvé une force politique, autonomiste et de gauche à la fois, prête à les accepter. Ils ont quand même trouvé leur place dans la société et ils se sont distingués souvent dans l'activité choisie. Ce qui n'est pas plus mal.

LE RETOUR AU PRIVÉ

La crise des Centres culturels était inscrite dans les temps, donc elle était inévitable : des temps en évolution rapide, courant vers l'individuel, le privé, loin du social, du communautaire surtout. C'était la réaction après mai 68 et il n'y avait plus d'espace pour ce genre de Centres. Avec les années quatre-vingts, s'amorce le "riflusso", avec la naissance de l'individualisme des privés et l'ingérence disproportionnée des institutions publiques dans la vie sociale : ce qui peut paraître contradictoire, mais qui ne l'est pas. La nature ne tolère pas le vide.

D'autres faits contingents ont aussi accéléré le processus de dissolution. Paradoxalement, les Centres Culturels sont entrés en crise avec l'institution du RÉSEAU BIBLIOTHÉCAIRE RÉGIONAL (1976) qu'ils avaient pourtant maintes fois réclamé et qui, avec ses commissions de gestion et les financements publics, a pu aisément organiser des manifestations culturelles au niveau communal avec une professionnalité inconnue dans les Centres. Les Centres se trouvaient ainsi privés de la partie la plus visible et gratifiante de leur activité, le podium de leur visibilité. Leur décadence est due aussi au fait qu'ils n'étaient pas structurés et qu'ils reposaient souvent sur une ou deux personnes. Celles-ci, la trentaine franchie (âge fatidique !) ont consacré leur énergie à d'autres projets (famille, travail, affaires, politique). Avec les Centres, c'était un symbole qui s'en allait, un trait qui avait caractérisé une période donnée, bien courte entre autre. D'autres symboles des années septante sont rentrés dans les rangs : les luttes syndicales, la poussée idéale en politique (mais aussi l'extrémisme), le plaisir de partager et de se confronter, le plaisir d'être ensemble, dirais-je...

C'est dans ce nouveau contexte que le Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas, désormais intitulé à la mémoire de Willien, continue son activité.

NOTES

¹ Cité par Alexis Bétemps dans *Les inédits de Cerlogne*, in : « Jean-Baptiste Cerlogne, écrits inédits », par les soins de Tullio Omezzoli, le Château, Aoste, 2011.

² À côté de la France, au milieu des montagnes, nous avons toujours parlé, nous parlerons français.

³ Duc Joseph-Auguste, *Histoire de l'Église d'Aoste*, Imprimerie de l'œuvre de saint Augustin, Saint-Maurice (Valais), 1915.

⁴ Duc-Teppex Joséphine, *Notre cher et antique patois*, in : « Le Mont-Blanc », 29 novembre 1901.

⁵ Favre Joseph-Siméon, *Essai sur l'ethnographie du Pays d'Aoste*, in : « Le Valdôtain », 25 feuillets entre 1889 et 1990.

⁶ Frutaz François-Gabriel, *Les origines de la langue française en Vallée d'Aoste*, Imp. Marguerettaz. Aoste, 1913.

⁷ « Et quelquefois, du sous-sol de son dialecte, il sait encore extraire des hommes pour lesquels le langage du passé devient langage d'avenir ». Chanoux Émile, *L'Esprit de Victoire*, in : « Écrits », Institut Historique de la Résistance en Vallée d'Aoste, Aoste, 1994.

⁸ Bétemps Alexis, *Émile Chanoux et le problème linguistique valdôtain*, in : « Émile Chanoux et le débat sur le fédéralisme », actes du colloque international, Aoste, 1995, Presses d'Europe, Nice, 1997.

⁹ Duc Constantin, *Notre patois*, in : « Le Flambeau », n° 1, 1949.

¹⁰ Durand Maxime, *L'utilité du patois*, in : « Le Flambeau », nos 1-2, 1960.

¹¹ Bréan Joseph, *Patois, image de l'âme valdôtaine*, in : « Noutro Dzen Patoué », n° 6, ITLA, Aoste, 1970.

¹² Riccarand Elio, Omezzoli Tullio, *Sur l'émigration valdôtaine*, Musumeci Éditeur, Aoste, 1975

¹³ Cuaz Bonis Gianna, Momigliano Levi Paolo, *Giornali in Valle d'Aosta 1841-1948*, Istituto Storico della Resistenza in Valle d'Aosta, Le Château Edizioni, Aoste, 1998.

¹⁴ Désandré Andrea, *Sotto il segno del leone*, Musumeci Editore, Quart (Valle d'Aosta), 2015.

¹⁵ Seuls les maçons émigraient pendant la bonne saison et rentraient en hiver.

¹⁶ Janin Bernard, *Le Val d'Aoste, Tradition et renouveau*, Quatrième édition, Musumeci Éditeur, Quart (Vallée d'Aoste), 1991.

¹⁷ « Après l'arrivée du fascisme, la main-d'œuvre valdôtaine est, en outre, très souvent nettement discriminée tandis que est ouvertement favorisée l'embauche de personnel immigré, soit dans les grandes usines (comme l'Ansaldo-Cogne qui a été dès le début l'un des instruments principaux de la pénétration fasciste en Vallée d'Aoste) que dans l'emploi public », Riccarand Elio et Omezzoli Tullio, *Sur l'émigration valdôtaine*, Musumeci Éditeur, Aoste, 1975.

¹⁸ Cerutti Augusta Vittoria, *Le pays de la Doire et son peuple*, Musumeci Éditeur, Quart (Vallée d'Aoste), 1995.

¹⁹ Schüle Rose-Claire, *Les débuts du Concours Cerlogne*, in : « Nouvelles du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 68, 2013.

²⁰ Lettre de Blanc à Willien du 7 juin 1955. Archives du Centre d'Études francoprovençales René Willien de Saint-Nicolas (CEF).

²¹ Willien René, *Premier centenaire de la naissance de notre littérature patoise*, in : « Bulletin n° 33 de la Société Académique Saint-Anselme », Aoste, 1956. Une copie de la bande enregistrée est conservée au BREL.

²² Willien René, *Il y a dix ans...*, in : « Noutro Dzen Patoué », n° 3, 1965.

²³ Durand Maxime, *Grande Séance du premier centenaire de l'Académie*, in : « Bulletin n° 33 de la Société académique Saint-Anselme », Aoste, 1956.

²⁴ Lettre de Willien à Schüle du 10 août 1955, Archives du CEF.

²⁵ Il lui avait acheté des livres rares.

²⁶ Durand Maxime, *Grande Séance du premier centenaire de l'Académie*, in : « Bulletin n° 33 de la Société académique Saint-Anselme », Aoste, 1956.

²⁷ Willien René, *Premier centenaire de la naissance de notre littérature patoise*, in : « Bulletin n° 33 de la Société académique Saint-Anselme », Aoste, 1956.

²⁸ Schüle Rose-Claire, *Atlas des patois valdôtains (APV) : historique du projet*, in : « Nouvelles du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 26, 1992.

²⁹ Lettre de Willien à Schüle du 14 janvier 1956.

³⁰ Paru en trois livraisons sur *Lo Partisan* : le 13 et 22 mars, le 19 avril 1946.

³¹ *Lo Partisan* du 13 mars 1946. Brocherel publie aussi sur : « Augusta Prætorica », n° 2, 1950 un petit essai : *Le patois valdôtain* qui sera reproposé par Willien sur le n° 2 de *Noutro Dzen Patoué*, 1964.

³² Willien René, *Théâtre populaire valdôtain en patois*, Tome 1, Imprimerie Valdôtaine, 1956.

³³ Lettre de Willien à Schüle du 14 janvier 1956.

³⁴ Cerlogne Jean-Baptiste, *Le patois valdôtain*, in : « Noutro dzen patoué », n° 7, ITLA, Aoste, 1974. Pour ce qui est de l'évolution de la graphie chez Cerlogne voir aussi Bétemps Alexis, *Les inédits de Cerlogne*, in *Jean-Baptiste Cerlogne. Écrits inédits*, Le Château, Aoste, 2011.

³⁵ Lettre de Willien à Schüle du 21 juin 1957.

³⁶ Willien René, *Théâtre populaire valdôtain en patois, "Lo Charaban"*, Imprimerie Valdôtaine, Aoste, 1958.

³⁷ Lettre de Schüle à Willien du 25 mai 1958.

³⁸ Lettre de Schüle à Willien du 25 mai 1958. Cette innovation de Willien, l'utilisation du graphème "s" rien que pour la fricative alvéolaire sourde et du "z" pour la sonore, pleinement en ligne avec la phonétique, sera acceptée par le Centre d'Études francoprovençales après une cinquantaine d'années, quand la transformation du code graphique, de mixte à phonétique, sera pratiquement achevée.

³⁹ Chenal Aimé, *Notre programme*, in : « Le Flambeau », nos 1-2, 1960.

⁴⁰ Proment Émile, *Langage et régionalisme au congrès des patoisants*, in : « Le Peuple Valdôtain », n° 17 du 31-10-1961.

⁴¹ Lettre de Blanc à Willien du 4 février 1957.

⁴² Lettre de Blanc à Willien du 4 février 1957.

⁴³ Lettre de Blanc à Willien du 4 février 1957.

⁴⁴ Lettre de Blanc à Willien du 4 avril 1957.

⁴⁵ Lettre de Willien à Blanc du 10 avril 1957.

⁴⁶ Lettre de Willien à Schüle du 21 juin 1957. Les bandes de cette journée d'enregistrement seront versées dans les archives du BREL, dans les années nonante, grâce à la médiation de Mme Schüle.

⁴⁷ Lettre de Schüle à Willien du 13 août 1957.

⁴⁸ Willien René, *Théâtre valdôtain en patois*, Imprimerie Marguerettaz, Aoste, 1958.

⁴⁹ Willien René, *Théâtre valdôtain en patois*, Imprimerie Marguerettaz, Aoste, 1958.

⁵⁰ Le discours est publié sur le n° 3 de *Noutro Dzen Patoué* de 1965.

⁵¹ Naert Pierre, *2^e Congrès de l'A.I.D.L.C.M. à Issime - Val d'Aoste*, in : « Noutro Dzen Patoué », n° 6, ITLA, Aoste, 1970.

⁵² À vrai dire, un an avant, en 1962, Alexandre Alliod de Châtillon, en mourant, avait légué 25 000 liras pour récompenser un élève des écoles élémentaires pour un écrit rédigé en patois, poésie ou prose. Ce Concours sera organisé pendant deux ans par le directeur didactique, Orphée Zanolli.

⁵³ Chenal Aimé, *Troisième Concours de patois Abbé J.-B. Cerlogne*, in : « Le Flambeau », n° 2, 1965.

⁵⁴ Enseigner aux chats à grimper.

⁵⁵ Chenal Aimé, *Troisième Concours de patois Abbé J.-B. Cerlogne*, in : « Le Flambeau », n° 2, 1965.

⁵⁶ Circulaire annonçant le Concours aux écoles. 24 janvier 1969.

⁵⁷ Circulaire annonçant le Concours aux écoles, 24 novembre 1971.

⁵⁸ Willien René, *La joie de combattre une bataille qui n'est pas encore perdue*, in : « Noutro Dzen Patoué », n° 6, ITLA, Aoste, 1970.

⁵⁹ Circulaire pour la fête du septième Concours Cerlogne, 27 mai 1969.

⁶⁰ Discours de l'Assesseur Ferruccio Lustrissy à la Fête du Concours, 1972.

⁶¹ *Activités dialectales*, in : « Noutro Dzen Patoué », n° 2, 1963.

⁶² Schüle Rose-Claire, *Les débuts du Concours Cerlogne*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 68, 2013.

⁶³ Schüle Rose-Claire, *Choisir les thèmes du Concours*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 68, 2013.

⁶⁴ Schüle Rose-Claire, *Choisir les thèmes du Concours*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 68, 2013.

⁶⁵ Archives du CEFP.

⁶⁶ Associazione di studi e di ricerche francoprovenzali.

⁶⁷ Le *Centre Régional d'Études des Populations Alpines* (CREPA), de Sembrancher, s'est constitué en association en 1990. Son premier but était de poursuivre les recherches historiques et généalogiques commencées dans la Commune de Bagnes et de les étendre dans les vallées d'Entremont et du Trient. Ensuite, de nombreux projets d'essence ethnographique et ethnologique sont venus se greffer à ce programme.

⁶⁸ Willien René *Progetto per un Centre d'Études franco-provençales a Saint-Nicolas*, inédit, 1967, in : « Archives du CEFP ».

⁶⁹ Lettre de Grassi à Willien du 8 février 1964.

⁷⁰ Le Musée du bois ne sera jamais réalisé, mais en 1986, un nouveau siège du Centre, magnifiquement meublé et enrichi de décorations d'artisans du bois de Saint-Nicolas, sera inauguré.

⁷¹ Coudre Marie, *Le 2^{ème} Concours de Patois Abbé J.-B. Cerlogne*, in : « Le Flambeau », n° 3, 1964.

⁷² Motion finale du Cours d'information sur les dialectes, 11-14-octobre 1971, « Archives du CEFP ».

⁷³ Chenal Aimé, *Le 2^e Concours de patois Abbé J.-B. Cerlogne*, in : « Le Flambeau », n° 3, 1964.

⁷⁴ Ils prennent la relève des Martinet, Ronc-Désaymonnet, Pezzia, Binel, Thomasset et d'autres encore de la génération précédente.

⁷⁵ Chenal Aimé, *Le congrès de AIDLCM*, in : « Le Flambeau », n° 1, 1968

⁷⁶ *Des cours de patois pour les universitaires du Collège Européen d'Aoste*, in : « Le Flambeau », n° 4, 1971.

⁷⁷ Keller Hans-Erich, *La Carta dei dialetti italiani et les parlers valdôtains*, in : « Noutro Dzen Patoué », n° 4, 1986.

⁷⁸ Une partie importante de matériaux collectés par l'équipe Keller est conservée au BREL où elle a été déposée par le professeur Geuljans.

⁷⁹ Grassi Corrado, *Atlas des patois valdôtains (APV) : historique du projet*, in : « Nouvelles du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 26, 1992.

⁸⁰ Keller Hans-Erich, *Études linguistiques sur les parlers valdôtains*, A. Francke Ag. Verlag, Berne, 1958

⁸¹ Élève de Terracini, à l'Université de Turin, Corrado Grassi prend la relève de la rédaction de l'*Atlante Linguistico Italiano* (ALI) et conclura les enquêtes. L'idée de l'Atlas remonte au congrès de 1908 de la « Società Italiana per il progresso delle Scienze ». Puis la Grande Guerre interrompit les travaux qui furent repris dans les années 20 par Matteo Bartoli (1873-1946), Giulio Bertoni, Vittorio Bertoldi et Ugo Pellis, ce dernier de la « Società Filologica Friuliana » qui en 1924 se fera promotrice de la recherche. La deuxième guerre mondiale interrompit les recherches, qui reprirent avec Benvenuto Terracini, étant Bartoli et Pellis décédés entre temps. Les enquêtes se conclurent en 1964 et le premier volume de cartes est publié en 1996.

⁸² Lettre de Grassi à Willien du 6 septembre 1963.

⁸³ Lettre de Grassi à Willien du 28 octobre 1963. En 1963, il y a eu en Vallée d'Aoste les élections régionales qui ont vu la victoire de la coalition sortante Union Valdôtaine / Parti Communiste Italien.

⁸⁴ Lettre de Grassi à Willien du 6 septembre 1963.

⁸⁵ Lettre de Grassi à Willien du 26 janvier 1964.

⁸⁶ Lettre de Grassi à Willien du 18 octobre 1964.

⁸⁷ Grassi Corrado, *Atlas des patois valdôtains (APV) : historique du projet*, in : « Nouvelles du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 26, 1992.

⁸⁸ Grassi Corrado, *Atlas des patois valdôtains (APV) : historique du projet*, in : « Nouvelles du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 26, 1992.

⁸⁹ « [...] comme j'ai pu le constater en visitant les écoles maternelles qui ont participé au Concours ! À ce propos nous avons pu vérifier que presque tous les enfants de ces écoles

connaissent seulement plus l'Italien parce que, tout en étant de famille valdôtaine, leurs parents ne leur parlent pas patois » Willien René, Discours à la Fête du Concours de 1972 à Ayas. « Archives du CEFP ».

⁹⁰ Direction Didactique de Nus, Progetto di sperimentazione delle scuole elementari, 1975, Archives Bétemps.

⁹¹ Deval Ferruccio, *Table-ronde : « L'enfant et le droit à l'éducation bilingue*, Torino, 16-18 avril 1979.

⁹² Willien René, *Les journées francoprovençales d'Aoste (22-23 avril 1972)*, « Archives du CEFP ».

⁹³ Proment Emile, in : « Le peuple valdôtain », n° 7 du 31-10-1961.

⁹⁴ Dans la préface à son livre, *Proverbes et dictons valdôtains*, Joseph Cassano raconte d'une « modeste inscription indiquant jadis au voyageur la route à suivre », en Valdigne, qui a été gribouillée par « un passant très éclairé, très évolué, très sûr de ses droits sur la propriété d'autrui », avec la phrase suivante : « *Abaso la lingua francese, siamo initaglia, perdio.* » Cassano commente. « Le geste vulgaire de cet inconnu nous exprime à merveille, par une tangible synthèse, la présomptueuse inconscience avec laquelle tant de braves gens, qui auraient bien pu rester toujours à la plaine, se sont donné la tâche, depuis longtemps, de protéger, de civiliser, de racheter – disent-ils – nos montagnes ». Cassano Joseph, *Proverbes et dictons valdôtains*, Casanova et Cie, Turin, 1914

⁹⁵ Les frontières entre les associations culturelles et les mouvements politiques sont, dans les années 60 très floues. C'est le cas du COEA occitan (Comité d'études et d'action) né dans les années 1964-65 autour de Robert Laffont, auteur de *La révolution régionaliste* (Gallimard, 1967) où la réflexion scientifique s'accompagne d'un engagement social et politique marqué.

⁹⁶ Dans mes archives, j'ai quand-même deux listes légèrement différentes qui énumèrent une trentaine de Centres, souvent avec le nom et le lieu de résidence du référant.

⁹⁷ *Laripionpion*, Assessorat de l'éducation et de la culture, 2009.

⁹⁸ *Défense des dialectes*, in : « Le Travail », du 10-11-1972. Le Travail était l'organe du Parti Communiste en Vallée d'Aoste

⁹⁹ Réflexions et ébauche de programme pour un stage du patois renouvelé, « Archives du CEFP ».

¹⁰⁰ Lettre de Willien sans date, mais certainement envoyée quelques jours après le stage. « Archives CEFP ».

¹⁰¹ Lettre de Willien sans date, mais certainement envoyée quelques jours après le stage. « Archives CEFP ».

¹⁰² Lettre de Willien sans date, mais certainement envoyée quelques jours après le stage. « Archives CEFP ».

¹⁰³ Il s'agit, bien entendu de C. Grassi, E. et R.-C. Schüle, G. Tuailon.

¹⁰⁴ Lettre du 21 octobre 1972. « Archives du CEFP ».

¹⁰⁵ « Archives du CEFP ».

¹⁰⁶ « Archives du CEFP ».

¹⁰⁷ Curieusement, ce ne sont pas exactement les mêmes qu'a signalés Willien.

¹⁰⁸ Philippot Lidia, *Biographie non officielle*, Auteurs Divers, *Colligere atque tradere. Études de ethnographie alpine et de dialectologie francoprovençale*. In : « Mélanges offerts à Alexis Bétemps », Région Autonome de la Vallée d'Aoste, Aoste, 2003.

¹⁰⁹ Schüle Rose-Claire, *Saint-Nicolas et l'Arlésienne*, Auteurs Divers, *Colligere atque tradere. Études de ethnographie alpine et de dialectologie francoprovençale*. In : « Mélanges offerts à Alexis Bétemps », Région Autonome de la Vallée d'Aoste, Aoste, 2003.

¹¹⁰ Tuailon Gaston, *La publication du livre Le francoprovençal*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 56, 2007.

¹¹¹ Bétemps Alexis, *Avec la discrétion...*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 66, 2012.

¹¹² Telmon Tullio, *Quand la contestation déboula au Concours Cerlogne*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 68, 2013.

¹¹³ Il s'agit d'un groupe de jeunes Valdôtains réunis au Grand-Saint-Bernard.

¹¹⁴ Veggezzi-Ruscalla Giovenale, *Diritto e necessità di abrogare il francese come lingua ufficiale di alcune Valli della Provincia di Torino*, Bocca, Torino, 1861.

¹¹⁵ Bétemps Alexis, *Il y a un siècle, le bilinguisme dans l'école valdôtaine*, in : « Le Flambeau », 1982.

¹¹⁶ Harriet J., *Sur le patois et son processus pour devenir une langue de culture populaire : la langue valdôtaine*, in : « Ehtudio su la kuestion harpitanha », Musumeci, Aoste, 1975.

¹¹⁷ Harrieta Joze, *La lingua arpitana*, Romano Canavese, 1976.

¹¹⁸ Nava Léon, *Politica e cultura*, in : « Ehtudio su la kuestion harpitanha », Musumeci, Aoste, 1975

¹¹⁹ Henriot reviendra sur ce thème l'année suivante avec une petite brochure où il traite de la toponymie arpitane : Harrieta Joze, *Il substrato garalditano*, Aoste, 1977

¹²⁰ La vitalité d'une langue est le témoignage de la vitalité d'un peuple.

¹²¹ Le patois est une belle langue et il faut la parler. Valdôtain, ne parle pas italien : si nous avons des avantages, cela est grâce à notre langue.

¹²² Quand t'as du chagrin, quand t'as le cœur joyeux, parle toujours patois.

¹²³ Nos ancêtres ont parlé patois et nous continuons ainsi : aimons toujours la terre qui nous a vus naître.

¹²⁴ Respectons et travaillons nos terrains, conservons les valeurs et la langue des vieux.

¹²⁵ N'ayons jamais honte de parler notre patois.

¹²⁶ N'estropions pas notre patois, entraïdons-nous les uns les autres pour nous corriger quand nous nous trompons.

¹²⁷ Jeunes époux, parlez toujours patois à vos enfants.

¹²⁸ Nous faisons partie de cette bande pour rire et pour chanter, nous sommes la clique juste qui tient pour le patois (V. Piccone).

¹²⁹ Fillettes de notre temps, ne parlez pas italien, chantez comme moi en français et en patois (V. Piccone).

¹³⁰ Que dirais-tu si un jour les Valtoineins devaient s'adresser à ceux de Cogne en italien et qu'on entende dans nos alpages nos petits bergers chanter des chansons napolitaines ? (V. Piccone).

¹³¹ Conservons les traditions dans notre maison, ne perdons pas le patois, jamais, jamais ! (V. Piccone).

¹³² Non, non ! Nous ne voulons pas qu'une langue étrangère remplace, en plein jour, celle

que nous parlons. Plutôt, la Doire coulerait vers Courmayeur et nous aimerions mieux guigner comme des muets (J-B Cerlogne).

¹³³ Et quand nous ne parlerons plus patois, nous ferons aussi l'enterrement du français (Thomasset).

¹³⁴ Si tu es un bon Valdôtain, parle patois.

¹³⁵ Tu ne dois pas avoir honte de parler la langue de ta mère et de ta grand-mère.

¹³⁶ La phrase est un curieux mélange de *töitschu*, *titsch e hochdeutsch*. En plus, le mot *werden*, qui en allemand signifie devenir, existe dans la variété walser d'Issime avec le sens de naître. Avec la nouvelle graphie adoptée en 1988, on aurait écrit en *titsch* : *Greschèney òn Eische me werden geng ériò sproach erhoalte*. Et en *töitschu* : *Greschunej un Eische me well-jen génh pheén ouf ürriu réd*. La traduction serait: Gressoney et Issime veulent maintenir leur langue pour toujours. (Explications fournies par Irene Alby d'Issime et par le Walser Kulturzentrum)

¹³⁷ Willien René, allocution aux journées d'information de 1974, « Archives du CEFP ».

¹³⁸ « Imaginez-vous que même les écoles de Calianetto, patrie de Gianduja, ont participé à notre Concours ! » Willien René, Discours à la fête du patois de La Thuile en 1973. « Archives du CEFP ».

¹³⁹ « Je n'ai pas voulu réunir le jury pour juger le travail des instituteurs et des élèves, parce que je suis convaincu que cela ne sert à rien. Ce n'est pas à nous de juger ceux qui en savent plus que nous ! Sauf que pour la graphie et l'ethnographie car les professionnels comme les professeurs du Centre en savent vraiment plus que nous ». René Willien, discours aux enseignants aux Journées d'information 1974, « Archives du CEFP ».

¹⁴⁰ « Je vous dis cela parce que, l'année dernière, à la fête de Champoluc, j'ai entendu qu'entre vous vous parliez plutôt en italien qu'en patois ».

¹⁴¹ Studenti dell'anno propedeutico, *Ricerca del gruppo di italiano sulle tradizioni, la lingua e la scuola in Valle d'Aosta*, Pubblicazioni del GRS di Aosta, s.d.

¹⁴² Willien René, Allocution à la Fête de Gressoney en 1977. « Archives du CEFP ».

¹⁴³ Studenti dell'anno propedeutico, *Ricerca del gruppo di italiano sulle tradizioni*, la lingua e la scuola in Valle d'Aosta, Pubblicazioni del GRS di Aosta, s.d.

¹⁴⁴ Tuaille Gaston, *Pourquoi un atlas régional ?*, in : « L'Atlas des patois valdôtains. État des travaux 1978 », Musumeci Editeur, Aoste, 1978.

¹⁴⁵ Riccarand Elio, *Francese, italiano e francoprovenzale in Valle d'Aosta*, Relazione presentata all'assemblea della CGIL-Scuola del 11-02-1977. La même source citée aussi dans la *Relazione* à son projet de loi sur l'institution du *Centro de promoxon de lo francoprovensal* (mai 1979).

¹⁴⁶ Tuaille Gaston, *Pourquoi un atlas régional ?*, in : « L'Atlas des patois valdôtains. État des travaux 1978 », Musumeci Editeur, Aoste, 1978.

¹⁴⁷ Tuaille Gaston, *Pourquoi un atlas régional ?*, in : « L'Atlas des patois valdôtains. État des travaux 1978 », Musumeci Editeur, Aoste, 1978.

¹⁴⁸ Gaston Tuaille, dans ses conclusions aux Prolégomènes, quand l'enquête sur le terrain est pratiquement achevée dans les 16 communes choisies, en parle encore avec passion.

¹⁴⁹ Collectif, *Atlas des Patois Valdôtains. État des travaux*, Musumeci Editeur, Aoste, 1978.

¹⁵⁰ Telmon Tullio, Atlas des Patois Valdôtains (APV) : historique du projet, in : « Nouvelles du Centre d'Études francoprovençales René Willien de Saint-Nicolas », n° 26, 1992.

¹⁵¹ Favre Saverio, Perron Marco, *L'Atlas des Patois* in : « L'Atlas Linguarum Europæ », Musumeci Editeur, Lamérique (Quart), 1991.

¹⁵² « Nous n'avons jamais proposé de faire du patois une langue écrite dans tous les sens de la parole. [...] Nous n'avons jamais proposé cela parce que nous avons toujours marché les pieds sur terre sans jamais vouloir prétendre de voler avec les ailes d'Icare » Willien René, allocution aux enseignants des Journées d'information de 1975, « Archives du CEFP ».

¹⁵³ Vicari Angelo, *A Cogne una festa di casa nostra*, in : « La Gazzetta del Popolo » du 25 mai 1975.

¹⁵⁴ En réalité, le projet est plus complexe. Il prévoit aussi l'expérimentation d'un enseignement plus poussé des mathématiques. Cette deuxième partie sera extrapolée et approuvée par l'Administration régionale. Direction Didactique de Nus, *Progetto di sperimentazione delle scuole elementari*, 1975, Archives Bétemps.

¹⁵⁵ Grassi Corrado, *Nota per la signorina ida Viglino sul progetto di sperimentazione per la scuola elementare*, Torino, 27 novembre 1975. Archives Bétemps.

¹⁵⁶ Grassi Corrado, *Nota per la signorina ida Viglino sul progetto di sperimentazione per la scuola elementare*, Torino, 27 novembre 1975. Archives Bétemps.

¹⁵⁷ Schüle Ernest, *Le patois à l'école*, Crans (Valais), le 25 novembre 1975. Archives Bétemps.

¹⁵⁸ Deval Ferruccio, Intervention à la table-ronde *L'enfant et le droit à l'éducation bilingue*, Turin, 16-18 avril 1979, Archives Bétemps.

¹⁵⁹ Il s'agit de livrets, parfois imprimés, sans le moindre projet graphique, parfois simplement polycopiés.

¹⁶⁰ CMIEB, *Besoini linguistici et sistemi d'insegnamento*, ITLA, Aoste, 1975.

¹⁶¹ CMIEB, *Besoini linguistici et sistemi d'insegnamento*, ITLA, Aoste, 1975.

¹⁶² Institut Universitaire d'Études Européennes de Turin, *Introduction à l'étude franco-provençale (récapitulation, mise à jour, problématiques)*, 1975.

¹⁶³ Grosjacques Pierre, *Une vie, une pensée*, par P. Aymonod et A. Bétemps, Imprimerie Duc, Saint-Christophe, (Vallée d'Aoste), 2009.

¹⁶⁴ GRS, *I partiti politici e la questione linguistica valdostana*, Cahier n° 6, Aosta, 1974.

¹⁶⁵ GRS, *I partiti politici e la questione linguistica valdostana*, Cahier n° 6, Aosta, 1974.

¹⁶⁶ Il s'agit de l'Union Valdôtaine Progressiste (UVP), résultat d'une scission de l'UV à l'occasion des élections pour le parlement italien en 1972.

¹⁶⁷ PCI. Comitato Regionale Valdostano, *Per una politica linguistica in Valle d'Aosta*, Marzo 1978.

¹⁶⁸ Bozza redatta dalla commissione Problemi linguistici della CGIL-scuola in preparazione di una assemblea degli iscritti, 1977.

¹⁶⁹ PCI. Comitato Regionale Valdostano, *Per una politica linguistica in Valle d'Aosta*, Marzo 1978.

¹⁷⁰ PCI. Comitato Regionale Valdostano, *Per una politica linguistica in Valle d'Aosta*, Marzo 1978.

¹⁷¹ Grassi Corrado, *Il francese nel repertorio linguistico valdostano. Linee programmatiche di intervento didattico*, Relazione per la commissione di studio per la sperimentazione nella scuola secondaria superiore. Aosta, 1977, Archives Bétemps.

¹⁷² *Document final*, Stage de langue française. Saint-Pierre, 4-12 mars 1974, Archives Bétemps.

¹⁷³ CPEF, *Sept ans d'activités*, Région Autonome de la Vallée d'Aoste, Musumeci Éditeur, Quart (Aoste), 1983.

¹⁷⁴ Cité par Riccarand Elio, *Conflitti etnici e lotta di classe*, Commissione Culturale del PCI, 2 febbraio 1975. Archives Bétemps.

¹⁷⁵ Riccarand Elio, *Francese, italiano e francoprovenzale in Valle d'Aosta*, Relazione presentata all'assemblea CGIL-Scuola del 11-02-1977.

¹⁷⁶ Riccarand Elio, *Francese, italiano e francoprovenzale in Valle d'Aosta*, Relazione presentata all'assemblea CGIL-Scuola del 11-02-1977.

¹⁷⁷ *Il Consiglio parla patois* in : « La Gazzetta del Popolo » du 29-11-1978.

¹⁷⁸ Ainsi l'on définissait couramment les gens venus d'ailleurs, principalement d'Italie, pour s'établir en Vallée d'Aoste.

¹⁷⁹ Relazione alla proposta di legge n. 41 del 15 maggio 1979.

¹⁸⁰ Littéralement roulotte, voiture foraine. Se dit d'une institution publique, d'utilité douteuse, créée pour satisfaire aux nécessités, économiques ou de prestige, des acolytes. C'est l'Assesseur Viglino qui a introduit ce mot dans le débat.

¹⁸¹ Transcription des interventions dans le débat au Conseil de la Vallée sur le projet de loi n° 290 du 15 mai 1979.

¹⁸² Ce néologisme, souvent employé dans les années 70/80, indique dans le français quelque chose de plus que la "langue toit", dont parleront certains linguistes dans les années 90. Pratiquement, l'UV soutenait l'inutilité d'inventer une koinè du francoprovençal, puisqu'elle existe déjà et c'est le français. Ainsi, le problème n'est pas l'uniformisation du patois, mais la sauvegarde de ses diversités, perçues comme un patrimoine culturel unique et inaliénable.

¹⁸³ Transcription des interventions dans le débat au Conseil de la Vallée sur le projet de loi n° 290 du 15 mai 1979.

¹⁸⁴ Lettre sans date et sans signature, mais son contenu nous confirme bien qu'elle a été écrite quelques jours avant la discussion au Conseil par le CTV. Archives Bétemps.

¹⁸⁵ Le rédacteur de la lettre était bien probablement Aimé Chenal, passionné de linguistique, qui s'était rapproché des théories générativistes à la mode en ce moment. Ainsi, pour lui, la koinè était dans la structure profonde de la langue, donc elle existait déjà, n'étant les différences que des manifestations superficielles destinées à se modifier en continuation.

¹⁸⁶ Lettre sans date et sans signature, mais son contenu nous confirme bien qu'elle a été écrite quelques jours avant la discussion au Conseil, par le CTV. Archives Bétemps.

¹⁸⁷ La bibliographie de Willien (Voir à la fin de l'essai) est imposante et nous donne l'idée de ses intérêts culturels et la preuve de son engagement.

¹⁸⁸ Gressani Claudio, *L'attività dei Centres culturels*, in : « L'esprit communautaire », Imprimerie Valdôtaine, Aoste, 2004.

BIBLIOGRAPHIE

- ATLAS DES PATOIS VALDÔTAINS (APV) : *Historique du projet*, in : « Nouvelles du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 26, 1992.
- BÉTEMPS Alexis, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 33, 1996.
- BÉTEMPS Alexis, *Émile Chanoux et le problème linguistique valdôtain*, in : « Émile Chanoux et le débat sur le fédéralisme », actes du colloque international, Aoste, 1995, Presses d'Europe, Nice, 1997.
- BÉTEMPS Alexis, *La naissance et le parcours de l'art théâtral en Vallée d'Aoste*, in : « Trent'an de printemps é tan d'atro », Région Autonome de la Vallée d'Aoste, 2009.
- BÉTEMPS Alexis, *Les inédits de Cerlogne*, in : « Jean-Baptiste Cerlogne. Écrits Inédits », par les soins de Tullio Omezzoli, Le Château, Aoste, 2011.
- BÉTEMPS Alexis, *Avec la discrétion...*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 66, 2012.
- BRÉAN Joseph, *Patois, image de l'âme valdôtaine*, in : « Noutro Dzen Patoué », n° 6, ITLA, Aoste, 1970.
- BROCHEREL Jules, *Le patois valdôtain* in : « Augusta Prætorìa » n° 2, 1950.
- CASSANO Joseph, *Proverbes et dictons valdôtains*, Casanova et Cie, Turin, 1914.
- CENTRE D'ÉTUDES FRANCOPROVENÇALES, *Introduction à l'étude francoprovençale (Récapitulation, mise à jour, problématique)*, réunion tenue à Saint-Nicolas, Institut Universitaire d'Études Européennes, Turin, 1976.
- CERUTTI Augusta Vittoria, *Le Pays de la Doire et son peuple*, Musumeci Editeur, Quart (Vallée d'Aoste), 1995.
- CHENAL Aimé, *Le 2^e Concours de patois Abbé J.-B. Cerlogne*, in : « Le Flambeau », n° 3, 1964.
- CPEF, *Sept ans d'activités*, Région Autonome de la Vallée d'Aoste, Musumeci Editeur, Quart (Aoste), 1983.
- GRESSANI Claudio, *L'attività dei Centres culturels*, in : « L'esprit communautaire », Imprimerie Valdôtaine, Aoste, 2004.
- FAVRE Saverio, PERRON Marco, *L'Atlas des Patois Valdôtains*, in : « Congrès de l'Atlas Linguarum Europæ », *Atlas Linguarum Europae*, Musumeci Editeur, Lamérique (Quart), 1991.
- CUAZ BONIS Gianna, MOMIGLIANO LEVI Paolo, *Giornali in Valle d'Aosta*, Le Château Edizioni, Aosta, 1998.
- DÉSANDRÉ Andrea, *Sotto il segno del leone*, Musumeci Editore, Quart (Valle d'Aosta), 2015.

- DEVAL Ferruccio, Intervention à la table-ronde *L'enfant et le droit à l'éducation bilingue*, Turin, 16-18 avril 1979, Archives Bétemps.
- JANIN Bernard, *Le Val d'Aoste, Tradition et renouveau*, Quatrième édition, Musumeci Editeur, Quart (Vallée d'Aoste), 1991.
- DIRECTION DIDACTIQUE DE NUS, *Progetto di sperimentazione delle scuole elementari*, 1975, Archives Bétemps.
- DUC Costantin, *Notre patois*, in : « Le Flambeau », n° 1, 1949.
- DURAND Maxime, *Grande Séance du premier centenaire de l'Académie*, in : « Bulletin de la Société académique Saint-Anselme », n° 33, Aoste, 1956.
- DURAND Maxime, *L'utilité du patois*, in : « Le Flambeau », n°s 1-2, 1960.
- KELLER Hans-Erich, *Études linguistiques sur les parlers valdôtains*, A. Francke Ag. Verlag, Berne, 1958.
- GRASSI Corrado, *Nota per la signorina ida Viglino sul progetto di sperimentazione per la scuola elementare*, Torino, 27 novembre 1975. Archives Bétemps.
- GRASSI Corrado, *Il francese nel repertorio linguistico valdostano. Linee programmatiche di intervento didattico*, Relazione per la commissione di studio per la sperimentazione nella scuola secondaria superiore. Aosta, 1977, Archives Bétemps.
- GRASSI Corrado, SCHÜLE Rose-Claire, TUAILLON Gaston, *Atlas des patois valdôtains (APV) : historique du projet*, in : « Nouvelles du Centre d'Études franco-provençales de Saint-Nicolas », n° 26, 1992.
- GROSIJACQUES Pierre, *Une vie, une pensée*, par P. Aymonod et A. Bétemps, Imprimerie Duc, Saint-Christophe, (Vallée d'Aoste), 2009.
- GRUPPO DI RICERCA IN SOCIOLINGUISTICA DI AOSTA, *I partiti politici e la questione linguistica valdostana*, Quaderni del GRS n. 6, Aosta, 1973.
- INSTITUT UNIVERSITAIRE D'ÉTUDES EUROPÉENNES DE TURIN, *Introduction à l'étude franco-provençale (récapitulation, mise à jour, problématiques)*, 1975.
- KELLER Hans-Erich, *La Carta dei dialetti italiani et les parlers valdôtains*, in : « Noutro Dzen Patoué », n° 4, 1986.
- PCI. COMITATO REGIONALE VALDOSTANO, *Per una politica linguistica in Valle d'Aosta*, Marzo 1978, Archives Bétemps.
- PHILIPPOT Lidia, *Biographie non officielle*, Auteurs Divers, in : « Colligere atque tradere. Études de ethnographie alpine et de dialectologie francoprovençale. Mélanges offerts à Alexis Bétemps », Région autonome de la Vallée d'Aoste, Aoste, 2003.
- PROMENT Émile, *Langage et régionalisme au congrès des patoisants*, in : « Le Peuple Valdôtain » n° 17 du 31-10-1961.

- RICCARAND Elio, *Conflitti etnici e lotta di classe*, Commissione Culturale del PCI, 2 febbraio 1975. Archives Bétemps.
- RICCARAND Elio, OMEZZOLI Tullio, *Sur l'émigration valdôtaine*, Musumeci Editeur, Aoste, 1975.
- RICCARAND Elio, *Francese, italiano e francoprovenzale in Valle d'Aosta*, Relazione presentata all'assemblea della CGIL-Scuola del 11-02-1977.
- SCHÜLE Rose-Claire, *Les débuts du Concours Cerlogne*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 68, 2013.
- STUDENTI DELL'ANNO PROPEDEUTICO, *Ricerca del gruppo di italiano sulle tradizioni, la lingua e la scuola in Valle d'Aosta*, Pubblicazioni del GRS di Aosta, s.d.
- TELMON Tullio, *Quand la contestation déboula au Concours Cerlogne*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 68, 2013.
- TUAILLON Gaston, *Pourquoi un atlas régional ?*, in : « L'Atlas des patois valdôtains. État des travaux », Musumeci Editeur, Aoste, 1978.
- TUAILLON Gaston, *La publication du livre Le francoprovençal*, in : « Bulletin du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas », n° 56, 2007.
- UNION VALDÔTAINE, *Parlons-en ensemble*, in : « Cahiers de l'Union Valdôtaine », n° 1, Aoste, 1973.
- WILLIEN René, *Premier centenaire de la naissance de notre littérature patoise*, in : « Bulletin de la Société académique Saint-Anselme », n° 33 Aoste, 1956.
- WILLIEN René, *Théâtre populaire valdôtain en patois*, « Lo Charaban », Imprimerie Marguerettaz, Aoste 1958.

BIBLIOGRAPHIE DE WILLIEN

- La mostra dei pittori valdostani contemporanei*, Saint-Vincent, Galleria La Grolla, Duc, Aoste 1948.
- Dié conte de Croméyeui*, ITLA, Aoste 1953.
- 'Na conta drola*, in : « Le Flambeau », n° 1, 1953.
- Deuxième journée des patoisants valdôtains et Valaisans*, Villa-Sierre, (CH), Cahiers valaisans du folklore, 1956.
- Tra la Dora e l'Isère. Storia e racconto*, ITLA, Aoste, 1956.
- Premier centenaire de la naissance de notre littérature patoise*, in : « Bulletin de l'Académie St-Anselme », n° 33, 1956.
- (Avec) PIGNET Amédée, VUILLERMOZ Louis, *Valdoten, tzanten!*, Stamperia Amprimo, Torino 1957.

Première journée Valdôtaine des patois avec la participation des patoisants Suisses, Aoste, 1957.

Théâtre populaire valdôtain en patois, « Lo Charaban », Imprimerie Valdôtaine, Imprimerie Marguerettaz, Aoste 1958.

(Avec) BOSI Antoine, *Aoste. 121 héliogravures*, par les auteurs, Aoste, 1960.

1^{er} Congrès des patoisants franco-provençaux, Imprimerie Marguerettaz, Aoste, 1961.

Lo ten passe. Djé poésie dun patoé de la Veulla d'Outa, Imprimerie Marguerettaz, Aoste, 1961.

Sur les toits de l'ancienne cité d'Aoste un belvédère a disparu, in : « Le Flambeau », n° 2, 1961.

Poésies, in : « Le Flambeau », nos 1-2, 1960, p. 56 ; n° 2, 1961, p. 142 ; n° 4, 1961.

Le théâtre populaire valdôtain en patois. Ses personnages et ses « mascre », in : « Le Flambeau », n° 1, 1961.

Le théâtre populaire valdôtain : son importance, ses finalités, in : « Le Flambeau », n° 4, 1962.

Eun peisson d'avri... eun fameuille, in : « Le Flambeau », n° 2, 1962.

La farça di tourte de Verrand, in : « Le Flambeau », n° 3, 1962.

Breve storia del Carnevale di Aosta. 1872-1964, Imprimerie Marguerettaz, Aoste, 1963.

(Avec) BOSI Antonio, *Saint-Vincent*, 2^e éd., R.A.V.A., Aoste, S.I.T.A.V., Saint-Vincent, 1963.

Noutro dzen patoué n° 1, ITLA, Aoste, 1963.

Artisan valdoten de Veulla, in : « Le Flambeau », n° 4, 1963.

(Avec) ZANOTTO André, *Les proverbes valdôtains et l'œuvre de Joseph Cassano*, ITLA, Aoste, 1964.

Noutro dzen patoué, n° 2, ITLA, Aoste 1964.

(Avec d'autres) *Le deuxième concours de patois « Abbé Cerlogne »*, in : « Le Flambeau », n° 3, 1964.

Félicien et Hans Savoye. Dou Verrandei que se fan onneur, in : « Le Flambeau », n° 2, 1964.

Noutro dzen patoué n° 3, ITLA, Aoste, 1965.

Noutro dzen patoué n° 4, ITLA, Aoste, 1966.

(Avec) ZANOTTO André, *Aosta: Storia, antichità, cose d'arte*, Éd. La Tourneuve, ITLA, Aoste, 1967.

Poésies patoises, par Césarine Binet, in : « Le Flambeau », n° 4, 1967, ITLA, Aoste, 1967.

Poésies en patois de Saint-Vincent, par André Ferré, ITLA, Aoste, 1967, in : « Le Flambeau », n° 4, 1967.

Nuova guida della Valle d'Aosta, S.A.C.A.T., Torino [1968 ?].

(Avec) VIETTI Pierre, *Lo Charaban (1958-1968) - Théâtre populaire valdôtain en patois de René Willien et Pierre Vietti*, Ed. La Tourneuve, Aoste, 1969.

(Avec) ZANOTTO André, *Castelli valdostani*, Sadea, Firenze, 1969.

(Avec) VIETTI Pierre, *Noutro dzen patoué (Lo Charaban)* n° 5, ITLA, Aoste, 1963.

Valle d'Aosta, guida turistica, Istituto Geografico De Agostini, Novara, 1970.

(Avec d'autres), *St Ours, foire millénaire*, Imp. Saigà già B. & G., Genova, 1970.

(Avec) MORIONDO Carlo, *Magica Valle d'Aosta*, AEDA, Torino, 1970.

Noutro dzen patoué, n° 6, ITLA, Aoste, 1970.

(Avec) Cornelio Vietti. *Cornelius actor ou Cornelius pictor ?*, in : « Le Flambeau », n° 3, 1970.

(Avec) PEYROT Ada, *La Vallée d'Aoste au fil des siècles*, Tipografia Torinese, Torino, 1972.

Cristiano Nicoletta. *Artiste sculpteur de notre époque*, in : « Le Flambeau », n° 4, 1973.

(Avec) LANDI Lucienne, *Noutro dzen patoué (Cerlogne)* n° 7-8, ITLA, Aoste, 1974.

(Avec) LANDI Lucienne, *Cerlogne (1826-1910)*, ITLA, Aoste, 1974.

(Avec d'autres) *Formulettes et jeux de l'enfant valdôtain*, Musumeci, Aoste, 1974.

Montenegro '42. Con gli Alpini in Jugoslavia, ITLA, Aoste, 1975.

Nouveau Guide de la Vallée d'Aoste, S.A.C.A.T., Torino, 1975.

Vallée d'Aoste, Département Régional du Tourisme, Aoste, 1975.

13^e concours de patois "Abbé Cerlogne", in : « Le Flambeau », n° 2, 1975.

A no revère Amedé..., in : « Le Flambeau », n° 4, 1975.

La troisième journée du patois, in : « Le Flambeau », n° 4, 1975.

M. René Willien, citoyen d'honneur de Saint-Nicolas, par Joyeusaz Charles, in : « Le Flambeau », n° 4, 1975.

- Valle d'Aosta*, guide touristique, Istituto Geografico De Agostini, Novara, 1976.
- Besoins linguistiques et systèmes d'enseignement*, Actes table-ronde C.M.I.E.B., ITLA, Aoste 1976.
- Introduction à l'étude franco-provençale*, avec la collaboration du Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas, Institut Universitaire d'Études Européennes, Turin, 1976.
- Valle d'Aosta*, Automobile Club, Torino 1976.
- Valle d'Aosta in bianco (e nero) un secolo di documentazioni*, Priuli & Verlucca, Ivrea, 1976.
- (Préface à) *Ten de poesia* de A. Bertolin, Aoste, 1976.
- La Vallée d'Aoste en blanc et noir*, in : « Le Flambeau », n^{os} 3-4, 1976.
- Valle d'Aosta*, guide touristique, Région Autonome de la Vallée d'Aoste, Aoste, 1977.
- Vieille Vallée (5 volumes)*, Priuli & Verlucca, Ivrea, 1977-1978.
- Lo dérë cayon de Doleunna*, in : « Le Flambeau », n^o 2, 1977.
- Lucio Duc, "sculpteur du soir" et ama de poète*, in : « Le Flambeau », n^o 4, 1977.
- Amédée Bertolin l'ami de totte le tristesse*, in : « Le Flambeau », n^o 1, 1977.
- 15^e Concours de patois "Abbé Cerlogne"*, in : « Le Flambeau », n^o 3, 1977.
- In ricordo di Lucio Duc. Maestro d'arte, di scuola, di vita, poeta*, Priuli & Verlucca, Ivrea 1978.
- La "fête du patois" à Morgex - 10 mai 1978, XVI^e Concours "Abbé Cerlogne"*, in : « Le Flambeau », n^o 3, 1978.
- Adolphe Thérivel campagnard et poète. Un autre deuil dans le monde de la culture valdôtaine*, in : « Le Flambeau », n^o 2, 1978.
- (Avec) MORO Eufrasia, *94^e Foire de St Ours*, Aosta, R.A.V.A., E.V.A.R.T., Città di Aosta, 1984.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

- p. 6 Photo Umberto Andreetto, 1986. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL. © Tous droits réservés.
- p. 9 Photo don Romano Maquignaz, s.d. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 10 Photo René Willien, 1966. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 11 Auteur non identifié, s.d. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 12 Auteur non identifié, 1899 (reproduction Émile Bionaz). Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Bionaz. Propriété privée. © Tous droits réservés.
- p. 14 Auteur non identifié, 1925. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Saluard. © Tous droits réservés.
- p. 16 Photo Émile Bionaz, 1905. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Bionaz. Propriété privée. © Tous droits réservés.
- p. 17 Photo Octave Bérard, 1952. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Bérard. © Tous droits réservés.
- p. 20 Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Domaine. © Tous droits réservés.
- p. 21 Photo René Willien, 1963. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 22 Photo Octave Bérard, 1945. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Bérard. © Tous droits réservés.
- p. 23 Photo Jules Brocherel, 1910 environ. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Brocherel-Broggi. © Tous droits réservés.
- p. 24 Photo René Willien, s.d. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 25 (1) Auteur non identifié, s.d. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 25 (2) Photo Octave Bérard, 1955. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Bérard. © Tous droits réservés.
- p. 26 Photo Octave Bérard, 1955. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Bérard. © Tous droits réservés.
- p. 30 Photo René Willien, s.d. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 31 Eurofoto Costa, 1968. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 32 (1) Auteur non identifié, 1957. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 32 (2) Photo René Willien, 1967. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 33 Photo A. Forno, 1972. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.

- p. 34 Auteur non identifié, 1963. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 42 Photo Umberto Andreetto, 1975. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 43 Auteur non identifié, 1963. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 44 Photo Umberto Andreetto, 1972. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 45 Photo René Willien, s.d. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 47 Auteur non identifié, 1964. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 49 Auteur non identifié, 1972. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 51 Photo A. Forno, 1972. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 53 Photo A. Forno, 1972. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 54 Auteur non identifié, 1957. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 55 Auteur non identifié, 1975. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 58 Photo René Willien, 1970. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 76 Photo Umberto Andreetto, 1978. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 78 Photo René Willien, 1970. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 80 Auteur non identifié, 1976. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 82 Auteur non identifié, 1972. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 86 Photo Moramarco, 1968. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 88 Photo Octave Bérard, 1952. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Bérard. © Tous droits réservés.
- p. 93 et 99 Photo A. Forno, 1972. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.
- p. 94 Photo Octave Bérard, 1965. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds Bérard. © Tous droits réservés.
- p. 105 Photo A. Forno, 1978. Région autonome Vallée d'Aoste. Assessorat de l'éducation et de la culture. Archives BREL - Fonds CEFP/Willien. © Tous droits réservés.